

Mémoires d'Ami Auguste Lambelet

(1836-1919)

Introduction

L'Association des Familles Lambelet (AFL), fondée en Suisse en 2003, a pour but de réunir les porteurs du patronyme et d'établir la généalogie et l'histoire de la famille. Avec les années, des contacts ont été noués avec des Lambelet hors de Suisse.

En 2019, un couple du Nebraska, Ann et Peter Kelleher, sont venus en Suisse à une réunion de l'AFL. La mère d'Ann, Madeline Lambelet, était la petite-fille d'Ami Auguste Lambelet, dit Auguste, un Suisse ayant émigré aux Etats-Unis en 1884. Ann a amené dans ses bagages les photos d'objets et de documents concernant son arrière-grand-père, pieusement conservés par ses descendants. Parmi ces objets, il y avait des extraits d'une autobiographie manuscrite d'Auguste Lambelet, jusqu'alors inconnue.

L'intérêt manifesté par l'AFL pour ce document en a motivé la numérisation par des Lambelet américains. Le généalogiste de l'AFL a ensuite procédé à la saisie informatique, à l'étude et aux commentaires de l'ouvrage.

L'histoire d'Ami Auguste Lambelet était connue dans les grandes lignes : sa naissance en 1836, son mariage en 1868, la naissance de ses trois enfants, son émigration aux Etats-Unis en 1884, ses différents voyages entre l'Amérique et l'Europe après cette date, et son décès en 1919. Mais on ne savait rien des détails de sa vie, en particulier des années passées comme mercenaire outre-mer.

Le récit de sa vie, rédigé en 1912 lors d'un de ses voyages en Suisse, nous a surpris par son ampleur et les aventures parfois épiques qu'il relate. Le document compte 290 pages réunies par une reliure aux lettres dorées. Destiné à l'origine à être édité et imprimé, il semble qu'il n'ait pas dépassé le stade du manuscrit.

Puisqu'Auguste Lambelet commence son récit en parlant de l'histoire de sa famille, et qu'il dit des bêtises en la liant à la révocation de l'Édit de Nantes, parlons-en :

La famille Lambelet apparaît aux Verrières (NE) où elle est mentionnée pour la

première fois en 1429 en la personne de son ancêtre éponyme, Lambelet Bédoin. Bien plus tard naît Jacques Frédéric (1715-~1780), fils naturel de Jacques Frédéric Lambelet et d'Elisabeth Piaget. Si, après quelques hésitations, l'enfant a hérité du patronyme de son père, il n'a pas obtenu les droits civiques des Verrières ; en tant qu'illégitime, il était apatride. En 1814, les descendants connus de Jacques Frédéric junior sont légitimés par le Conseil d'Etat de Neuchâtel, devenant ainsi ressortissants de la principauté, mais il faut attendre 1861 pour qu'ils soient attribués à une commune, celle du Grand-Bayard (plus tard les Bayards), lieu d'origine des Piaget ; Auguste avait alors 25 ans.

Les Lambelet des Bayards se sont éteints en Suisse en 1969 ; dès lors, les seuls représentants actuels de cette branche de la famille sont ceux qui vivent aux Etats-Unis, même s'ils n'ont plus la nationalité helvétique.

Pour le reste de la biographie d'Auguste Lambelet, laissons-le nous en faire le récit¹.

¹ Pour faciliter la lecture du texte qui suit, les fautes d'orthographe et de ponctuation du manuscrit ont été corrigées car elles ne sont probablement pas d'origine (voir les commentaires et analyse en fin d'ouvrage). Un document électronique avec l'orthographe originelle est disponible. Les corrections plus lourdes (changements, ajout ou suppression de mots) font l'objet de notes en bas de page, ou, pour les ajouts, sont entre crochets [].

MÉMOIRES DE
AUGUSTE LAMBELET

ANCIEN LÉGIONNAIRE D'ALGERIE

DE HOLLANDE ET DE JAVA

ACTUELLEMENT AUX ÉTATS-UNIS



Mémoires de Auguste Lambelet

Ancien légionnaire d'Algérie, de Hollande et de Java actuellement aux Etats-Unis

Préface²

284

La biographie d'Auguste Lambelet, en effet, sort complètement de la banalité de ce genre littéraire et revêt des aspects nouveaux, inattendus, instructifs et pittoresques, qu'on ne trouve pas, ou à moindre degré, dans les ouvrages similaires.

Un jour, c'était en avril 1912, nous vîmes entrer dans notre atelier un homme que son grand âge, - il avait 76 ans - n'avait point encore courbé ; à sa taille toute droite, à son allure décidée, à sa moustache grise fièrement redressée, à sa rondeur joviale, nous reconnûmes tout de suite en lui un ancien soldat, le militaire revenu des colonies et qui porte sur sa figure l'empreinte de ses campagnes et de ses aventures. Nous ne nous trompions pas.

« Je veux, nous dit-il, vous faire part des traits les plus saillants de ma vie ; peut-être vous intéresseront-ils, et si dans ma longue carrière vous trouvez un point à relever, vous pourrez le publier »

285

Chaque jour, M^r Lambelet nous a raconté une bribe de son histoire, et son récit nous a tellement captivés que nous n'avons pas hésité un seul instant à l'écrire et à le livrer à l'impression.

La vie de notre héros est unique en son genre, extraordinaire, merveilleuse parfois, passionnante toujours. Tout y est vrai, rigoureusement juste et contrôlé et si l'auteur a péché, c'est plutôt par excès de modestie.

Il a beaucoup vu, vécu sous toutes les latitudes, observé d'un œil sagace les hommes et les choses, les mœurs, les coutumes, les beautés naturelles.

Il a aimé la mer avec passion, il l'a sillonnée en tous sens et en a gardé un souvenir ineffaçable.

² Dans le manuscrit, la préface se trouve après le récit biographique, en page 284 de la numérotation d'origine.

Les grands spectacles de la nature tropicale, les déserts immenses de l'Afrique, les forêts vierges de l'Inde, les plaines infinies du Far West ont également laissé dans son âme une empreinte prodigieuse et dont les mots sont impuissants à rendre l'harmonie sauvage, l'horreur ou les sublimes beautés.

286

Auguste Lambelet est un de ces Neuchâtelois de la vieille roche, attachés à leur pays par de fortes et puissantes racines, mais que la soif des aventures, l'esprit entreprenant ont poussé sans relâche en avant.

Comme légionnaire, il a montré une endurance et une bravoure à toute épreuve ; les médailles qui ornent sa poitrine, il les a gagnées et méritées.

Il fut un grand patriote, de la génération des Numa Droz, des L. C. Lambelet, des Philippin et des Forestier ; comme eux, il a donné à son pays le meilleur de sa jeunesse, de son intelligence et de ses forces.

Tireur émérite, il s'est distingué dans tous les tirs fédéraux et cantonaux.

Ses inventions en horlogerie, notamment dans les repassages, les alésoirs diamantés, les cylindres pivotés et les cadrans lumineux, ont fait époque et marqué un pas important en avant dans les progrès de l'industrie horlogère.

287

Comme pionnier dans les terres vierges et incultes du Nebraska, Auguste Lambelet n'a pas montré moins d'énergie, de décision et de courage ; les domaines considérables qu'il laisse à sa famille et qui sont en pleine prospérité, témoignent de son activité fébrile et féconde dans le Nouveau Monde.

Ce livre est une démonstration éclatante de ce que peut l'esprit d'initiative d'un seul homme animé du désir de réussir et qui se laisse guider par des principes de droiture et d'honneur.

C'est un livre pour la jeunesse qui le lira avec profit et qui y puisera peut-être des résolutions viriles.

Auguste Lambelet a toujours eu comme devise : « En avant, toujours plus avant. »

Cette devise n'a pas vieilli, elle peut servir à d'autres, stimuler des énergies nouvelles, tremper des caractères.

288

En terminant, nous n'hésitons pas à décerner à M^r Lambelet la seule louange et le seul titre qu'il ambitionne :

Il est le fils de ses œuvres.

Fasse le ciel que beaucoup d'autres, à la fin de leur carrière, puissent en dire autant.

Histoire de ma vie

1

Introduction



PHOTOGRAPHIE D'AMI AUGUSTE LAMBELET COLLÉE AU DÉBUT DU MANUSCRIT

Il y a des hommes dont la vie s'écoule doucement & sans heurts à l'ombre protectrice de leur clocher natal. Aucun évènement saillant ne trouble leur existence monotone. Ils font aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, demain sera comme aujourd'hui, jusqu'à ce que le Maître de la vie les retranche.

Mais il y a d'autres hommes, & je suis du nombre, dont la vie est un mouvement perpétuel. De bonne heure la passion des voyages les saisit & ils partent, très souvent la bourse légère, mais riches d'espérances et confiants en leur étoile ; ils visitent tous les climats divers & trempent leurs lèvres à

la source de toutes les gloires jusqu'au jour où la Parque inexorable tranche le fil de leurs existences.

2

Au soir de ma carrière longue & aventureuse, je sens le besoin de me recueillir, & pour répondre aux désirs de mes nombreux amis de Suisses & des Etats-Unis, je vais raconter pour eux l'histoire de ma vie.

J'insisterai particulièrement sur les 10 années de service militaire que j'ai passées au service de la France dans la légion étrangère, en Algérie & au service de la Hollande, à Java, à Bornéo & aux Indes Orientales.

Puis j'aborderai le séjour de 26 années, que j'ai fait aux Etats-Unis, comme cultivateur ; les travaux des champs auxquels je me suis livré en paix dans les plaines du nouveau Monde me sont tout aussi chers que mes souvenirs militaires.

Mon récit sera simple, véridique & sans détail inutile. Dans toute ma carrière, j'ai toujours eu comme principe d'aller droit au but. En avant donc, et si ces pages peuvent intéresser ceux qui les liront, je n'aurai pas perdu ma peine et mon but sera atteint.

Corcelles (Neuchâtel) le 20 avril 1912

Auguste Lambelet

1^{ère} partie

Pages 3 à 44

Non
numérotée

Naissance, ma famille. Souvenirs d'enfance. Mon apprentissage. Mes travaux en horlogerie. 1^{er} voyage en France. Mon séjour au Havre.
Retour. Mon engagement à la légion étrangère.

1^{ère} partie

Chapitre premier

Ma famille

En 1685, à la révocation de l'Edit de Nantes, mes ancêtres durent s'enfuir de France pour échapper aux dragons de Louis XIV & à la mort dans les tortures

3

réservées aux malheureux Huguenots. Ils furent accueillis avec empressement dans la principauté de Neuchâtel & Valangin, où ils furent naturalisés, mais ce n'est qu'en 1854 que mon père reçut la bourgeoisie de la commune des Grands Bayards.

Mon père, Charles Ami Lambelet³ est né en 1812 à la Côte aux Fées. Dans la famille on était boucher de père en fils ; contrairement à la tradition, mon père se fit cordonnier. Il était peu expansif de nature & je sais peu de choses de sa jeunesse. Comme tous les ouvriers compagnons, il fit son tour d'Allemagne, mais le séjour de Berlin paraissait lui avoir laissé des souvenirs rien moins qu'enchanteurs.

4

Revenu au pays il se maria avec Sophie Grandjean⁴ de Buttes, ma bonne mère ; il en eut trois enfants : ma sœur Lise, mon frère Frédéric Guillaume & moi.

J'ai parfaitement connu à la Côte-aux-Fées, vivant dans les quartiers près de la frontière française, plusieurs de mes grands-oncles qui moururent presque centenaires⁵, & dont l'un, Auguste Lambelet⁶, mon parrain, m'a légué son nom.

Mon père était un royaliste de la plus belle eau & il garda fidèlement ses convictions toute sa vie.

A la révolution de 1848, il lutta aux Verrières avec acharnement contre l'établissement du régime républicain. Ces luttes civiles & intestines provoquèrent des troubles assez graves pour amener l'occupation des Verrières par les troupes fédérales.

Un des plus terribles royalistes de la contrée était certainement M. François Michaud, négociant en vins et ancien député au Grand Conseil ; il avait épousé la sœur de ma mère & il a dû exercer une influence prépondérante sur les idées politiques de mon père. C'est certainement à son instigation que mon frère reçut à son baptême les noms de Frédéric Guillaume en l'honneur du bon roi de Prusse.

5

Chapitre II

Mon enfance

³ La Côte-aux-Fées, 6.1.1812 – Neuchâtel, 25.1.1878.

⁴ Louise Sophie Grandjean (Buttes, 1.11.1812 – Neuchâtel, 6.8 1882.

⁵ Aucun de ses grands-oncles paternels n'a dépassé les 67 ans.

⁶ Charles Auguste Lambelet (1786-1848).

Je suis né à Couvet le 28 juin 1836. Peu après ma naissance, mes parents s'en allèrent aux Verrières habiter une petite maison vis-à-vis de l'Hôtel de Ville.

J'étais faible, chétif & malingre, je n'ai marché qu'à l'âge de trois ans, & sans les soins incessants & assidus de ma bonne mère, jamais je n'aurais résisté aux maladies de l'enfance & n'aurais point survécu.

Mon frère⁷ Frédéric Guillaume⁸, quoique beaucoup plus jeune, était cependant plus vigoureux que moi. Dans la belle saison nous nous livrions dans les prairies verdoyantes de rudes assauts de lutte dans lesquels j'avais généralement le dessous. Mais ce n'est pas impunément qu'on s'appelle Frédéric Guillaume & qu'on porte le nom d'un roi puissant.

6

En⁹ 1848, j'avais 12 ans, & j'ai été le témoin des événements qui ont amené la chute de la monarchie dans la principauté de Neuchâtel & Valangin et l'établissement de la République.

Aux Verrières, la révolution du 1^{er} Mars ne se fit pas sans provoquer des troubles sérieux & des luttes homériques entre les bédouins, ou partisans de l'ancien régime, & les pourris, c'est-à-dire les républicains.

Plusieurs royalistes ayant été arrêtés & enfermés dans la prison de l'Hôtel de Ville, leurs amis en enfoncèrent les portes pour les délivrer. A cette occasion mon père se battit comme un lion. J'assistai au combat après lequel il fallut ramasser d'assez nombreux blessés.

7

La guerre civile qui désolait mon village avec une telle intensité éclata également entre les enfants de l'école que je fréquentais. Malgré la température sibérienne dont fut gratifié le mois de mars 1848, jeunes bédouins et jeunes pourris s'attaquaient à coups de boules de neige ou s'administraient de formidables « raclées » à coups de poing.

L'arrivée des troupes d'occupation vint, il est vrai, mettre un terme à tous ces désordres, mais n'éteignit pas le feu des passions qui continua de couver dans les cœurs.

Un jour, plusieurs officiers supérieurs étant venus passer l'inspection des artilleurs fédéraux commandés par le lieutenant Stauffer de Neuchâtel, notre classe s'oublia dans la contemplation de ces beaux militaires & des canons ; quand nous nous présentâmes à l'Ecole, longtemps après deux heures, notre

⁷ « frère Frère » dans le texte.

⁸ Les Verrières, 10.12.1837 – Neuchâtel, 5.9.1883.

⁹ « En en » dans le texte.

mentor l'instituteur Jacot, qui n'était pas tendre pour les fils des pourris, nous rossa d'importance & frappa à tour de bras avec sa grosse règle sur nos doigts engourdis par le froid.

Cette fois-là, j'ai vu les étoiles briller en plein jour et des feux allumés dans la neige. Cette correction par trop salée m'enleva les dernières sympathies que je pouvais encore ressentir pour le roi de Prusse, & depuis ce jour-là je suis devenu républicain convaincu.

Chapitre III

Mes premières occupations

Avec le mois d'avril, la neige fondit & le printemps reprit possession de la montagne.

Je me sentais devenir grand garçon, & cette année-là, le soleil me paraissait plus brillant & plus chaud qu'autrefois. L'air était imprégné d'agréables senteurs, les insectes se remirent à bourdonner, les oiseaux à gazouiller.

Dans la forêt, les bourgeons gonflés de sève éclatèrent & il en sortit des feuilles tendres & vertes ; les prés s'émaillèrent de pâquerettes qui formaient sur les gazons des ronds de blanches aigrettes.

Pour la première fois, je sentis courir dans mes veines un feu nouveau et naître en moi le besoin d'une vie active de travail. Il faut un dérivatif à la vie quand elle coule à trop pleins bords & ce dérivatif ne se trouve que dans l'activité régulière de tous les jours & l'exécution des devoirs d'une profession.

Mon père était cordonnier, ai-je dit plus haut. Malheureusement il n'avait pas toujours de l'ouvrage sur place & il était obligé d'aller en journée aux Bayards où il avait une bonne clientèle.

Avant l'établissement des chemins de fer, tout le trafic des marchandises de France en Suisse se faisait par le roulage. Chaque jour arrivaient aux Verrières de longues files de voitures à deux grosses roues sur lesquelles étaient posées de grandes & solides brecettes remplies de caisses et de ballots & recouvertes de bâches retenues par des cerceaux.

Les chevaux étaient attelés à la file indienne & leurs conducteurs vêtus de blouses bleues décolorées par le soleil & les pluies ; ils avaient la voix sonore, le verbe haut, les coups de fouet retentissants.

Une partie de ces chars de Français ne dépassaient pas les Verrières où ils déchargeaient leurs cargaisons dans les entrepôts de marchands de gros de la localité. Mais le plus grand nombre descendaient le Val-de-Travers & poussaient jusqu'à Neuchâtel, voire même jusqu'à Berne & Soleure.

Mon père travaillait aussi pour les rouliers auxquels¹⁰ il confectionnait de grosses & solides bottes & des souliers ferrés. Mais malgré tout cela & un labeur incessant, il n'était pas riche & avait de la peine à nouer les deux bouts.

11

Dans certains jours de presse, mon père avait besoin d'un aide, & il se mit à m'enseigner son art. J'appris d'abord à faire des ligneux ou fils de cordonnier & quand je fus rompu à cet exercice, je passai aux piqûres pour les tirants de bottes, puis aux petits raccommodages de chaussures.

Mais un jour un accident vint mettre un terme à mes projets, et il était écrit que je ne devais pas être cordonnier.

Je coupais un morceau de bois avec un tranchet fortement aiguisé, quand soudain je me le plantai dans l'index de la main gauche qui fut traversé de part en part.

La douleur fut si vive que je m'évanouis. Mon père, qui ne nous gâtait pas et qui ne connaissait pas la sensiblerie, voulut encore ajouter à mon chagrin en m'administrant quelques solides taloches, mais ma mère intervint, me fourra au lit, & au bout de 8 jours je fus guéri.

12

Cependant ce que j'ai appris du métier de mon père ne m'a pas été inutile.

Que de fois en Amérique j'ai été heureux de savoir manier l'alène & travailler le cuir. Je n'ai pas toujours eu des artisans à disposition, & j'ai dû raccommoder moi-même mes chaussures & les harnais de mes chevaux. Encouragé par mes succès, j'achetai un chevalet, du cuir, des poinçons, des boucles, des aiguilles, bref tous les outils d'un sellier & me suis mis là-bas à faire des brides et des tirants à l'égal d'un bourrelier comme si je n'eusse jamais fait autre chose en ma vie.

¹⁰ « aux » dans le texte.

J'ai aussi eu la joie de voir mes fils suivre l'exemple & se mettre à toutes sortes de travaux utiles. Il n'y a aucune honte à savoir travailler de ses mains ; Louis XVI avait appris la serrurerie & son plus grand bonheur était de limer à tour de bras dans son atelier.

13

Chapitre IV

Episode de jeunesse

Mon père, voyant mon peu d'enthousiasme pour battre la semelle, chercha une autre occasion de m'occuper pour me faire gagner quelques sous & soulager ainsi son budget toujours précaire.

En 1848, il était encore de règle de réunir en un seul troupeau toutes les chèvres du village & de la conduire chaque jour dans le pâturage communal. Mon père sollicita & obtint pour mon frère & moi la place de « chevriers officiels ».

Mais on sait que les chèvres sont très indépendantes de caractère, ennemies de toute discipline ; en tout cas la soumission et l'obéissance ne sont point leurs qualités dominantes.

Grimpeuses émérites, elles allaient en avant, la corne droite, la barbiche en bataille, broutant de ci & de là un brin de lavande, une touffe d'herbe ou les jeunes pousses des arbres.

14

Chaque jour, c'était une poursuite effrénée & continuelle pour les maintenir dans les limites de l'honnêteté & ni les cris, ni les coups de bâton ne purent jamais les empêcher d'aller à mal ni avoir raison de leur entêtement.

Pour être juste, il faut dire que nos déboires et nos insuccès comme gardeurs de chèvres avaient encore une autre cause.

La mère avait très souvent invité des fillettes du voisinage à venir chez nous & avec sa bonté ordinaire, nous avait enseigné à danser.

Or il arriva que nos petites valseuses vinrent nous rejoindre au pâturage ; en leur compagnie, le printemps nous paraissait plus parfumé, le soleil plus chaud & plus brillant. Oh ! que les oiseaux, surtout les fauvettes, chantaient bien dans les buissons & que les fleurs sentaient bon !

15

Nos compagnes couraient dans le pré plus vives & plus légères que les cabris que nous gardions ; puis elles cueillaient des gerbes de marguerites & de violettes,

en tressaient des couronnes dont elles entouraient nos fronts. Nous les regardions faire dans une sorte d'extase.

Hélas, pendant que nos bergères nous tenaient sous leur charme irrésistible, nos chèvres livrées à elles-mêmes s'éparpillaient de tous côtés & mettaient au pillage les carrés de choux des voisins.

Le Conseil communal recevait plainte sur plainte ; un beau jour il se fâcha & en même temps que sa confiance, nous retira la houlette, symbole principal de nos fonctions.

Mon père, qui était un homme pratique & ne comprenait rien aux idylles champêtres, plia une corde en quatre & la fit valser sans aucun ménagement sur la place consacrée par l'usage ; cette rossée méritée devait porter ses fruits.

Chapitre 5

Nouvelle voie

16

Peu de temps après, c'était toujours au printemps 1848, les démarches tentées par mon père pour me trouver une occupation sérieuse furent couronnées de succès.

J'entrai comme berger chez M. Joseph Henri Audétat aux Leuba, un des quartiers de la Côte-aux-Fées ; jusqu'en automne, je gardai les vaches et les chèvres, puis deux années durant mon maître m'enseigna l'achevage des échappements à cylindre.

En même temps, mon frère Frédéric Guillaume entra dans les mêmes conditions chez un horloger cultivateur du Mont de Buttes pour apprendre le pivotage de la même partie d'horlogerie, les échappements à cylindre.

Mon séjour aux Leuba restera toujours dans ma mémoire comme un des plus beaux temps de ma vie.

M^r Audétat, mon patron, était un homme charmant sous la direction duquel j'appris rapidement mon métier. Sa famille m'accueillit comme l'enfant de la maison, & ces deux années furent véritablement pour moi deux années de bonheur.

17

Au bout de 3 mois j'étais déjà assez habile pour gagner cinq francs par jour. Le dimanche, sur la montagne, jeunes filles & jeunes garçons se rassemblaient

tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour danser ou se livrer aux plaisirs innocents de leurs âges.

Aussi je ne manquais pas une de ces occasions & je me rendais par tous les temps à ces veillées où j'étais toujours sûr de trouver une nombreuse société de jouvenceaux & de midinettes de 12 à 16 ans.

Mais comme en ce monde tout a une fin, mon apprentissage se termina & je dus quitter à regret la Côte-aux-Fées.

Un fabricant d'échappements d'ancre du Locle, M. Savoie Matthey, venait souvent aux Verrières à l'Hôtel de la Balance pour ses affaires. En 1850 l'horlogerie allait bien, les affaires étaient florissantes, aussi mon père réussit-il sans trop de peines à conclure avec M. Savoie Matthey un contrat d'une année.

18

Il fut entendu que M. Savoie, moyennant un gage de 1250 frs, nous apprendrait à mon frère & à moi les échappements à ancre. Cet accord fut tenu & je passai une année entière au Locle à la rue de la Côte.

Chapitre VI

Je deviens patron

J'avais 15 ans, j'avais fini mon apprentissage ; la vie d'ateliers n'était pas développée alors comme elle l'est devenue aujourd'hui & l'horloger travaillait à la maison au lieu d'aller s'enfermer dans d'immenses fabriques où la division du travail est poussée à l'excès, où l'air manque ainsi que la liberté.

Vers la fin de notre séjour au Locle, mon père avait préparé des établis & nous, de notre côté, avions acheté au Locle un assortiment très complet des outils indispensables.

Jeunes, actifs, habiles à l'ouvrage, pleins de courage & d'espoir, nous débutâmes assez heureusement & commençâmes à gagner de l'argent.

19

Des personnes bienveillantes de la contrée nous prêtèrent obligeamment un carton de 6 pièces d'échappements sur le modèle desquels nous fîmes les échantillons à présenter dans les comptoirs pour obtenir de l'ouvrage.

Un matin, bien avant le chant du coq, je me mis en route pour la Chaux-de-Fonds. C'était une course de 25 km par les Bayards, la Brévine, le Locle & les Eplatures ; mais les longues distances n'étaient point pour m'effrayer ; avant

l'établissement des chemins de fer, l'on savait bien marcher, on allait moins vite, c'est vrai, mais l'on ne s'en portait que mieux.

A la Chaux-de-Fonds, mes échantillons firent merveille & deux fabricants, M^{rs} Robert Eckert et Julien Gallet, n'hésitèrent pas à me confier tout de suite chacun une grosse ouvrage. A 82.- le carton, cela représentait une somme de frs 984.-

L'on peut se figurer aisément la joie qui me transporta après ce premier succès & avec quel enthousiasme nous nous mîmes à l'ouvrage.

20

Nous faisions jusqu'à 2 cartons par semaine & l'argent commença par abonder au logis. Mon père décida sagement d'employer nos gains à payer les dettes qu'il avait dû contracter pour subvenir à notre éducation ; il avait un compte de cuir de frs 600- chez le tanneur Ami Bolle & il le remboursa ; ce jour-là, le pli soucieux qui s'était peu à peu creusé sur son front disparut. Nous de notre côté, nous étions bien heureux d'avoir pu rendre à nos chers parents une toute petite partie de ce qu'ils avaient fait pour nous.

L'année 1854 était doucement arrivée & je me préparai à faire ma première communion ; à cette occasion mon père m'emmena à Pontarlier & m'acheta une superbe anglaise, un tube et une montre, pour m'encourager au travail.

Il y avait déjà 18 mois que nous faisions les échappements pour notre compte & les affaires marchaient si bien que mon père se décida à aller habiter Neuchâtel ; il avait abandonné son métier & s'était mis avec ma mère au polissage des aciers.

21

Mais l'horizon politique s'assombrissait en Orient ; de sinistres rumeurs annonçaient une guerre prochaine entre la Russie & la Turquie, ces éternelles ennemies.

Toutes les affaires, l'horlogerie en particulier, se ralentirent insensiblement, les commandes n'affluaient plus, l'argent devint rare ; les fabricants de Chaux-de-Fonds cessèrent d'occuper leurs ouvriers du dehors, réservant aux ouvriers de leur localité le peu d'ouvrage rentré. Bref c'était la crise, une crise intense qui commençait.

Nous n'étions pas cependant gens à nous désespérer ; dans notre famille, nous avions toujours bravé l'adversité & tenu tête à l'orage.

Mon père plaça mon frère chez un horloger de Cormondèche & il reprit courageusement son métier de cordonnier. Quant à moi, je trouvai de l'occupation chez M. Berthoud, serrurier à Neuchâtel, qui m'employa à river les

22

boulons du Gaspard Escher, un des premiers bateaux à vapeur qui aient circulé sur nos lacs.

A Neuchâtel, depuis 1848, la politique ne chôlait pas & faisait sentir sa néfaste influence dans tous les domaines. Elle avait profondément divisé le peuple & même les familles. Il s'était formé en ville une société de gymnastique composée exclusivement de radicaux & dont je devins un membre actif & zélé au grand scandale de mon père qui, comme on sait, avait des idées politiques diamétralement opposées aux miennes.

Les exercices gymnastiques provoquèrent en moi le goût des choses militaires & c'est là¹¹ certainement un des facteurs qui me poussèrent dans la carrière des armes.

Notre société avait décidé de prendre part à une fête cantonale de gymnastique qui devait avoir lieu très prochainement à Fribourg. Les progrès étonnants & rapides que j'avais faits dans les exercices corporels m'autorisaient à concourir.

23

Dans l'intervalle, il m'était rentré un peu d'ouvrage & je montai à la Chaux-de-Fonds pour le livrer.

Tout en marchant allègrement, la perspective des fêtes prochaines à Fribourg me remplissait d'enthousiasme & il me semblait que tout dans la nature faisait chorus & s'associait à ma joie ; l'azur du ciel resplendissait, les oiseaux voletaient dans les haies avec un joyeux gazouillis, les fleurettes au bord du chemin se haussaient vers moi et fleuraient bon tant qu'elles pouvaient. J'avais des ailes & en bien peu de temps j'étais aux Hauts-Geneveys, aux Convers & à la Chaux-de-Fonds.

Mais pourquoi faut-il que dans la vie des hommes, la tristesse côtoie toujours la joie & que toujours sous les feuilles les plus éclatantes de la rose se cache l'épine douloureuse & traîtresse ?

Au comptoir de M. Eckert, mes échappements que j'avais soignés comme à l'ordinaire passèrent au crible impitoyable de la critique du visiteur & l'on me fit d'assez sévères observations, puis l'on me régla mon compte par frs 567.- Comme l'on ne faisait pas mine de me confier d'autre ouvrage, je pris mon courage à deux mains, me recommandai du mieux que je pus & promis de tenir compte des observations que l'on me faisait. M. Eckert, qui était très bon, devina

24

¹¹ « ce là » dans le texte.

mon chagrin & me remit une nouvelle grosse mais à un prix de main d'œuvre sensiblement inférieur aux précédents.

Je passai le reste de la journée à courir les comptoirs avec mes échantillons ; partout on me paya de belles promesses pour l'avenir, mais on ne me donna pas d'ouvrage. J'étais las & passai la nuit dans la grande cité montagnarde.

Mon retour, le lendemain, fut triste ; comme le ciel, mon cœur était brumeux & noir, [mon] pas alourdi. C'était bien la crise redoutée, & je commençais à en ressentir les tristes effets. Cependant, après un moment d'affaissement, je relevai la tête et résolu de marcher en avant comme ma devise m'y engageait.

En fils soumis, je réglai tout de suite mes comptes avec mon père ; mais mon père passa l'éponge là-dessus & somme toute, se déclara assez satisfait ; il en devait être ainsi, puisqu'il me donna un écu de gratification.

25

La fête de Fribourg approchait & je m'achetai les insignes de notre société : casquette blanche, ruban, etc.

Le bateau à vapeur « le Cygne » nous transporta à Morat avec d'autres sociétés du canton. Là, une délégation fribourgeoise nous reçut avec enthousiasme ; on fit flotter les bannières au vent ; les vins d'honneur circulèrent & l'on nous servit une collation pour nous restaurer.

A Fribourg, les Neuchâtelois furent reçus à la cantine par le comité de fête avec une chaleur toute particulière. Nous étions le benjamin de la Confédération suisse & l'on tenait à nous le faire sentir. Après un vibrant discours de bienvenue, nous chantâmes d'enthousiasme l'hymne fribourgeois :

Les bords de la libre Sarine

Inspirent le républicain

Il s'arme de sa carabine

Alors il se sent souverain (bis)

Armons-nous, armons-nous, enfants de la Patrie

Armons-nous, armons-nous, au signal du danger

Debout, Debout, pour la patrie

Armons-nous pour la conserver

26

C'était la première fois que j'assistais à une fête semblable. La nouveauté, l'entraînement, la joie générale eurent sur moi un tel empire que je me laissai aller à m'amuser avec toute la fougue de mon âge.

Aux concours individuels, je gagnai deux prix, l'un au saut, l'autre au reck ; notre section remporta également plusieurs couronnes. Deux collègues gymnastes de Fribourg me firent don de leur silhouette & d'autres charmants souvenirs.

La réception qui nous fut faite au débarcadère de Neuchâtel fut vraiment triomphale. Nous parcourûmes en cortège les rues de la Ville, musique en tête et bannières déployées. Au local de la section, au Café des Alpes, le vin de l'amitié coula à flots. Ce fut un des plus beaux jours de ma vie.

27

Rentré tard à la maison, je suspendis à la place d'honneur mes prix, mes souvenirs & mes insignes, & harassé de fatigue je me livrai au repos. Ce devait être la fin de ma vie insouciant de jeune homme.

Le lendemain, je devais sortir pour différentes visites aux ouvriers qui travaillaient pour nous ; je rentrai un peu avant midi. A la mine de mon père, je vis tout de suite qu'il s'était passé quelque chose de grave. Le dîner se passa ou plutôt se traîna lourdement ; une contrainte insupportable pesait sur nous.

Je me retirai dans ma chambre & je vis à terre, déchirés, souillés, foulés aux pieds, ma casquette, mon ruban, mes croix fédérales, mes prix, mes souvenirs de Fribourg, les silhouettes de mes amis.

Je compris que mon père était l'auteur du désastre et du massacre ; tous ces objets qui m'étaient chers sentaient trop la république & la patrie suisse que j'aimais & choquaient son royalisme outrancier. Dans sa colère il avait tout détruit, tout pulvérisé.

28

La rage me saisit à mon tour ; certes peut-être je m'étais trop amusé à Fribourg, j'avais sans doute un peu trop dépensé d'argent & j'aurais courbé la tête sans rien répliquer devant les remontrances paternelles ; mais cette terrible exécution & cette vengeance sur des objets inoffensifs auxquels j'attachais tant de prix & qui n'en pouvaient mais, me mirent hors de moi, j'en tombai malade ; dégoûté de l'horlogerie, je ne voulus plus me rasseoir à mon établi & le séjour de la maison me devenant insupportable, je déclarai à ma mère que je voulais voyager. Elle comprit que rien ne pourrait me retenir & qu'il valait mieux que je m'éloignasse un moment de la maison, & elle prépara tristement mon baluchon.

Chapitre VII

Mon tour de France

À mon départ, j'avais 19 ans & demi ; c'était en 1855 en pleine guerre de Crimée.

29

La France & l'Angleterre s'étaient alliées & faisaient un effort gigantesque pour barrer la route de Constantinople à l'ambition effrénée des Russes. Depuis quelques mois, la forteresse de Sébastopol subissait un siège terrible. Toutes les nouvelles étaient à la guerre ; dans toutes les localités où je passais, on ne parlait que de la guerre.

Pour toute richesse, j'avais emporté avec moi quelques sous, mais beaucoup d'espérances ; cependant comme il fallait vivre, je dus vendre ma montre à Salins et mon anglaise de communion à Dijon chez des marchands de bric à brac.

Jamais un seul instant mon courage ne m'abandonna. Soutenu par la devise qui a fait la force de ma vie, j'allais de l'avant, toujours en avant. Mon idée primitive était de m'embarquer au Havre pour ces terres lointaines d'Amérique dont mon imagination juvénile me peignait les merveilles sous les plus séduisantes couleurs. On verra dans la suite de ce récit que si l'homme propose, Dieu dispose & que les circonstances firent aller ces beaux projets à vau-l'eau.

30

Marcheur intrépide, je dévorais l'espace & brûlais les étapes. Un soir, j'arrivai à Paris tout poudreux ; je traversai cette ville géante & dont les splendeurs dépassaient de beaucoup ce que j'avais pu m'en figurer jusqu'alors ; je me décidai à y passer la nuit. Le lendemain déjà, je reprenais le bâton du pèlerin & je me dirigeai résolument vers le nord ; je saisisais toutes les occasions de faire route avec les compagnons que le hasard dirigeait vers le même but, & leur conversation rompait la monotonie de la route.

Le soir, je cherchais quelque meule de foin en plein champ, je m'y creusais un gîte & j'y dormais jusqu'à l'aube du sommeil du juste. Quand la faim devenait trop pressante, j'examinais la façade des maisons & grâce à mon coup d'œil exercé, je découvrais bientôt celles qu'habitaient les familles les plus hospitalières & qui à mon coup de sonnette ne me renvoyaient jamais à jeun.

31

A force de mettre un pied devant l'autre, il n'y a pas si long voyage dont on ne voie enfin le terme ; une dizaine de jours après mon départ de Suisse, j'entrais au Havre. Le port m'attirait & c'est là que je dirigeai tout d'abord mes pas.

La vue des grands transatlantiques, des jolis trois-mâts, des bricks, des corvettes, des frégates élégantes excita en moi un enthousiasme indescriptible. Je ne

pouvais me rassasier de contempler cette forêt de mâts, cette ligne interminable de vaisseaux au long cours. La mer surtout me fascinait, glauque, moutonnante, je la parcourais de mon regard ardent jusqu'à la ligne indécise de l'horizon où l'air & l'eau semblent se fondre en un seul élément. J'avais déjà réalisé la 1^{ère} partie de mon programme ; j'étais au port. Le plus difficile restait à faire, passer l'Océan. Sans tarder, je cherchai les moyens de m'embarquer. Ma bonne étoile me fit trouver le vivre et le couvert chez une Bretonne qui logeait des matelots. C'était une personne aux yeux vifs & brillants, aux cheveux noirs comme les ailes du corbeau, avec une petite bouche mignonne faite exprès pour solliciter les baisers, & avec cela un cœur d'or, bon comme le pain. Elle ne fit point de façons & m'hébergea sans me demander ni arrhes, ni gages.

32

Je trouvai facilement du travail ; la ville du Havre agrandissait le port de l'Eure, & le lendemain de mon arrivée j'étais embauché dans les chantiers maritimes.

Je ne laissais passer aucune occasion pour offrir mes services aux capitaines des navires en partance pour New York ; j'aurais voulu payer mon passage et mon entretien en travaillant à bord. Mais les uns me trouvaient trop grand pour être mousse, les autres trop petit pour être matelot. J'avais beau leur représenter que j'étais vif & agile, fort & robuste, plein de volonté & d'intelligence pour apprendre le métier vite et bien, je ne réussis pas à les persuader.

33

Enfin, un moyen pas très légal à la vérité s'offrit à moi. A cette époque, les émigrants de 8^{me} classe qui allaient en Amérique fournissaient eux-mêmes leurs vivres pour la traversée & on ne les laissait s'embarquer qu'après une inspection où ces provisions étaient jugées suffisantes.

Un jour que j'assistais à une « revue des vivres » j'avisai un passager qui me parut être bon enfant ; je l'abordai & lui fit part de mon ardent désir de passer l'eau & des difficultés insurmontables que je rencontrais pour réaliser mon plan.

C'était un compatriote du Jura Bernois ; il m'écouta avec intérêt, réfléchit longuement & me dit :

« Ecoute, je veux bien te nourrir pendant le voyage, car ton sort m'intéresse & tu me parais être un bon jeune homme ; mais je ne suis pas assez riche pour payer ton voyage. Faufille-toi dans le navire, cache-toi dans la cale de façon que les agents de la police de terre de la Compagnie transatlantique ne puissent te découvrir ; si tu échappes à leurs recherches, le navire lèvera l'ancre & une fois en pleine mer tu te montreras ; le capitaine sera bien forcé alors de t'emmener jusqu'à New York.

34

Je suivis ses instructions à la lettre, je pénétrai sans encombre dans le vaisseau, j'explorai la cale, me dissimulai de mon mieux dans une cachette que je croyais être sûre ; mais hélas ! Au moment où je [me] croyais hors d'embarras, un maudit argousin me découvrit & je dus retourner à terre tout penaud.

Puis le sergent de police me fit subir un interrogatoire serré en ces termes :

- Pourquoi voulais-tu aller en Amérique sans payer ?
- Parce que j'ai trop peu d'argent, sergent.
- Quelles sont tes ressources ?
- J'ai 30 francs pour tout potage. Les voilà.
- Je vois que tu n'es pas un apache, mais d'où viens-tu ?
- Je suis de Neuchâtel en Suisse.
- Bien, j'ai pitié de toi & de ta jeunesse. Pour cette fois je te pardonne, mais ne t'avise pas de recommencer, autrement, je te ferai reconduire dans ton pays par la gendarmerie.

35

Cette escapade me rendit plus prudent ; je compris qu'il valait mieux gagner assez d'argent pour payer mon passage que d'employer la ruse & la contrebande.

Je trouvai de l'ouvrage autant que j'en voulus dans les docks à la décharge des navires. Je fus vite au courant du métier, & fort & lesté comme j'étais, je me fis bientôt remarquer ; la manipulation des sacs de riz & de café, des balles de coton n'était qu'un jeu pour moi.

Un entrepreneur de grattage de navires me voyant débrouillard, me prit en amitié & m'engagea vivement à m'associer à lui pour exploiter son commerce qui, disait-il, laissait de très beaux bénéfices.

Cette proposition me tentait beaucoup & j'étais sur le point de l'accepter, ce qui eût donné à ma vie une tout autre direction, quand une lettre de ma mère me fit changer de résolution. Cependant aujourd'hui encore, je crois que j'aurais bien fait de rester au Havre & de me mettre gratteur de navires. Mais comme dit le proverbe : « Ce qui est fauché est bas » & il faut faire trêve aux regrets inutiles.

36

Ma mère me croyant abandonné & malheureux, m'écrivait une lettre débordant de tendresse maternelle & m'engageait vivement à retourner au pays, d'autant plus que l'ouvrage pressait de nouveau énormément, etc. Bref, que ne ferait pas une mère pour faire revenir sous ses ailes le poussin qu'elle a couvé avec tant d'amour ? Je ne pus résister à un appel si tendre et si pressant & suivant le

tempérament impulsif de ma jeunesse, je bouclai mon sac et le bâton à la main, retraversai la France du nord à l'ouest.

L'expérience des voyages m'était venue, je marchais avec assurance avec le délicieux sentiment que chacun de mes pas me rapprochait de ma patrie, de mon père & de ma mère, de mon frère & de ma sœur, de mes amis gymnastes.

Ma pensée, allant plus vite que moi, me précédait à Neuchâtel & je me voyais distribuant des poignées de main & racontant à tous ceux que j'aimais les péripéties & les aventures de mon voyage à travers la France ; je jouissais par avance de l'étonnement de mes amis à l'ouïe de mes hauts faits comme de mes fredaines.

37

Bien des fois, j'ai hautement loué la Providence qui avait permis que j'apprisse la gymnastique, en particulier le saut et la course ; ces petits talents m'ont été très utiles à maintes reprises ; je n'avais pas toujours de l'argent pour payer mon logis de la nuit ; dans ces cas-là, je me levais très tôt, avant le chant du coq, & pour ne pas déranger mes hôtes dans leur sommeil, j'ouvrais sans bruit ma fenêtre, & quand il ne s'agissait que d'un étage, je sautais gaillardement sur le sol. Du second étage, j'empoignais un chevreau & comme un singe, je me laissais glisser à terre.

Il est arrivé aussi parfois que les fermiers qui m'avaient hospitalisé me soupçonnant d'avoir escamoté les poules, dindons & canards qui ne répondaient pas à l'appel du matin, se mettaient à ma poursuite ; mais ils s'essoufflaient plus vite que moi & je détalais avec une vélocité que seule une bonne confiance peut donner & justifier.

38

Après bien des vicissitudes, les unes sérieuses, d'autres amusantes ou burlesques, je me retrouvai dans la bonne ville de Dijon que je connaissais déjà.

Comme je flânais quelque peu à travers les rues, je vis venir à moi quelques militaires de la légion étrangère, en pantalons rouges, tunique verte à boutons astiqués et brillants comme une glace, aux épaulettes canari.

Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant dans l'un des soldats un ancien camarade nommé Martin que j'avais beaucoup connu à Neuchâtel lorsqu'il habitait chez le ramoneur Bonhôte à la rue des Chavannes.

A l'étranger, les enfants d'un même pays se rencontrent toujours avec joie ; aussi, de sa part comme de la mienne, ce fut avec effusion, que nous nous serrâmes la main. Nous tombons immédiatement d'accord de faire une séance

au litre dans un bouchon de la rue & nous ne nous fîmes pas faute de trinquer à notre ~~santé~~ amitié, à la Suisse, à la guerre et à tout le tremblement familial aux soldats.

A cette époque, la manie de voir partout des espions ne régnait pas encore en France & par faveur spéciale j'obtins de coucher à la caserne dans la chambrée de mes nouveaux amis & dans le lit d'un homme de garde. Ce changement subit & imprévu dans ma condition m'avait tellement renversé & enthousiasmé que j'eus toutes les peines du monde à m'endormir.

Au matin, le clairon sonne le réveil & je me lève vivement. La nuit m'avait porté conseil & mon enthousiasme de la veille avait baissé d'un degré ; l'attrait du pays natal m'avait ressaisi & l'espérance de revoir ma mère avait plus de charme que les beautés du service militaire, les parfums de la caserne et la saveur du rata qu'on m'offrit à déjeuner.

Cependant une nouvelle sonnerie de clairon annonce le rapport du bataillon. Mes camarades insistent pour que je signe un engagement, ils m'entourent, ils me pressent, ma résistance faiblit, la crainte de peiner ma bonne mère me retint encore.

C'est dans ces minutes de cruelle incertitude que ma vie s'est jouée.

Tout d'un coup & spontanément, poussé par une force intérieure puissante, je me suis décidé & je me suis écrié : « Eh bien, oui ; je m'engage & j'irai avec vous en Crimée me battre contre les Russes. »

Avant cette promesse, je n'étais qu'un simple pékin, après j'avais déjà acquis un premier grade : j'étais un bleu. Mes camarades ne me laissèrent pas languir & me poussèrent chez le sergent-major de la 3^{me} compagnie, un charmant homme du canton des Grisons, qui me parla de la Suisse avec attendrissement & auquel je serrai la main avec effusion.

Les sous-officiers du régiment s'étaient réunis au rapport dans la cour, je me joignis à eux & me rendis chez le colonel.

Avec une rondeur toute militaire, ce dernier me demanda :

- Tu veux être soldat, toi ?
- Oui, mon colonel.

Puis considérant ma petite taille & mon thorax un peu maigre il ajouta :

- Tu seras tambour.

- Non, mon colonel, si vous me le permettez, je porterai le fusil.
- Qu'à cela ne tienne mon garçon.

Je signai alors un engagement de trois ans¹² ; je reçus une gratification de frs 20.- & fus incorporé dans la 3^{me} compagnie du 3^{me} bataillon. J'étais soldat.

Désormais, je ne m'appartiendrais plus, ni à mon père, ni à ma mère, ni à mon pays ; j'appartiendrais à la France qui ferait de moi de la chair à canon.

Après le premier emballement & quand mon enthousiasme fut troublé, j'en vins après quelques jours à regretter amèrement ma résolution & à maudire ma folle précipitation. J'aurais dû, avant d'accomplir un acte aussi grave, consulter mes parents tout au moins.

C'est d'un cœur lourd et l'esprit abattu que j'écrivis à ma mère pour lui annoncer mon engagement ; j'ajoutais que j'étais déjà dégoûté du service & qu'à la première occasion favorable, je secouerais la poussière de mes souliers contre la ville de Dijon & ses trois casernes. D'autres avant moi l'avaient fait & avaient gagné sans encombre la frontière Suisse, & que j'en ferais autant.

42

Ce que je ne disais pas, c'est que bien des déserteurs avaient été repris et traduits en conseil de guerre où on leur avait ôté toute envie de recommencer.

Je terminais ma lettre en assurant ma mère que je la serrerais bientôt dans mes bras. Pas un seul instant l'idée me vint que mes parents désapprouveraient mon projet. Mais au bout d'une semaine, une lettre de Neuchâtel m'arriva & je dus déchanter. Voici en substance ce que mon père me faisait écrire par la main de ma chère maman.

Mon cher fils.

« Tu as signé un engagement de¹³ soldat & tu dois faire honneur à ta signature ; sois donc soldat. Tes scrupules et tes regrets arrivent trop tard, c'est avant qu'il fallait réfléchir. Le vin étant tiré il faut le boire & je te conseille vivement de manger la soupe que tu t'es cuite. En tout cas, je ne te conseille pas de désertre ni de paraître en ma présence, car il pourrait t'en cuire. Je te répète que, comme on fait son lit, on se couche. »

43

Comme on peut en juger, mon père était ferré sur les proverbes, mais chacune de ses sentences, au fur et à mesure que je les lisais, me tombaient lourdement sur la poitrine.

¹² Le 20 novembre 1855, dans le 2^e régiment étranger (d'après les archives militaires néerlandaise).

¹³ « de de » dans le texte.

Heureusement que ma mère avait ajouté quelque chose de plus réconfortant. Elle m'annonçait la mort de sa sœur Virginie, mon excellente tante Michaud des Verrières qui lui avait laissé un petit héritage. Cette tuile agréable était tombée à pic et avait permis à mon père de louer un petit magasin de chaussures à la rue des Moulins & de se rendre à Pontarlier chez ses anciens fournisseurs pour faire l'achat de quelques sacs de chaussures.

44

Puis venaient des recommandations, des mots affectueux qui m'allèrent tout droit au cœur & qui me réconfortèrent.

La lettre de mes parents me fit considérer la situation sous un jour plus favorable. J'abandonnai totalement l'idée de désertir & je cherchai à m'accommoder le mieux possible à ma nouvelle vocation.

Ma mère était une femme au cœur droit & qui ne soupçonnait pas le mal ; afin de me procurer quelques douceurs, elle n'avait rien trouvé de mieux que de glisser une pièce de dix francs en or sous le cachet en cire de l'enveloppe. Le vaguemestre en me remettant la lettre me fit toucher du doigt l'imprudence d'une telle confiance.

II^{me} partie

Souvenir de garnison, de Dijon à Toulon. Ma 1^{re} traversée. L'Algérie & son histoire. Mon débarquement à Stora. Philippeville & Constantine. Sétif¹⁴. Vie d'un légionnaire en Algérie. Scènes militaires.

45

Chapitre

En garnison

Malgré les misères & les déboires dont la vie de soldat est abreuvée, il faut savoir aussi en reconnaître les bons côtés.

Après avoir été équipé de pied en cap par le caporal de semaine dans les magasins d'habillement, je touchai encore un fusil, une giberne, une baïonnette, un sac & tout le fournement habituel.

L'exercice était une affaire beaucoup moins grosse que je ne me le figurais. Au bout d'un mois, j'en savais autant que mon instructeur. Je montais la garde &

¹⁴ « Fétif » dans le texte.

très correctement en ville chez le général, à la poudrière, à la grand' garde. La charge en 4 & 12 temps, les exercices à la baïonnette, l'escrime au sabre, le chaussoir, la savate n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. J'en étais arrivé à donner des coups de pied dans la poitrine & sur la tête de mon adversaire sans qu'il s'en aperçoive. A l'aide d'une table, j'exécutais de prodigieux sauts de 15 pieds de hauteur.

De tels succès attirèrent bientôt l'attention des chefs sur moi, & après quelques mois, mon capitaine me fit nommer par le colonel, moniteur de gymnastique du bataillon.

On mit à ma disposition une grande salle de la caserne avec les engins indispensables, boucles, recks, barres parallèles, etc.

Vêtu d'un sarreau fait exprès pour moi, la taille serrée par une large ceinture en forte toile, je donnais avec enthousiasme des leçons de gymnastique aux hommes du bataillon ; les sous-officiers, les officiers même y assistaient & plusieurs se distinguaient véritablement en exécutant des tours de haute école. Un de exercices qui me plaisaient le plus était la mesure du terrain & l'estimation des distances. Mon coup d'œil me trompait rarement & j'acquis dans ce domaine une expérience et une habileté qui me furent bien précieuses plus tard aux Colonies.

Puis, le service n'était point pénible. Les généraux commandaient des exercices¹⁵ de régiment sur la place d'armes ; ou bien c'étaient des promenades militaires à Moncul¹⁶, la célèbre fabrique de moutarde à quelques lieues de Dijon. Quoique les soldats de la légion fussent tous étrangers, ils fraternisaient cependant avec les Français ; dans notre caserne il y avait le bataillon de dépôt du 7^{me} de ligne ; aux Ursulines & aux Capucins logeait une compagnie de Haut-Rang et aux Carmélites, un régiment de cavalerie.

En 1855, la légion étrangère était commandée par le général suisse Ochsenbein, l'ancien chef de l'expédition des Corps Francs contre Lucerne.

La guerre de Crimée & les batailles mémorables qui s'y livraient attirèrent à la légion un grand nombre de jeunes Suisses avides d'aventures & de gloire ; durant toute la campagne on les vit affluer à Dijon, à Auxonne ou à Vesoul ; chacune de ces places d'armes avait un des 3 bataillons qui composaient la légion ; une convention passée entre le gouvernement français & le Conseil fédéral suisse

¹⁵ « des exercices des exercices » dans le manuscrit, à cause du changement de page.

¹⁶ Montcuq.

autorisait le recrutement en Suisse pour toute la durée de la guerre. Aussi, à part quelques officiers d'état-major qui étaient français, officiers & soldats étaient exclusivement suisses.

Le colonel Mayer¹⁷, commandant du 3^e bataillon, était un vieux grognard du temps de Napoléon ; il avait fait la guerre d'Espagne comme simple soldat ; puis il avait pris part à la conquête de l'Algérie en 1830 sous Charles X & avait conquis tous ses grades à la pointe de son épée en guerroyant contre les Arabes. C'était un brave entre les braves, aussi était-il décoré de plusieurs ordres et officier de la Légion d'honneur.

La prise de Sébastopol fut suivie d'une conclusion de la paix beaucoup plus rapide que l'on ne s'y attendait. Quand la nouvelle arriva à Dijon, ce fut un désappointement général. Officiers, sous-officiers & soldats du premier au dernier se répandirent en récriminations et en regrets de n'avoir pu faire le coup de feu contre les Russes.

La vie de garnison uniforme & réglée comme une pendule cause à la longue un ennui profond ; ce qu'il faut aux soldats, c'est la guerre, avec ses fatigues, ses combats, ses excitations violentes, ses actes de bravoure qui font battre le cœur plus vite, & la victoire qui fait redresser avec orgueil la tête du troupier.

Nos officiers, qui n'étaient pas fiers, venaient dans nos chambrées entretenir en nous le feu sacré et l'enthousiasme guerrier. Un beau jour, ils nous annoncèrent que la légion allait être envoyée en Algérie qui était en perpétuelle révolte. Enfin cela allait chauffer et chacun au bataillon s'en réjouissait.

Tout en me préparant au départ, j'écrivis à ma mère pour l'avertir de ma nouvelle destination & solliciter de nouveaux subsides.

Mon excellente mère ne manqua pas de me répondre, mais sa lettre ne m'atteignit qu'un mois après mon débarquement à Philippeville dans la province de Constantine. L'enveloppe était couverte de cachets ; j'ai conservé cette précieuse missive avec d'autres reliques des Indes hollandaises qui me sont aussi bien chères.

Plus le moment du départ approchait, & plus je devenais impatient ; enfin le 21 juin 1856 nous nous mettons en marche pour Lyon ; ma couverture est roulée sur le sac qui est bien lourd, mais qui me paraît léger tant ma joie de voir de

¹⁷ « Mayor » dans le texte.

nouvelles contrées est grande. Mon fusil de même me semble un roseau & ce n'est certes pas moi qu'on ramassera avec les traînards derrière la colonne.

Mon plus grand plaisir était de me faufiler en tête du régiment où avec mes bons amis les grenadiers, d'excellents garçons, nous chantions en marchant les vieux airs du régiment ; puis c'étaient les tambours ou la musique qui reprenaient alternativement et soutenaient la marche.

Un peu partout, les chemins de fer étaient en construction & sur quelques tronçons, des trains circulaient déjà ; mais il n'était pas question d'y monter, surtout au début.

En revanche, après de chaudes journées de marche, c'était un plaisir inexprimable d'arriver à l'étape le soir, fatigué & affamé. Après la distribution des billets de logement, chacun se mettait à la recherche de son logis. Les bourgeois nous recevaient bien & nous fournissaient de bonnes chambres, de bons lits, des ustensiles de ménage indispensables pour faire le rata, le bois, le sel, l'eau.

51

Au militaire, il faut être son propre cuisinier et sa propre servante ; pour faire le pot au feu, nous allions toucher à la place d'armes les vivres & le prêt, un pain de 3 livres, un quart de vin par homme & 15 sous de solde par jour.

Le parfait troupière avec si peu de choses sait faire des merveilles ; il échange le plus clair de sa solde chez le charcutier contre du lard, de la saucisse, du jambon & il lui reste encore quelques sous pour s'acheter une cigarette et boire un verre avec les amis. C'est la nécessité de compter les centimes qui rend économe sobre et industrieux.

Dans mes voyages, j'avais acquis le talent précieux de me mettre à l'aise partout où j'entrais & dans toutes les nombreuses étapes de la longue route Dijon-Toulon, j'ai trouvé de bonnes gens qui m'ont choyé & dorloté ; quand mes hôtes d'un jour y mettaient un peu de façons & que ma gentillesse naturelle & mon air d'extrême jeunesse n'avaient pas fait sur eux une impression suffisante, j'avais un petit moyen, mais infailible, pour ouvrir l'écluse de leur bonté. Je me faisais passer pour un enfant de la troupe ; j'étais tantôt le fils d'un sergent, tantôt celui d'un adjudant ; alors c'était à celui qui s'empresserait le plus autour de moi ; on s'apitoyait sur ma jeunesse, sur la lourdeur de mon sac ; on me servait un dîner dans les règles, on débouchait quelques bons flacons en l'honneur du petit...

52

Puis le petit, bien repu, allait douillettement se glisser entre les couvertures du meilleur lit de la maison & dormait du sommeil du juste sans remords pour les

petites supercheries et les petites ficelles qu'il employait pour amadouer le bourgeois pingre ou jobard.

53

Il y a des gens qui à notre époque de vitesse exagérée peuvent traverser la France entière sans rien voir & les yeux fixés sur le volant de leur automobile. Pour moi, j'aimais à m'instruire ; dans chaque ville où le régiment passait, je visitais avec soin les monuments historiques, les statues des grands hommes que la France a produits à foison, ne laissant passer aucune occasion me m'instruire.

Je trouvais cette méthode de voyage infiniment plus agréable que celle de tant de mes indolents camarades qui traînaient à l'arrière-garde, se couchaient sur les talus de la route, geignaient pour une vessie au pied & se faisaient trimballer dans les voitures du régiment.

La paresse & la nonchalance de tant d'hommes du régiment avait le don d'exaspérer notre brave colonel Mayer ; que de fois, le soir à l'étape, il reproche avec énergie aux traînards leur manque de courage & d'endurance, il aimait à évoquer¹⁸, le temps où simple soldat comme nous, il avait fait la même route à pied, sac au dos par le froid, le chaud, la pluie ou la poussière. Puis s'animant il nous électrisait positivement en nous disant que le courage et la persévérance mènent à tout & que chaque soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal de France. Si ce précepte s'était réalisé pour lui en partie, il le devait évidemment à sa propre énergie.

54

L'exemple de mon colonel fut pour moi le plus précieux des stimulants ; lorsque le soir le régiment entra dans la ville de l'étape & que les musiques attaquaient un joyeux pas redoublé, je me sentais fier de n'avoir point faibli en route, comme tant d'autres ; je redressais mes épaules courbées par le sac & mes pieds, oubliant la fatigue de la marche, marquaient le pas dans une joyeuse cadence.

Un jour, nous traversâmes la ville de Lyon & allâmes camper au camp de Sathonay ; la 1^{re} partie de notre voyage était achevée.

Lyon me causa une impression profonde ; seconde ville de France par la grandeur et la population, elle est bâtie à la jonction du Rhône et de la Saône. Le mariage mystique des 2 fleuves est personnifié au musée historique par un tableau d'un réalisme saisissant ; devant les eaux troubles & terreuses du Rhône, je rêvai longtemps ; cette eau-là venait de la Suisse, des glaciers de ma chère patrie que j'aimais ardemment & que j'avais pourtant quittée pour le service

55

¹⁸ « il aimait à évoquer, il aimait à évoquer » dans le texte.

étranger ; comme moi le flot transplanté & expatrié s'en allait vers le sud à la mer insondable, où tout finit...

La place Bellecour, immense carré bordé de riches palais, excita surtout mon admiration, ainsi que la statue équestre du grand roi Louis XIV placée au beau milieu.

Sur l'immense polygone de Sathonay, des baraquements avaient été construits pour y loger les 3 bataillons de la légion, ainsi que les troupes rapatriées de la Crimée.

Chaque jour arrivaient de nouveaux régiments ; le 3^e zouaves avec sa belle cantinière, les Turcos, plusieurs régiments d'infanterie & de cavalerie, un superbe régiment d'artillerie avec des canons reluisants de propreté.

56

Toutes ces troupes portaient la médaille d'argent de la Reine Victoria, avec agrafes, récompense méritée pour leurs exploits à Sébastopol, à Malakoff, au Mamelon Vert¹⁹, à l'Alma, à Inkerman, au Grand Redan²⁰.

C'était une cohue indescriptible, une vie, une animation, un mouvement, dont on ne peut se faire une idée quand on ne les a pas vus ; pour moi, je n'avais point encore vu une telle masse de soldats, & les vives couleurs de leurs uniformes touchant sur le vert foncé de la verdure du paysage constituaient un spectacle nouveau & d'un intérêt si puissant que je n'en pouvais détacher mes yeux.

Quelques jours après notre arrivée, l'on annonça tout à coup une grande revue du camp de Sathonay par le maréchal de Castellane ; la nouvelle de cette solennité causa une grande sensation & le camp s'y prépara avec une joyeuse & fébrile activité.

57

En outre, cette grande journée devait fixer le sort des bataillons de la légion ; le gouvernement impérial avait décidé leur transport & leur attribution au 1^{er} régiment étranger à Constantine en Algérie sous le commandement du colonel Mayer.

J'ai toujours eu toutes les chances, j'ai toujours été de toutes les fêtes. Le jour de la revue, ma compagnie faisait partie de la grand' garde du camp.

A l'apparition du maréchal de Castellane, notre capitaine nous fit sortir & ranger en ligne de bataille ; puis il commanda : Portez armes ! Présentez armes !

¹⁹ « Maureloir Verb » dans le texte.

²⁰ « Grand Redau » dans le texte.

Le maréchal de Castellane, suivi d'un brillant état-major, passa alors sur notre front. C'était le plus vieux des maréchaux de France, il avait plus de 80 ans²¹ & malgré son grand âge, son air était encore martial & son œil vif & perçant. Sa figure était pâle & il penchait légèrement la tête de côté ; il avait un chapeau à claque & la poitrine chamarrée de dorures & de décorations.

Il passa devant la garde en faisant caracoler son grand cheval blanc ; son regard d'aigle fouillait notre ligne & l'on sentait que pas un détail de notre équipement & de notre tenue ne lui échappait.

58

Soudain il s'arrêta devant moi, frappé sans doute par mon air d'extrême jeunesse, se penche en avant & m'interpelle :

- Comment t'appelles-tu ?
- Auguste Lambelet, mon maréchal.
- Quel âge as-tu ?
- 20 ans, mon maréchal.
- De quel pays es-tu ?
- De Neuchâtel en Suisse, mon maréchal.

Il sourit & grommela quelque chose que je pris pour un compliment flatteur à mon adresse, passa outre. Et je n'étais pas peu fier le soir d'avoir parlé au plus vieux maréchal de l'empire & de me rengorger en faisant la roue devant mes camarades hypnotisés de ma veine.

La revue de Sathonay fut un des spectacles militaires les plus grandioses qu'il m'ait été donné de contempler.

Les tambours & les musiques régimentaires s'étaient placées sur le front de bandière & au passage du maréchal sonnaient aux champs pendant que les troupes portaient les armes.

59

Devant la légion, la cérémonie devint encore plus émouvante.

Un des généraux de l'état-major lut à haute voix le décret impérial qui transférait la légion au 1^{er} régiment étranger d'Afrique & désignant le colonel Mayer²² pour le haut commandement.

Les musiques & les tambours soulignaient cette proclamation d'un ban formidable.

²¹ En fait, il avait 68 ans en 1856.

²² « Mayor » dans le texte.

Alors notre colonel prit la parole, déclara accepter le commandement de la légion & qu'il commanderait pour le bien du service et l'exécution des lois militaires.

Et de nouveau retentit un ban enthousiaste sonné par les musiques.

Un des généraux fit présenter & porter les armes par toutes les troupes du camp ; la revue était terminée.

Dans de tels moments, les soldats sentent un frisson les électriser ; l'enthousiasme guerrier est particulièrement extraordinaire & se communique aux plus froids ; lui seul est le mobile et peut expliquer les actes de bravoure et l'éclat dans les combats.

60

Je vois encore quand je veux la figure du vieux maréchal de Castellane ; à Lyon où il commandait la division, il était devenu légendaire par son originalité & ses excentricités.

Que de fois il arrivait au camp subrepticement pour surprendre les manquements de service des officiers et mettre en défaut la consigne donnée aux factionnaires de garde.

Les officiers supérieurs surtout le craignaient et le redoutaient. Etant immensément riche, il se payait parfois la fantaisie d'enrôler une bande de galopins & de gavroches des rues, puis les lançait à l'assaut d'une pâtisserie qui en un rien de temps était mise à sac ; puis quand le quart d'heure de Rabelais était venu, il payait royalement les déprédations.

Plusieurs officiers, sous-officiers & soldats revenus de Crimée avec les régiments français furent incorporés dans la légion ; pour sa part, ma compagnie reçut plusieurs sergents & soldats.

61

Pour charmer les moments de loisir du camp, ils nous racontaient par le menu la campagne de Crimée ; comme on peut le croire, j'étais tout yeux tout oreilles.

Que de souffrances ils avaient endurées dans les baraquements en planches de Balaklava par un froid de 15 à 20 degrés en dessous de zéro. Combien sont morts aux assauts de la tour de Malakoff, du Grand Redan²³, du Mamelon Vert ; combien d'autres ont péri de privations de toutes sortes ou exténués par le travail pénible des tranchées d'approche.

²³ « Ridau » dans le texte.

Ah ! ces fameuses tranchées, que d'horreur n'ont-elles pas vues. Toutes les nuits, alertes, attaques, coups de feu, combats à l'arme blanche dans l'obscurité effrayante aux milieux des hurlements des combattants, des cris des blessés & des râles des mourants.

Une trêve momentanée venait parfois interrompre ces horreurs. Russes & alliés sortaient de leurs tranchées et contre-tranchées, buvaient & fraternisaient ensemble ; mais c'était pour mieux s'entrégorgier ensuite.

62

Le général en chef Canrobert²⁴ avait formé un corps de volontaires, les Enfants perdus, dans lequel les officiers & soldats français ou légionnaires entraient à volonté & avec leurs grades.

L'audace de cette troupe de braves est devenue proverbiale ; elle marchait au feu en chantant une chanson de circonstance composée spécialement à son intention & dont j'ai retenu les 3 couplets dans ma mémoire : La voici :

1. Salut ! Braves compagnons d'armes !
Je viens m'établir parmi vous.
Le plaisir a bien plus de charmes,
Quand le danger est près de nous,
Dans ces beaux jours, malgré la neige,
L'on est courageux au siège
Dans le corps des Enfants perdus.
2. Aussitôt la lune levée,
Carillon de ses astres luit.
L'on voit sortir de la tranchée
La sentinelle de la nuit,
Les traits souillés par la fumée,
Qui sont ces soldats morfondus ?
C'est l'avant-garde de l'armée,
C'est le corps des Enfants perdus.
3. Autour de nous, la terre est grande,
Des bombes & des boulets couvraient le sol
Au-delà de la Mer Noire, nos faits sont répandus
Et l'on gravera dans l'histoire :
Gloire aux Enfants perdus.

63

²⁴ « Caurobert » dans le texte.

Quelques jours, après la revue, nous reçûmes l'ordre de quitter le camp de Sathonay, & nous nous dirigeâmes sur Marseille, où nous devions nous embarquer pour l'Algérie. Le plus cher de mes vœux allait enfin être exaucé : je traverserais la Mer Méditerranée & foulerais le sol d'un autre continent ; aussi ma joie était sans bornes.

C'était en juillet 1856 ; l'été était superbe, le soleil haut & ardent ; les arbres des vergers étaient chargés de fruits & les paysans moissonnaient dans les champs.

Ce beau temps succédait à une période de grandes pluies qui avaient fait déborder le Rhône et ses affluents ; à maints endroits le fleuve avait rompu ses digues, submergé les campagnes, emporté des ponts, détruit des maisons & englouti dans ses eaux impétueuses des gens et des bestiaux ; le tocsin sonnait à tout instant & les troupes de la garnison étaient souvent réquisitionnées pour porter secours aux malheureux inondés ; tout le département fut ravagé de la manière la plus épouvantable.

64

Avant de quitter Lyon, je reçus une lettre de ma mère, mais non pas encore celle qui répondait à l'annonce de mon départ pour l'Afrique. En même temps, j'encaissai avec une immense satisfaction la somme de frs 10.- qu'elle m'envoyait avec force recommandations.

Avec cet argent, pourquoi m'en cacherais-je ? je fis entre Lyon & Marseille quelques étapes en chemin de fer ; comme soldat, je payais la ½ place & si j'ai fait l'économie de quelques ampoules aux pieds, c'est encore à ma bonne mère que je le dois.

Au reste, le nombre des étapes que je fis à pied était encore suffisamment respectable pour que je goûtassee suffisamment la saveur de l'épouvantable poussière des routes du midi et la caresse cuisante du soleil du midi.

65

Chaque jour, le régiment semait sur la route de nouvelles bandes de traînards ; les hôpitaux en regorgeaient souvent & plusieurs y sont morts des suites de l'insolation ou de la congestion.

A Marseille, la légion campa sur une petite place en dehors de la ville, sous des tentes qui pouvaient contenir chacune un caporal & de 15 à 18 hommes.

Je restai deux jours à Toulon, & j'en profitai comme on peut le croire pour visiter l'arsenal maritime et militaire & le port dont on m'avait raconté tant de merveilles.

Mon attente fut dépassée de cent coudées ; non, jamais je n'aurais cru à un tel amoncellement d'engins de guerre & de destruction.

Dans le port étaient rangés en ligne de bataille une longue file de bâtiments de guerre, tous à l'ancre, les uns à deux et même trois ponts superposés ; à chaque pont des sabords démasquaient des gueules menaçantes d'énormes canons.

66

A l'arsenal, c'étaient des tas de boulets hauts comme des maisons de deux étages, puis des canons en nombre incalculable rangés symétriquement les uns sur les autres jusqu'à des hauteurs prodigieuses ; il y avait encore des ancres qui devaient peser plusieurs quintaux.

Bref, ce spectacle me frappa tellement que je me demandais quelle nation serait assez folle pour venir s'attaquer à une puissance aussi formidable, pourvue d'un tel armement.

Le moment approchait où la légion allait quitter l'Europe pour voguer vers les plages d'Afrique. Le Sémaphore, un vieux bâtiment de l'Etat qui faisait les transports de troupes entre Toulon & l'Algérie, était prêt à appareiller.

A un signal de 3 coups de canon, l'embarquement commence. C'est d'abord les bataillons de la légion, puis les chevaux, puis des tringlots avec leurs mulets allant rejoindre leur corps en Algérie.

Jamais je n'aurais cru qu'un navire pouvait contenir autant d'hommes & de matériel. Il est vrai que pour arriver à loger chacun et caser toutes choses, il fallut recourir au procédé familier à ceux qui mettent les harengs dans les boîtes ; on entassa & quand il n'y avait plus de place, il y en avait encore ; ma mère avait coutume de dire que quand il y a à dîner pour 5, il y en a pour 6 ; l'état en France connaissait aussi la formule et l'appliquait à la lettre aux transports de troupes. Quelle tricotée de côtes, mes amis, & quelle compression !

67

Un nouveau coup de canon, le Sémaphore lève l'ancre & s'éloigne majestueusement. En ce moment, plus d'un cœur s'attendrit & plus d'un œil se mouille ; ce rivage qui s'efface là-bas & s'estompe peu à peu dans la buée du soir, c'est celui de la France ; mais nos pensées volent plus loin, au-delà des montagnes aux bleuâtres couleurs, vers la Suisse, vers nos familles que nous ne reverrons plus de longtemps, si nous ne les revoyons jamais.

La ligne des côtes pâlit à son tour & bientôt nous sommes en pleine mer, sur un frêle esquif balloté entre le ciel & l'eau ; par le travers du golfe de Gascogne²⁵ la

68

²⁵ Le golfe de Gascogne est dans l'Atlantique ! Il s'agit en fait du golfe du Lion.

mer était déjà houleuse au départ, se démonte tout à fait et le Sémaphore se met à danser sur les vagues une ronde fantastique.

Qui n'a pas connu le mal de mer n'a rien connu ; c'est un anéantissement complet aussi bien de l'être physique que de l'être moral & ceux qui y sont en proie donneraient volontiers leur vie pour peu de choses.

Dans tous les plus recoins du navire, jusqu'au plus profond de la cale, les hommes gisaient inertes²⁶ & geignants. Un coup de clairon annonce la distribution du cognac ; les caporaux passent avec la dive bouteille ; dans la cale, il fait une chaleur suffocante & règne une odeur nauséabonde ; aussi cette distribution de liqueur me fait-elle un bien inappréciable.

Les hommes sont divisés en deux escouades qui toutes les deux heures alternent sur le pont pour respirer l'air salin & vivifiant de la mer. Je n'étais pas malade & résolu de sortir coûte que coûte du gouffre infect & étouffant de la cale.

Un fonctionnaire gardait les escaliers de sortie ; je surveillais du coin de l'œil tous ses mouvements, prêt à profiter de la moindre inattention pour m'esquiver. La tempête me servit à point. Une lame énorme fait faire au navire une épouvantable embardée ; le fonctionnaire chancelle & pour ne pas rouler à terre, se retient des deux mains à la rampe. Je m'élance, frôle le fusil & en deux sauts je suis au haut de l'escalier & sur le pont mêlé aux soldats ; bien malin celui qui serait venu m'y reconnaître.

Frais & dispos, je me mets à parcourir le pont avec un plaisir inexprimable ; j'enjambais à tout moment les corps de ceux qui étaient aux prises avec l'atroce mal de mer. Avec deux qui étaient indemnes, nous faisons des parties de cartes pour tuer le temps & tout alla en somme le mieux du monde.

Soudain, dans le lointain des lignes bleuâtres apparaissent & peu à peu se précisent. C'est l'Afrique, ce continent mystérieux qui a occupé mes rêves si souvent. Puis une ville apparaît, Alger, blanche jusqu'à la crudité, & inondée de lumière ; ses maisons aux terrasses plates montent²⁷ en amphithéâtre à l'assaut d'une colline escarpée. Partout les flèches des minarets pointent vers le ciel & resplendissent les coupoles d'or des mosquées ; le coup d'œil de la mer est féérique.

69

70

²⁶ « inertes inertes » dans le texte.

²⁷ « mont » dans le texte.

Quand le navire s'est²⁸ approché, des nuées de petites embarcations l'assaillent & je vois les premiers arabes ; ils ont pauvre mine sous leurs haillons sordides ; ils nous abordent pour nous vendre de l'essence de rose, du musc, des petites tortues, des fruits de toutes sortes, des grenades, des raisins géants, des dattes, des bananes, ces rafraîchissantes figues de Barbarie entourées de poils piquants & ténus que dans notre ignorance nous mangions sans les ouvrir, au grand dam de nos lèvres, de la langue & du palais.

A l'entrée du port, le Sémaphore salue la ville de quelques coups de canon ; les forts nous rendent la politesse, nous entrons dans le port & jetons l'ancre. Des navires de toutes les nations sont rassemblés là & leurs mâts, leurs voilures²⁹, leurs haubans ressemblent à une forêt aux feuillages enchevêtrés.

Un peu à l'écart se balancent sur leurs amarres des navires de guerre à deux ponts dont les canons polis & luisants nous ont également salués à notre entrée dans la rade.

71

Nous ne devons que toucher Alger en passant & y subir l'inspection du maréchal Randon³⁰, gouverneur général de l'Algérie. A peine notre brave colonel a-t-il terminé son inspection préliminaire que le canon du bord signale l'arrivée du maréchal.

Le colonel & tous les officiers du bord le reçoivent à la coupée, la musique joue, les tambours battent ; la revue du maréchal est brève & son départ est souligné par les plus beaux morceaux du répertoire de notre fanfare.

Puis le Sémaphore lève l'ancre & se dirige sur Stora, le port de Philippeville.

Accoudé sur le bastingage, mes yeux ne peuvent se détacher de la Kasbah, lourde & massive forteresse des anciens deys d'Alger & qui domine la ville. C'est dans une salle basse de cette immense construction que le sort de l'Algérie s'est décidé le 30 avril 1827.

D'Alger à Stora, sur une distance à vol d'oiseau de 320 km la côte est constamment montagneuse et n'offre point de ports de débarquement ; c'est ce qui explique que ce pays ait pu si longtemps résister à la conquête française.

²⁸ « s'est un » dans le texte.

²⁹ « voitures » dans le texte.

³⁰ « Raudan » dans le texte.

Nous jetâmes l'ancre à Stora, petite anse encaissée de rochers & qui sert de port à Philippeville. La plage est large comme un mouchoir de poche et contient à peine quelques maisons.

Tout de suite il fallut faire l'apprentissage de la cuisine de campagne sous la direction d'un caporal d'escouade ; l'on nous recommanda de manger à notre appétit pour nous mettre en état de faire la rude étape de Philippeville.

L'idée d'être en Afrique me causait une impression indéfinissable, je voulais voir, apprendre, découvrir & je me mis en quête. Dans l'échoppe d'un Maltais, je découvris avec quelques camarades de belles petites panthères noires dans une caisse & qui avaient été capturées au nid pour les vendre ; le Maltais en voulait 15 douros ou 75.-, somme qui dépassait de beaucoup nos moyens.

La route de Constantine à Stora ne méritait pas ce nom ; imaginez-vous un chemin rocailleux qui de lacet en lacet escalade peu à peu la montagne qui borde la mer, ce sentier bien plus fait pour des chèvres que des hommes côtoie des précipices béants où l'on risque de dégringoler au moindre faux pas.

Affaiblis par la traversée de la mer, accablés par une chaleur qui embrase l'air & coupe la respiration, les petits troupiers de la légion sont bientôt exténués ; les fourgons se remplissent de sacs trop lourds et de militaires éclopés.

À la première halte, notre colonel qui juge sainement des choses et qui a du tact, nous adresse une vibrante allocution où il nous exhorte à avoir du courage & à ne pas nous laisser aller au découragement.

Pendant une halte, le caporal d'escouade fit faire un excellent café qui avec du biscuit & un quart de vin nous ragaillardit & nous mis en état de supporter mieux les morsures du soleil d'Afrique.

Au fur & à mesure que nous nous élevions, le golfe de Philippeville prenait plus d'ampleur & les regards se promenaient au loin sur la mer bleue & scintillante piquée de voiles blanches. De grands vautours gris planaient au-dessus de nos têtes en quête d'une proie à saisir & à emporter dans leur aire. Le but de la 1^{re} journée était Philippeville ; débarrassé de mon sac, ne portant plus que mon fusil, ma gourde et le sac à pain, ayant refait une bonne provision de courage & d'espoir, je me faufilai en tête de la colonne pour retrouver mes amis les grenadiers & les chanteurs d'autrefois.

Hélas, la mort & la maladie avaient aussi éclairci leurs rangs & de nouveaux venus avaient rempli les vides. N'importe, nous reprenons nos chants de marche, *En*

partant pour la Styrie, La Dame Blanche, La Soupe aux Oignons, bref tout le répertoire. Le chant en marche est le meilleur antidote contre le découragement. Que de fois nous avons lancé aux échos des montagnes de la Kabylie ce refrain joyeux :

« J'aime l'ognon frit à l'huile,
J'aime l'ognon quand il est bon.
Friton, Fritaine, frit à l'ognon ».

Aux portes de Philippeville, nous faisons halte pour laisser aux traînards en nombre extraordinaire le temps de rallier la colonne. Je retire prestement mon sac du fourgon. A la porte de la ville, la sentinelle de la grand' garde nous arrête & crie « qui vive ».

- La colonne répond : France, 1^{er} régiment étranger
- Passez au mot de ralliement.

Ce qui a été fait dans toutes les règles de l'art militaire. Puis, l'arme sur l'épaule, nous avons traversé la ville & après nous être rangés sur la place d'armes, nous avons subi l'inspection du général commandant la garnison & de ses officiers.

Aujourd'hui, Philippeville est une jolie ville de 22 000 habitants dont il faut rechercher l'origine à l'époque phénicienne. Les Romains y ont laissé des citernes & les ruines d'un cirque.

L'industrie du liège enrichit la cité & on y fabrique journellement plus de 100 000 bouchons. Elle est devenue une ville moderne aux rues larges & droites orientées du nord au sud, avec gymnases, lycées, grandes casernes, hôpitaux, bâtiments de l'administration. Mais ce n'était pas dans la ville que nous devions loger ; notre camp était situé à 1 heure au-dessus de la ville où l'on y arrivait par un nouveau chemin à lacets, véritable casse-cou ; les légionnaires de l'Emmenthal, en particulier, tombèrent là comme des mouches & plusieurs pour ne pas se relever. D'autres exténués se faisaient porter sur des cacolets, sortes de paniers d'osier à deux poches jetés en travers sur le dos d'un mulet & qui vont ballotant avec un homme placé de chaque côté au-dessus des gouffres insondables ; cette manière de voyager donnait la chair de poule. Au sommet des escarpements du Fort National étaient déjà campés un escadron de chasseurs d'Afrique, un autre de spahis & un bataillon de Turcos. J'y ai aussi vu une batterie d'artillerie avec de gros canons braqués sur la mer. Nos tentes étaient toutes préparées & alignées sur celles des officiers ; chaque tente abritait une escouade & nous étions logés par compagnies & par bataillons. Les premiers jours de notre arrivée, notre

régiment offrit le plus triste des spectacles. Une quantité de soldats tombèrent malades de la dysenterie & de la fièvre. Ils étaient si faibles qu'ils se couchaient à terre ou dans les tentes, refusant toute nourriture, buvant ce qui leur était contraire, de l'eau, du café, mangeant des fruits pour étancher leur soif ardente. Des myriades de mouches se jetaient sur eux, les suçaient & les dévoraient tout vivants & ils n'avaient pas la force de les chasser. Nous transportions ces malheureux avec des brancards à l'hôpital militaire distant d'une bonne lieue. Combien sont morts là. Les pains restaient dans les tentes. Dès lors nous commençâmes à recueillir³¹ soigneusement le pain & le biscuit des malades et des absents dans nos sacs & nos gamelles & à le vendre dans les guinguettes des environs. Nous n'en tirions pas gros, mais ce peu valait mieux que rien, surtout quand la solde ne se monte qu'à un sou par jour & à un bon de tabac par quinzaine. Cette petite industrie nous permit de vendre du café que nous cuisions avec du bois de contrebande ; les malades, les convalescents, les officiers même nous en achetaient, quoiqu'ils en connussent l'origine. Le service des hommes valides était assez dur, ils avaient les corvées du jour, les malades à transporter très loin, à l'hôpital, la garde du camp, chez le général, à la poudrière, à la prison militaire. Nos moments de loisir, nous les passions dans les estaminets à absorber force champouaut, du café au rhum, de l'absinthe & surtout de ce vin d'Espagne si doux pour le palais & l'estomac, mais dont les fumées traîtresses nous montaient au cerveau dès qu'on mettait le nez à l'air & vous enivraient comme un Polonais. Aussi les malheureux soldats qui entraient au quartier en zigzaguant & titubant ont-ils fait souvent une connaissance très ample avec la salle de police. Le camp de Philippeville était établi dans une situation privilégiée & incomparable ; de là-haut, on jouissait d'une vue circulaire & plongeante de toute beauté ; c'était d'abord la mer avec ses bateaux pêcheurs & corailleurs qui la sillonnaient en tous sens, puis les grands trois-mâts qui entraient à marée haute dans le port de Stora. En face, sur une petite colline dominant la ville, s'élevaient le grand hôpital militaire & ses annexes, la belle caserne du 3^{me} dont les toits rouges étincelaient au soleil d'une vive lumière aveuglante. Plus bas, sur un plateau, l'œil fouillait dans l'enchevêtrement des rues de Philippeville avec ses mosquées, ses casernes & ses nombreux minarets. Dans l'intérieur des terres brûlées & arides, on distinguait de distance en distance les caravansérails, vastes constructions carrées, à l'architecture massive, aux murs blanchis à la chaux ; ce sont les jalons sur les routes d'étapes.

77

78

³¹ « à les recueillir » dans le texte.

Le matin en partant, on les voit briller à 10 lieues de distance & avant d'y arriver comme à un port désiré, les soldats ont bien des gouttes de sueur à essuyer. Le caravansérail a généralement comme annexes des puits artésiens, une cantine & assez souvent un bureau arabe.

Les environs immédiats du camp étaient très pittoresques & présentaient une animation extraordinaire ; on y comptait plusieurs belles maisons où logeaient les officiers supérieurs, une cantine militaire & les nombreuses échoppes indigènes occupées par des bouchers, boulangers, bourreliers, cafetiers, restaurateurs & estaminets de toutes³² les classes. Le séjour du camp de Philippeville ne m'a laissé que des souvenirs agréables ; cela tient peut-être à ce que je n'y ai pas trop souffert, grâce à ma bonne constitution. Cependant, j'y ai passé un des moments les plus tragiques de ma vie. J'étais un jour de faction devant la poudrière, à l'une des extrémités du camp ; je faisais les cent pas & laissais ma pensée vagabonder au près & au loin. Subitement, au moment où je longuais le bord d'un escarpement rocheux, je sens mes jambes vaciller comme fauchées par une puissance invisible, la terre s'ébranle & si je ne m'étais pas retenu, je tombais à la renverse sur les rocs, où j'aurais pu me rompre les os. C'était le terrible tremblement de terre qui en 1856 ravagea l'Europe et la côte méditerranéenne de l'Algérie. La première secousse fut accompagnée d'un roulement sourd pareil à la voix des canons qui grondent au loin en feux de salve ; en même temps une bande de lions qui avaient leur repaire³³ dans le voisinage mêlèrent leurs rugissements de colère & de terreur aux bruits terribles qui semblaient venir des entrailles de la terre.

En un clin d'œil, le plateau & la ville se voilèrent d'une poussière blanche, impénétrable, sortie je ne sais d'où & qui ajouta à l'horreur de la situation. Il était midi quand la terre commença à s'ébranler & à la 1^{re} secousse, le tambour d'alarme se fait entendre. Plusieurs compagnies reçoivent l'ordre d'aller au pas de course au secours des malades à l'hôpital ; des murailles s'étaient écroulées, ensevelissant sous leurs décombres de malheureux soldats qui n'avaient pas eu le temps de fuir ; ce qui restait debout menaçait de tomber à tout instant ; les survivants de la catastrophe se hâtèrent de quitter ces ruines fumantes. La caserne des zouaves était aussi complètement lézardée & ne se tenait plus que par une sorte de miracle d'équilibre. Dans la ville, des maisons, des églises, des mosquées étaient renversées & sous l'amoncellement des débris, il y avait des

³² « de toutes de toutes » dans le texte..

³³ « leur repaire leur repaire » dans le texte.

morts & quantité de blessés qui appelaient au secours d'une voix lamentable & de désespoir. L'affolement de la population indigène et étrangère fut indescriptible ; au milieu de la poussière âcre & aveuglante dégagée par les secousses sismiques, des foules se sauvaient en hurlant & en un clin d'œil, la ville se vida au point qu'on aurait eu de la peine d'y découvrir un chat. L'autorité militaire prêta ses voitures & fourgons pour le transport des blessés, et en prévision du retour probable du cataclysme, éleva des tentes en pleine campagne, et la population y campa jusqu'à ce que tout danger parût écarté.

81

Le but du voyage de la légion était la ville de Sétif, à la frontière de la Kabylie, où le 1^{er} régiment étranger avait son dépôt & où nous devions nous organiser en compagnies et bataillons. De Philippeville à Sétif, il y a une quinzaine d'étapes en passant par Constantine, capitale de la Province. Dès le départ, le sol devient aride et pierreux, les cailloux sont de silex ; en les heurtant les fers des chevaux, les clous des souliers ou les roues des fourgons en font jaillir des étincelles. Tout le paysage est triste et désolé, sans arbre et sans eau ; dans cette plaine, à perte de vue, quelques rares arbrisseaux rabougris rompent seuls la monotonie ; ce sont quelques chênes souffreteux et des cactus nains ; il y a aussi l'épine sacrée qui croît en buisson, aux branches desquels les Arabes fidèles³⁴ et rigides sectateurs musulmans suspendent un morceau de leur burnous tout en récitant leurs prières, le visage tourné vers la Mecque.

82

Au milieu de ce paysage rocailleux surgissent à chaque instant des débris et des ruines de la domination romaine qui ajoutent à la tristesse et à la désolation des lieux.

Nous emportons avec nous de grandes tentes divisées en trois parties qui se rejoignaient avec des boutons et des boutonnières et qui se tendaient sur 2 sortes de croix de bois ; chacune de ces tentes était assez spacieuse pour abriter trois hommes A tour de rôles, chaque soldat ficelait sur son sac la grande gamelle de l'escouade et le bois nécessaire pour cuire le café à la grande halte ; quand le bois devenait par trop rare, nous recueillions avec soin le crottin de chameau durci qui forme un combustible passable, imitant en cela les habitants pauvres des hautes vallées grisonnes.

C'est dans ces haltes du désert qu'éclate le génie inventif du légionnaire ; il sait tirer parti de tout, un rien augmente son confort et son bien-être relatifs ; les souffrances et les privations supportées en commun développent l'esprit de

³⁴ Changement d'écriture au passage à la page 82.

camaraderie, rognent les angles de l'égoïsme personnel et rendent sociables les plus misanthropes. Les amitiés formées à la légion sont assises sur le roc et restent inébranlables.

L'on partait le matin très tôt et l'on atteignait la grande halte avant le lever du soleil ; au loin, l'horizon, la masse blanche du caravansérail servait de but suprême à atteindre avant le soir.

Mais les heures brûlantes de la journée étaient les plus mauvais moments à passer et souvent j'arrivais à l'étape exténué et si las que je n'avais pas la force de décrocher les bretelles de mon sac, ni de déboucler mon ceinturon.

Un soir enfin, Constantine apparaît dans une gloire de soleil et de poussière dorée.

Au milieu de la plaine, un torrent superbe, le Rummel, a découpé une table de rocher de 460 m de hauteur sur laquelle est bâtie la ville. La surface de cette terrasse forme un trapèze assez régulier de 1 km dans la grande base et d'une largeur de 6 à 700 mètres.

Constantine ne possède que deux portes : la Brèche, faite par l'artillerie française lors de la prise de la ville, et El Kantara³⁵, pont naturel de rochers qui relie la ville aux collines du sud.

De loin, Constantine fait l'effet d'un nid d'aigle ; de près cette impression s'accroît encore ; la situation de la ville est formidable et l'on comprendra sans peine que cette place ait contenu si longtemps les Français en échec.

Le siège de 1836 se termina par une retraite désastreuse des Français ; mais en 1837 le général Damrémont revint avec des forces supérieures et la ville fut prise d'assaut ; le général fut tué la veille de l'entrée des Français par la porte de la Brèche. Sa statue est élevée au camp de Couliatati³⁶.

Tous les conquérants qui ont tour à tour dominé sur l'Algérie ont attaché une grande importance à la possession de Constantine ; aussi a-t-elle été prise plus de 80 fois dans le cours des temps.

A 70 mètres au-dessus de la gorge du Rummel se dresse la petite coupole de Sidi Rached d'où l'on précipitait dans le ravin les femmes coupables d'adultère.

³⁵ « El Kantara » dans le texte.

³⁶ Coudiat-Aty . « Conliatati » dans le texte.

Chez les Kabyles, la femme est encore considérée comme une marchandise de valeur que l'époux³⁷ achète à ses parents pour une somme variant de 200 à 1000 frs selon le rang et la beauté de la personne. Or l'adultère étant considéré comme la pire infamie, il n'y a que la mort pour laver l'affront et dédommager le maître de la dépréciation de la marchandise.

On montre encore à Constantine les trois pierres Cheocha³⁸ d'où le dernier bey Ahmed, suivant l'exemple des sultans de Stamboul, faisait précipiter, cousues dans des sacs, les odalisques qui avaient cessé de plaire.

Le palais de Ahmed, une demeure mauresque, est habité aujourd'hui par l'état-major français.

En parcourant les rues de Constantine, on est sans cesse arrêté par des parapets au-delà desquels s'ouvrent les abîmes béants ; aussi les arabes ont utilisé les moindres recoins de leur plate-forme et se meuvent à l'aise et par demi-douzaines, là où deux Européens se sentent gênés dans leurs mouvements.

Le séjour de Constantine me plaisait beaucoup et j'y serais resté volontiers ; mais l'ordre de départ fut donné après 48 heures de repos.

Plus on avance vers le sud et plus le pays devient verdoyant et fertile. Des arbustes et des arbres apparaissent peu à peu ; ce sont des lentisques, des chênes lièges, des caryotes, des cocotiers et des rotangs ou palmiers des Indes.

Des Arabes nous attendent au passage et nous offrent des fruits rafraichissants et des pastèques.

Entre les collines d'aspect agréable s'élèvent des villages appartenant à des colons suisses, des vaudois pour la plupart, établis là depuis plusieurs années et dont les travaux ont peu à peu transformé le pays ; ils ont introduit la vigne et les arbres du midi et malgré les sécheresses, les sauterelles et autres calamités, leurs affaires prospéraient assez bien.

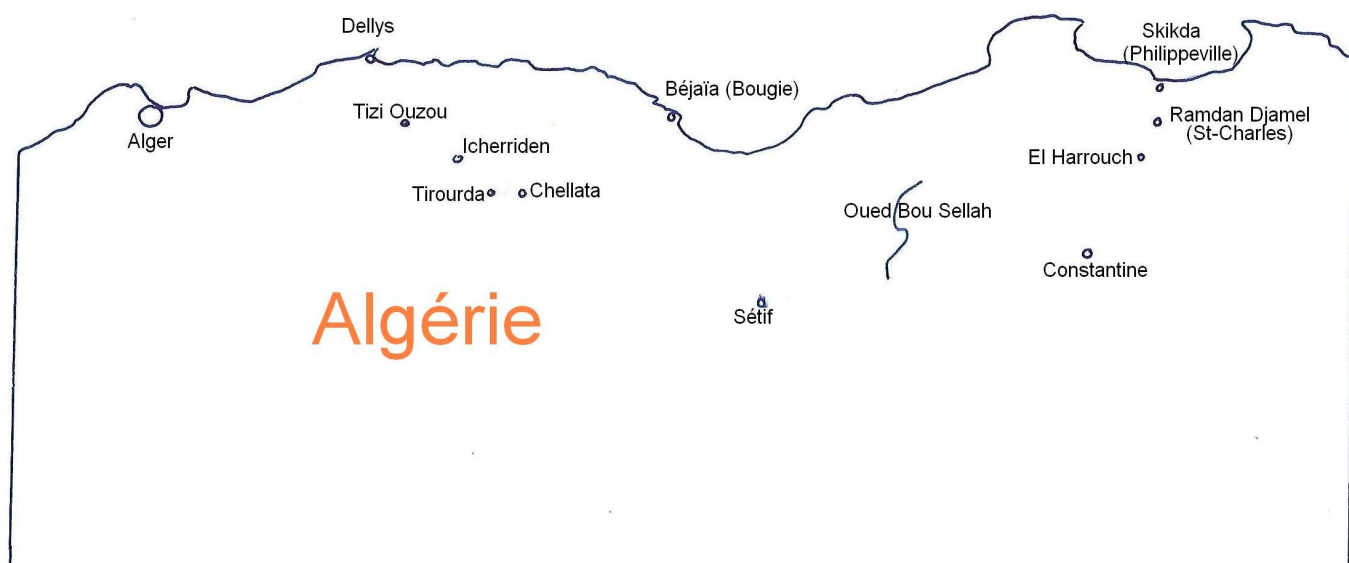
Plus on approche de Sétif et plus les caravansérails deviennent grands et concentrent tout le commerce de la région ; les beaux villages se succèdent, peuplés de Suisses, de Français, d'Espagnols et d'Italiens ; un peu à l'écart de la route tracée, quelques tribus arabes s'étaient établies pour cultiver la terre.

Mais le plus souvent, les tribus sont nomades. J'en rencontrai une dans les environs de Sétif.

³⁷ « l'épouse » dans le texte.

³⁸ Le Kaf Chkara.

Mer Méditerranée



Les femmes qui servent de bêtes de sommes portaient d'énormes fardeaux sur leur tête ; d'autres avaient leurs enfants sur le dos, retenus par les plis d'un large manteau, et pour les allaiter leur jetaient sur l'épaule leurs longues mamelles pendantes. Les bourriquets portaient les tentes, les ustensiles de ménage et la fortune de la tribu.

87

Quant aux hommes, ils ne font rien, caracolent sur de magnifiques chevaux, le fusil en bandoulière, l'air fier et solennel, la mine dédaigneuse.

En voyant la condition si malheureuse et si abjecte de la femme arabe comparée à celle des femmes d'Europe, je me sentais pris pour elles d'une immense pitié et pénétré de colère pour leurs maîtres et seigneurs qui les traitent plus mal que leurs troupeaux, les surchargent de travail et n'ont d'yeux que pour leurs montures.

Il me prenait des envies folles d'aller faire sentir à ces hommes des steppes le contact d'une main européenne sur leurs joues bronzées pour leur enseigner le respect et la considération de la femme ; mais c'eût été les outrager sans réussir à les convaincre ; le léopard et le tigre ne peuvent pas si aisément changer leurs taches.

Avant de pénétrer dans la ville, j'eus encore l'occasion de visiter un grand marché arabe tel qu'il s'en tient³⁹ à certaines époques de l'année.

Les indigènes y accourent de 10 à 20 lieues à la ronde pour y échanger leurs produits. Il y avait là des troupeaux de bêtes à cornes, des ribambelles de petits ânes, des poules en quantité, des mulets, des chevaux arabes, des chameaux.

C'étaient aussi tous les fruits, dattes fraîches, représentés par l'eau de rose et l'essence de géranium. Là se trouvaient des selles de toute beauté garnies de filets d'or et d'argent, des blagues à tabac en aloès. Le gibier y était abondant et de jeunes panthères capturées dans les ravins étaient également exposées en vente.

Enfin dans une plaine boisée, la ville de Sétif ; nous touchions au but de notre long voyage et la légion allait pouvoir se reposer de ses fatigues et commencer son service régulier.

Le Colonel Meyer souhaitant faire une entrée solennelle et donner⁴⁰ une bonne opinion de ses troupes, commanda une halte prolongée aux portes de la ville pour permettre aux trainards et aux corps de l'arrière le temps de rejoindre. Je me souviens parfaitement bien de l'ordre des troupes. En tête marchait le tambour-major avec les tambours et musique, puis venaient les sapeurs, les drapeaux et les bataillons.

La sentinelle de la porte crie : « Qui vive ? » Un sergent et quatre soldats s'approchent et répondent : « France, 1^{er} régiment étranger ».

« Passez à l'ordre du jour ».

Le sergent s'approche et donne le mot de passe. Nous pénétrons dans la ville et faisons halte devant la grand' garde où les généraux et officiers de tous grades sont rassemblés et saluent de l'épée.

Le commandant de la place fait une rapide revue et dans une belle harangue, nous souhaite une cordiale bienvenue. Ensuite nous gagnons la caserne pour nous livrer à un repos bien gagné.

Dès le lendemain commençait l'organisation du 1^{er} régiment étranger ; pour moi je fus incorporé dans la 6^{ème} compagnie du 3^{ème} bataillon avec le colonel Meyer pour commandant ; à cette époque la légion étrangère était très forte parce que la France avait engagé plus de 20 000 hommes pour la guerre de Crimée ; il est

³⁹ « tel qu'il s'en tient tel qu'il s'en tient » dans le texte.

⁴⁰ « et de donner » dans le texte.

vrai que la moitié, environ 10 000 hommes, avaient péri par le fer, le froid, les privations ou la maladie. Mais il en restait cependant encore 10 000 qui furent envoyés en Algérie.

La caserne où je fus logé à Sétif était un vaste et spacieux bâtiment dont ma compagnie occupait le second étage.

A la légion, le service intérieur de propreté s'accomplissait avec une rigoureuse minutie. Il y avait une inspection journalière des chambres et les punitions pleuvaient. Un lit mal fait, une couverture mal tendue, une tache microscopique sur le pantalon ou la tunique, des souliers mal cirés, nous valaient de la salle de police à foison.

L'inspection des armes et du fournement n'était pas moins rigide.

Les officiers en gants blancs inspectaient les canons de fusil avec des miroirs réfléchissants, et les taches de rouille grosses comme la pointe d'une aiguille étaient l'occasion d'une pluie de punitions qui en cas de récidives se transforme en prison.

Car il ne faut pas se dissimuler que la légion n'est souvent qu'un terrible mélange d'hommes aux habits⁴¹ débraillés et malpropres, des êtres vicieux ennemis de tout frein et de toute règle, des têtes brulées toujours prêtes aux pires excès.

La discipline sévère et impitoyable de la légion assouplit tout cela et j'ai assisté à Sétif à des transformations de caractère vraiment étonnantes ; des hommes qui à l'origine étaient sales, malpropres et rongés de vermine s'étaient si bien corrigés qu'ils en étaient arrivés à être cités comme des modèles.

Le service en lui-même était aussi chargé ; outre les services ordinaires, il y avait de nombreuses gardes à monter dans différents quartiers de la ville. Il y avait la garde de la caserne sous les ordres d'un sergent, la grand' garde commandée par un lieutenant, les portes de l'intérieur, la garde chez le général commandant la garnison, la garde aux poudrières, à l'hôpital militaire, à la Casbah, aux prisons civiles et à la manutention.

Sétif avait une garnison très forte composée du 1^{er} régiment étranger, du 5^e régiment des chasseurs d'Afrique (dits les Vitriers), du 3^e régiment de zouaves, des 3^e bataillons de Turcos, de 3^e compagnies de zéphirs ou infanterie disciplinaire, d'un régiment d'infanterie de ligne, d'un autre des chasseurs de

⁴¹ « habitudes » dans le texte.

Vincennes, de 3 escadrons de cavalerie arabe, des spahis, des goums, de plusieurs compagnies du génie et enfin du dépôt du 7^e régiment d'artillerie.

La solde était petite et pour me procurer quelques ressources j'eus recours à mes petits talents professionnels. Je me souvins que j'avais été horloger aux Verrières et à Neuchâtel, et comme les artistes de cette profession ne couraient pas les rues en Afrique, je me mis à réparer des montres.

J'eus assez de mal à me procurer les outils indispensables ; mais je parvins après beaucoup de peine à décider un camarade qui en avait à me les céder contre payement à forfait.

Les officiers qui me connaissaient me donnèrent volontiers leur pratique et par un travail consciencieux, je réussis assez bien à les satisfaire. N'ayant point de chronomètre, je réglais les montres sur le soleil, procédé primitif.

La vie absorbante que je menais à Sétif ne m'empêchais pas de penser souvent à la Suisse, ma chère patrie, à mes parents, à mes amis de Neuchâtel.

93

Il y avait longtemps que je n'avais reçu de lettre de ma bonne mère et je prêtais attentivement l'oreille aux sonneries du clairon. C'était celle du père Bugeaud que j'entendais avec le plus de charme car elle annonçait l'arrivée et la distribution du courrier postal de France.

Un jour enfin, le vaguemestre prononce mon nom ; c'était une lettre de ma mère ; avec quel bonheur j'en dévorais le contenu, la lisant, la relisant jusqu'à satiété. Pour l'exilé, tout ce qui vient du pays natal est d'un prix inestimable, on lit là-bas jusqu'à la dernière ligne et jusqu'au dernier mot le journal auquel on [n']aurait peut-être pas accordé un regard en temps ordinaire.

La lettre de ma mère m'apportait des nouvelles fraîches et de la plus haute importance. Elle me racontait tout du long les péripéties de l'insurrection royaliste à Neuchâtel les 2 et 3 septembre⁴². Mon père, toujours enragé partisan de la Prusse, s'était joint aux insurgés avec empressement et avait entraîné mon frère Guillaume dans cette aventureuse équipée. Ils étaient tous les deux prisonniers au château, gardés à vue par les républicains avec une rigueur qui faisait prévoir de graves représailles. On ne parlait rien moins que de fusiller tous les Bédouins pris dans la souricière.

94

Bientôt les événements de Neuchâtel prirent une tournure très grave. Le roi de Prusse intervint en faveur de ses partisans et réclama impérieusement leur

⁴² 1856.

élargissement ; la demande du roi était appuyée amicalement par Napoléon III qui se faisait fort d'obtenir de Frédéric Guillaume sa complète renonciation sur Neuchâtel, moyennant la mise en liberté des prisonniers.

Mais le refus du Conseil fédéral, dicté peut-être par une méfiance excessive ou par un souci exagéré de sauvegarder la dignité nationale devant les menaces ou la pression de l'étranger, offensa le roi et blessa l'empereur. L'armée prussienne reçut l'ordre de marcher contre Bâle et Schaffhouse. C'était la guerre.

95

Alors la Suisse entière, dans un élan magnifique et unanime, se leva pour défendre la cause de Neuchâtel et ses frontières menacées.

De nombreux bataillons bordèrent le Rhin sous le commandement du valeureux Général Dufour, le vainqueur et pacificateur du Sonderbund.

Ces nouvelles causèrent à Sétif une sensation extraordinaire et les nombreux Suisses de la légion se préparèrent à retourner dans leur patrie : en cas de guerre avec la Prusse notre engagement aurait été rompu de lui-même, et la France aurait été obligée de nous libérer.

La Suisse serait toujours restée un foyer de patriotisme et de révolution et à chaque occasion, aurait pris les armes pour chasser les envahisseurs.

Mais tous ces bruits de guerre s'évanouirent l'un après l'autre. Frédéric Guillaume ne put jamais se résoudre à commencer les hostilités ; Napoléon III, se souvenant qu'il avait été citoyen Suisse et capitaine d'artillerie dans notre armée, travailla de toutes ses forces à aplanir le différent et renouvela sa tentative de médiation sous une forme plus conciliante.

96

Je la rassurai du mieux que je pus, lui démontrant que les hostilités n'éclateraient pas, je l'exhortais à avoir du courage et de la patience et à ne pas se laisser influencer par les on-dit et les commérages, à maintenir ferme sa foi républicaine.

Puis comme la vengeance est un sentiment bien humain, je ne pus résister au plaisir de décocher quelques flèches sarcastiques à mon malheureux père que son amour aveugle pour la monarchie avait conduit à la captivité et à la honte.

J'écrivais à ma mère que si j'avais été à Neuchâtel, j'aurais été un des plus ardents de la colonne républicaine et que je serais monté aussi au château pour le reprendre. Je reprochais amèrement à mon père d'avoir entraîné mon frère Guillaume dans une galère pareille et qu'il n'y avait rien de tel que quelques mois de prison pour les corriger tous deux à tout jamais de leur folie criminelle.

Quand mon père, beaucoup plus tard, eut pris connaissance de ces lignes, il piqua une colère monstre et il fit dire que je ne devais plus reparaître devant lui.

Ici se place un des épisodes les plus dramatiques qui ait illustré mes années de légion.

Il y avait dans notre bataillon un Flamand, chicaneur, pillard et noceur émérite, qui avait la réputation d'être une tête chaude et brulée ; homme rude et brutal, les punitions, au lieu de l'assouplir, l'avaient plutôt aigri. Il avait le penchant par trop décidé pour le vin et les liqueurs fortes et quand l'ivresse le gagnait, ce qui arrivait assez souvent, il ne cherchait que plaies et bosses et la moindre⁴³ altercation avec lui pouvait dégénérer en rixe sanglante.

C'était un ancien combattant de Crimée et il avait fait partie du corps des Enfants perdus organisés par Canrobert.

Il avait voué une haine mortelle à l'adjudant du bataillon sous les ordres duquel il s'était battu contre les Russes et qu'à toute occasion il accusait de lâcheté.

L'adjudant, de son côté, n'était pas tendre pour le Flamand et lui rendait sa haine avec usure sous la forme tangible et exaspérante de punitions innombrables et répétées.

À la légion, ces sortes de haines finissent mal généralement et ne s'assouvissent que dans le sang.

Cette fois encore, il n'en fut pas autrement et je fus le témoin du dénouement⁴⁴ le plus tragique et le plus cruel.

Un jour j'étais de corvée avec mon escouade ; nous avions la cour du quartier et la salle de police à nettoyer ; le Flamand était de faction devant la porte de la caserne et violant sa consigne, échangea quelques propos avec un camarade.

L'adjudant, qui était aux aguets, intervint brusquement et reprocha vertement à la sentinelle fautive de manquer à tous ses devoirs.

Le Flamand répondit avec violence qu'il avait bien le droit de parler avec un de ses amis, qu'il n'avait échangé qu'un mot, qu'il ne reconnaissait pas le droit à l'adjudant de lui faire un reproche, le sergent de garde seul avait qualité de le faire.

⁴³ « à la moindre » dans le texte.

⁴⁴ « dévouement » dans le texte.

L'adjudant outré entre au poste et ordonne de faire relever immédiatement le factionnaire par le sergent. Mais la colère du Flamand était montée au paroxysme ; il ouvrit un des deux paquets de munition dont sont munies les sentinelles, glissa une cartouche dans son fusil et quand l'adjudant sortit du poste, il l'abattit d'une balle en plein corps tirée à 10 ou 15 pas. Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, mais à peine la fumée de la détonation s'était-elle dissipée qu'avec les hommes de corvée je me précipite sur le meurtrier qui glissait déjà une seconde cartouche dans son fusil avec l'intention de faire une nouvelle victime ou de se suicider.

Il fallut engager une lutte désespérée avec le forcené pour lui arracher son fusil et sa baïonnette. Après l'avoir maîtrisé, nous [nous] précipitâmes au secours du malheureux adjudant qui respirait encore, nous le portâmes dans sa chambre, et il expira le lendemain.

Immédiatement notre colonel commence l'enquête, secondé par des officiers, et la mène rondement. Il interroge le sergent de garde et les soldats du poste, et fait venir l'assassin flanqué de deux hommes baïonnette au canon.

- Pourquoi avez-vous tiré sur l'adjudant ?
- Parce qu'il m'a réprimandé sans droit.
- Et qu'aviez-vous fait ?
- A peine échangé quelques mots avec un copain.
- Vous savez que le règlement l'interdit formellement et l'adjudant avait raison de vous rappeler à l'ordre.
- Quand je suis de faction, je ne reconnais qu'un chef, mon sergent de garde, si quelqu'un d'autre vient m'embêter je lui tire dessus.
- Mais malheureux le Conseil de guerre vous attend et vous expiez votre crime.
- J'étais en colère, furieux, j'ai vu rouge subitement, c'était mon ennemi, un lâche qui en Crimée se cachait au lieu d'aller au feu.
- Regrettez-vous ce que vous avez fait ?
- Ah ! non. Je recommencerais encore et je suis bien heureux d'avoir descendu ce misérable lâche. Vous verrez colonel comment les braves et les Flamands savent mourir.

En parlant, le prisonnier relevait superbement la tête, une flamme sombre jaillissait de ses prunelles et malgré l'horreur que nous inspirait son forfait, nous ne pouvions nous défendre d'admirer son attitude ferme et courageuse, son énergie farouche et indomptable.

Le colonel interrogea ensuite les hommes de corvée qui avaient assisté ou prit part au drame.

En ce qui me concerne, je ne pus que confirmer simplement ce que j'avais vu, fait, et entendu ; Je reçus l'ordre de me tenir prêt à aller déposer devant le Conseil de guerre à Constantine.

Pour clore l'enquête, il ne restait plus qu'à établir si l'assassinat avait été commis avec préméditation, de sang-froid ou en état d'ivresse ; à cet égard encore, les charges les plus accablantes pesaient sur le Flamand.

101

Je fis le voyage de Constantine avec une trentaine de soldats de la garnison ; il y avait aussi des soldats du train avec des équipages, des mulets, des fourgons de vivres, des tentes pour camper aux étapes.

Le commandant de la colonne était un premier lieutenant de hussards qui retournait en France en congé provisoire avec sa femme et ses enfants ; il faisait les étapes à cheval et on ne le voyait guère ; quant à l'épouse et les deux petiots, ils voyageaient dans un très beau fourgon spécial attelé de deux mulets richement caparaçonnés.

Pour moi, je ne voyais dans cette expédition qu'une agréable et heureuse diversion aux occupations monotones de la vie de garnison et je marchais allègrement, d'autant plus que j'avais laissé à Sétif mon fusil, mon ceinturon et ma giberne.

Un sergent du 3^e zouaves, qui permutait avec un collègue du même régiment en garnison à Constantine, avait le commandement effectif du détachement.

Malgré la chaleur je supportai assez bien les fatigues des 6 étapes.

102

C'est pendant ce voyage que j'appris à connaître la violence des orages en Afrique.

Une nuit, l'air se condensa ; des vapeurs de soufre nagèrent dans l'espace et subitement les éléments entrèrent en fureur. Un vent à décorner un bœuf se leva, dont les bourrasques emportèrent nos tentes, leurs piquets, nos effets, nos couvertures. Puis les bondes des cieux s'ouvrirent, et⁴⁵ des torrents, ou plutôt des masses d'eau jaillirent des nuages et cette pluie froide nous cinglant le visage, au bout de quelques minutes nous étions transis et grelotants.

⁴⁵ « à » dans le texte.

Le tonnerre grondait avec une telle fureur qu'il nous semblait à tout instant que la terre allait s'entrouvrir pour nous engloutir dans son sein. Jamais je n'ai vu d'éclairs aussi livides et fulgurants.

Pour comble d'épouvante, les rugissements épouvantables des lions, les ricanements et les rires sauvages des hyènes et des chacals jetant leurs notes stridentes au milieu des craquements et des convulsions de la tempête, glaçaient d'effroi les cœurs les plus courageux.

L'orage dura jusqu'au matin. Aux premières lueurs blafardes de l'aurore, tous ceux qui n'avaient pas d'abri se rendirent au village voisin de St-Charles où les cultivateurs que l'orage avait fort éprouvés nous donnèrent l'hospitalité et nous réchauffèrent.

103

En rentrant dans le camp, et jetant un coup d'œil sur les animaux entravés, nous vîmes un mulet couché à terre ; d'un coup de dent à la jointure, un lion lui avait enlevé une jambe avec une telle netteté qu'un boucher n'aurait pu mieux faire.

Le reste de notre voyage fut troublé chaque nuit par les cris des fauves ; le rugissement des lions, en particulier des lions affamés, est terrible à entendre de près ; cette voix d'abord frémissante qui se termine ensuite par une explosion formidable de notes basses et trainantes fait trembler hommes et bêtes ; il me semble quelquefois l'entendre encore et j'en tressaille involontairement. Cependant avec le temps⁴⁶, on s'y habitue.

Je revis avec plaisir la ville de Constantine et sa situation inexpugnable sur son rocher solitaire ; après une inspection du général commandant de place, la colonne fut disloquée. Quant à moi et tous ceux qui devaient témoigner devant le Conseil de guerre, nous fûmes logés dans une caserne spéciale, dispensés de tout service, mis à la ration de campagne avec un supplément de solde de 7 sous par jour.

104

Quelques jours après notre arrivée, il fallut comparaître devant le grand Conseil de guerre, composé d'un major, d'un capitaine, de deux lieutenants, d'un sergent et d'un soldat ; le défenseur de l'accusé fit des prodiges pour sauver son client ; rien n'y fit, et il ne put empêcher que la peine capitale ne soit prononcée contre l'assassin de l'adjudant.

⁴⁶ « avec le temps, avec le temps » dans le texte.

L'exécution était fixée au lendemain déjà, mais personne en ville n'en sut rien. Au petit jour, une partie des troupes de la garnison se rendirent au camp de Couliatati⁴⁷, sous les ordres d'un colonel et dans le plus grand silence. Il n'y avait qu'un tambour par corps, encore était-il voilé.

Toutes les troupes se rangèrent en un vaste demi-cercle. Peu après arrive un bataillon de chasseurs d'Afrique dits les petits Vitriers, qui escortent le prisonnier encadré de 12 hommes.

Le prisonnier se place lui-même contre le poteau d'exécution, demande en grâce de ne pas être lié ni qu'on lui bande les yeux ; il relève la tête avec crânerie et déclare mourir en brave. Jusqu'au dernier moment, il a regardé le peloton d'exécution sans sourciller.

Quand les douze fusils s'abaissèrent, et qu'il se vit coucher en joue, il s'écria d'une voix forte.

105

« Visez bien et ne manquez pas ».

L'épée du lieutenant s'abaisse rapidement.

Douze détonations retentirent et le condamné tomba la face contre terre, la tête trouée et le cœur percé ; il avait été bien touché et justice était faite.

Dans l'attitude du Flamand, il n'y avait eu aucune forfanterie ; il était resté ferme jusqu'au bout et il était mort comme un brave comme il avait dit. Ce trait d'héroïsme s'est fixé dans ma mémoire en traits ineffaçables.

Toutes les troupes défilèrent ensuite devant le cadavre, musique et tambour en tête, et rentrèrent dans leurs quartiers. Pour moi, j'étais libre et je me fis un devoir de rester pour lui rendre les derniers honneurs.

Au cimetière, les infirmiers ont déshabillé et lavé le cadavre, un docteur et des officiers l'ont mis en bière. Un ecclésiastique prononça une oraison funèbre au milieu de l'émotion générale et ses restes mortels glissèrent doucement dans la fosse.

Paix à ses cendres. Par sa mort il a racheté les fautes de sa vie.

Le retour à Sétif se fit gaiement, je m'habituais peu à peu à la vie des caravansérails, aux concerts nocturnes des lions, des panthères, des hyènes et des chacals, aux Arabes, à leurs mœurs et coutumes. Je rentrai dans mon corps et fus heureux de retrouver mes camarades.

106

⁴⁷ Coudiat-Aty.

Une lettre de ma mère, accompagnée de la pièce de frs 10 habituelle, vint m'annoncer que mon père et Guillaume avaient recouvré leur liberté ; je m'en réjouis sincèrement, quoique j'eusse trouvé méritée la leçon que tous deux avaient reçue.

Les voies de communication en Algérie à la conquête française étaient encore à l'état rudimentaire ; les routes à peine tracées étaient plutôt des sentiers de chèvres et de véritables casse-cou.

Un matin, le capitaine de ma compagnie reçut l'ordre de se rendre avec ses hommes à El la Rouge⁴⁸ pour travailler à la route en construction ; nous avions 48 heures pour nous préparer.

El la Rouge était situé à 45 km de Sétif au pied des montagnes de l'Atlas ; le chantier où nous devions travailler était encore de 15 km plus loin.

C'est ainsi que je me retrouvais sur la grande route, sac au dos et fourniment au complet ; ces voyages dans la solitude comblaient mes désirs insatiables de voir du nouveau et de courir les aventures. J'avais d'autant plus de plaisir que mon boursicaut était assez bien garni. En bon garçon et en bon camarade, je partageais toujours mes bonnes fortunes avec mes amis au régiment.

107

En arrivant à El la Rouge, nous trouvons un détachement du génie avec ses montagnes d'outils, des pelles, des pioches, des barres à mine, des brouettes ; le tout destiné aux pauvres légionnaires promus au rang de terrassiers.

Nous avons apporté nos tentes avec nous, sous chacune desquelles trois hommes s'abritaient ; elles se boutonnaient et étaient fixées à des piquets disposés en croix ; la cuisine fut installée en plein air, l'on creusa dans la terre de grands trous en guise de foyer et l'on posait les marmites sur de grandes pierres plates ; le bois se trouvait en abondance dans les forêts du voisinage.

Dès le lendemain de notre installation, il fallut nous mettre au travail.

Les uns attaquèrent des monticules à la pioche, déracinant péniblement des chênes verts et d'autres broussailles, d'autres creusaient des trous dans le rocher, les bourraient de poudre et les faisaient sauter ; d'autres enfin

108

⁴⁸ Semble correspondre à El Harrouch, village à proximité de St-Charles (aujourd'hui Ramdane Djamel) – voir plus bas – mais ces localités se trouvent entre Philippeville et Constantine, et non entre Constantine et Sétif comme indiqué plus loin. De plus, elles sont à basse altitude et sur une route fréquentée, ce qui ne correspond pas à la description des lieux de Lambelet. Il y a sans doute confusion avec les colonies suisses de Sétif, ou avec d'autres villages plus éloignés de cette ville.

transportaient avec les brouettes la terre et les cailloux pour combler les dépressions et édifier les remblais.

Nous trouvions assez souvent des serpents venimeux et surtout des scorpions qui s'introduisaient subrepticement dans les tentes ; leurs morsures sont mortelles.

La chaleur insupportable nous incommodait et nos travaux n'avançaient que lentement. Un loustic prétendait qu'il manquait de l'huile de coude à nos brouettes ; il avait certes raison, mais qui aurait pu être actif au milieu d'une telle fournaise ?

Les amusements étaient réduits à la portion congrue ; isolés au milieu des steppes, loin de toute habitation, nous en étions réduits à cultiver de petits jardins potagers ou à faire des expériences de vivisection sur de gros et malheureux rats dont nous greffions la queue au milieu de leur front pointu.

Notre capitaine, tout en étant très strict sur le chapitre de la discipline, était bon avec nous et nous traitait justement avec humanité ; nous lui étions dévoués à un point que s'il nous l'avait demandé, nous nous serions fait hacher pour lui. Il était de Porrentruy ; ses services lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur et après Solférino en 1859, il fut fait chef de bataillon.

109

Un jour, une cohorte d'Arabes fit irruption dans notre camp, demandant de parler au capitaine ; ils présentèrent à ce dernier une pièce de venaison fort propre, fort appétissante, qui fut acceptée. Dans un palabre animé et accompagné de forces gestes, les indigènes expliquèrent qu'un lion du voisinage décimait chaque nuit leurs troupeaux et qu'en désespoir de cause, ils avaient creusé une fosse, l'avaient recouverte de branchages, y avaient installé et lié une chèvre dont les cris attirèrent le roi des animaux. Dans un bond formidable, le lion avait saisi la chèvre, mais entraîné par son propre poids, il avait passé au travers du toit de branchage, était tombé au fond de la fosse où il avait trouvé une mort humiliante sans pouvoir se défendre.

Être le roi du désert et tomber sous les balles des indigènes doit être pour un lion le comble de l'ignominie. Pour moi, je n'étais pas loin de qualifier l'acte des Arabes de lâche assassinat.

En bon père de compagnie, le capitaine fit battre le rappel aux caporaux d'escouades et leur partagea le quartier de lion pour être distribué à toute la compagnie. Chacun put donc en avoir un morceau, et je trouvai cette chair tendre et blanche comme celle de veau.

110

Quant à la solde, je n'en pas ici que pour mémoire (*sic*) nous n'avions toujours que 5 sous par prêt et les 7 sous de paie extraordinaire que le gouvernement nous accordait pour service en dehors de la caserne ; ils étaient versés à l'ordinaire qui n'en était pas devenu meilleur pour tout cela ; il devait y avoir des chapardeurs dans l'administration qui mangeaient et buvaient à nos dépens.

Novembre revint et avec lui les journées froides ; le retour des frimas inquiéta les hérissons et les tortues qui se mirent à voyager dans les champs ; nous en capturâmes plusieurs que nous fîmes rôtir à la broche et que nous mangeâmes avec délices.

Mais un beau matin, nos herbes pliaient sous une couche de neige de trois pouces d'épaisseur et il faisait un tel froid que le capitaine décida de lever le camp. Après une distribution de liqueur, nous empaquetâmes nos effets, et les tentes toutes raidies pliées tant bien que mal sur les sacs, nous nous rendîmes au village de St-Charles distant d'une quinzaine de km ; sur la neige qui couvrait nos pas, nous marchions en colonne silencieuse, contents de quitter des lieux aussi inhospitaliers et affrontant avec courage le vent et les bourrasques de neige.

111

A St-Charles, un caporal et un fourrier d'administration nous avaient précédés et avaient préparé nos logements chez les habitants.

St-Charles était une colonie suisse fondée par M^r de Gingins entre Sétif et Constantine sur une concession obtenue du gouvernement français⁴⁹.

Mon hôte était Vaudois ; il s'était établi là depuis quelques années avec sa femme et ses deux enfants et la grand-mère. Ils étaient dans une pauvreté voisine de la misère.

Pour comble d'infortune, les années précédentes avaient été très sèches et rien n'était poussé. Aussi mes pauvres compatriotes regrettaient la Suisse et n'auraient pas mieux demandé que d'y retourner.

La situation de notre compagnie à St-Charles ne fut pas ce qu'on peut appeler une situation brillante ; le sol était couvert de près de 50 cm de neige et les fourgons de vivres que l'on nous envoyait de Sétif tardaient toujours beaucoup trop à notre gré.

112

⁴⁹ Aymon de Gingins était l'administrateur en Algérie des colonies suisses de Sétif, dont aucune ne s'appelait St-Charles. Relativement proches de Sétif, ces colonies ne semblent pas correspondre à la localité difficilement accessible où Lambelet a passé l'hiver.

Les pauvres tringlots qui conduisaient en voyaient des dures ; ils devaient franchir des montagnes escarpées où les roues glissaient sur la neige et où, en l'absence de tout chemin tracé, ils s'égarèrent continuellement. Quand ils arrivaient, nos vivres étaient toujours dévorés depuis longtemps ; pour tromper la faim qui grondait dans nos entrailles, nous avions la ressource classique de serrer chaque jour d'un nouveau cran la martingale de nos culottes.

Au reste, la soupe de l'escouade était très maigre ; les rares morceaux de pain qui s'y égaraient avaient toujours l'air de se battre en duel. Pour en avoir son compte, il fallait avoir le gosier doublé de fer blanc et se dépêcher d'avaler tout bouillant. Notre compagnie avait le malheur de compter des hommes gros et forts qui mangeaient comme quatre et qui malgré cela avaient toujours l'air de paniers percés. Le pain qu'ils recevaient pour deux jours était déjà raflé à la fin du premier et pour le second il leur restait la manœuvre de la martingale, ce que je leur cordais de tout mon cœur.

113

J'avais fait la connaissance du maire de St-Charles, un Neuchâtelois de Valangin appelé Renaud ; il avait une ribambelle d'enfants et avait appris l'arabe avec une grande rapidité ; cette connaissance de la langue était particulièrement précieuse pour faire ses enquêtes ; à tout instant des vols s'étaient commis, des moutons, des poules et autres volailles.

J'eus aussi quelques montres et coucous à rhabiller, des horloges détraquées à rendre à la vie ; c'était toujours quelques sous dans mon escarcelle, bien peu de chose vu l'extrême indigence de la colonie.

L'hiver fut particulièrement rude cette année-là ; il y avait longtemps qu'il n'était tombé autant de neige et malgré tout, le temps me paraissait horriblement long. Pour faire durer mon biscuit, je le saupoudrais de sel puis je le trempais dans l'eau ; exposé sur la braise il se gonflait et donnait l'illusion d'une quantité et d'une abondance qui n'était hélas ! qu'une trompeuse illusion.

Quelques jours avant mon départ de St-Charles, je fis avec quelques camarades une grande excursion dans la tribu Arabe des Amouah ; son territoire s'étend sur les rives de la rivière Sailat⁵⁰ ; c'est là que j'eus la chance d'assister à une lessive arabe.

114

⁵⁰ Probablement l'oued Bou Sellah, situé effectivement entre Sétif et Constantine.

Sur une grande pierre plate, un Arabe très fort et très grand piétinait sur un paquet de linge sale qu'il avait lié, il retournait le paquet de temps en temps avec les pieds ; puis il délia le paquet, rinça à la rivière chaque pièce successivement, les étala au soleil et quand elles furent sèches s'en revêtit solennellement.

La manière dont les Arabes se débarrassent de leur vermine est encore plus curieuse. Ils sont couverts de poux et autres engeances à l'égard desquelles le Coran leur prescrit d'être très prudents. Aussi quand les insectes les dévorent par trop, ils vont avec leur famille (la smala) sur le bord de la rivière, et là déposent délicatement à terre leurs parasites.

Les familles indiennes de Java procèdent un peu différemment ; elles saisissent les poux avec les doigts, les portent à la bouche, les écrasent entre leurs dents, puis se lavent la bouche avec du bétel et du Syris ; elles se nettoient ensuite avec du tabac. Autre pays, autres mœurs.

115

L'heure du retour de Sétif sonna enfin ; un matin, le vent du désert, le simoun, se mit à souffler en tempête et en un clin d'œil ses chaudes rafales eurent fondu la neige épaisse qui couvrait la terre.

Pour ma part, j'étais fort satisfait ; malgré les amitiés que je laissais à St-Charles, je bouclai vivement mon sac ; dans la joie de partir, je ne remarquai pas qu'il était tout aussi lourd qu'autrefois et même davantage quand c'était mon tour de porter le bois pour faire le café, la tente et la gamelle de l'escouade.

A Sétif nous fûmes accueillis à bras ouverts ; après les formalités de passe à la grand' garde et l'inspection du commandant de place, nous rejoignîmes nos casernes respectives et le lendemain, après une nouvelle inspection, le colonel Meyer nous félicita chaudement pour l'endurance avec laquelle nous avions hiverné pendant 4 mois à St-Charles ; en terminant, notre bon et brave colonel commanda aux tambours et à la musique un ban en notre honneur.

Le marché arabe de Sétif avait pour moi des charmes, un attrait irrésistibles ; suivant les saisons, les produits de la terre qui y sont mis en vente sont admirables de fraîcheur et de variété ; les dattes étaient si appétissantes que leur aspect suffisait pour me faire venir l'eau à la bouche.

116

Puis il y avait les Kabyles, tous hommes très grands et très forts, avec des airs fiers et conquérants, ayant continuellement la matraque à la main ; ils nous regardaient dans les blancs des yeux, sans sourciller et nous gratifiaient

souvent de cette expression méprisante : « *Chapard besef, macache bono* » ce qui signifie « Voleur et pillard » ce qui est un bien vilain défaut.

Dans les premiers temps de l'occupation, les soldats maraudeurs étaient rarement punis ; quand les indigènes les accusaient auprès des chefs et des autorités et qu'ils⁵¹ se voyaient serrés de près, ils se tiraient d'embarras en disant avec conviction : « *l'arbia maboule besef* », ce qui peut se traduire à peu près comme ceci : « Cet arabe est fou ».

Le printemps de 1857 fut particulièrement beau et j'assistai au réveil merveilleux de la nature dont on ne peut se faire une idée quand on ne l'a pas vu.

Mais au milieu de cette splendeur printanière, une rumeur d'abord sourde et indécise commença à courir en ville. Chacun disait qu'une grande expédition se préparait contre la Kabylie. Peu à peu la nouvelle se confirma et quand il n'y eut plus de doute à cet égard, je m'empressai de courir à mon capitaine et lui communiquer ma résolution inébranlable de prendre part à la campagne.

117

En attendant, la garnison reçut l'ordre de se préparer aux fatigues de la guerre par des marches militaires journalières, sac paqueté, avec armes et bagages, sans oublier la cantinière du corps.

Rien n'était plus joli à voir que ces cantinières en costume éclatant, aux bonnets rouges ou bleus à longs flocs posés gracieusement sur le derrière de la tête ; toujours souriantes, les cantinières par leur constante bonne humeur relevaient souvent le moral abattu de la troupe.

Au régiment nous chantions beaucoup et chaque corps avait ses mélodies et ses ritournelles particulières ; au 1^{er} régiment étranger, il y avait un hymne spécial.

« Dans le service de l'Autriche

« Le militaire n'est pas riche

« Chacun sait ça

« Si sa paie est trop légère

« Il s'en tire sur la guerre

118

⁵¹ « qui » dans le texte.

« Qui payera ça ?

Refrain : « Vive le vin, l'amour et le tabac

« Voilà, voilà le refrain du bivouac ».

Enfin, le légendaire maréchal Bugeaud accommodé à toutes les sauces avait aussi son couplet, comme il est de juste.

« C'était le général Bugeaud

« À cheval sur un chameau

« ne trouvant pas à boire de l'eau

« Cria *macache*⁵² bono ».

III^e Partie

119

La campagne de Kabylie. Mon licenciement. Retour en Suisse. Pérégrination dans le canton de Vaud, Valais et Genève. Je deviens couvreur. Engagement au service de la Hollande. Voyage de Rotterdam à Batavia. Ile Java.

⁵³Depuis 1830, la France fut fatalement conduite à accroître incessamment sa puissance africaine, soit pour repousser les agressions continues de ses fanatiques voisins, ou pour poursuivre son œuvre de civilisation.

Après la prise d'Alger, elle se trouva en présence de trois nationalités distinctes d'origine et de mœurs, ennemies entre elles, mais réunies par une haine commune contre l'infidèle, le Franc, les Roumis : les Turcs, les Arabes et les Kabyles ou Berbères.

Les Turcs furent soumis et domptés d'un seul coup ; les Arabes, tribus nomades des plaines, amoureux de luxe et de distinctions⁵⁴, mais déjà façonnés à l'asservissement depuis des siècles, succombèrent après 17 ans de lutte, et se

120

⁵² « mache » dans le texte..

⁵³ Texte sur la Kabylie en très grande partie repris d'Émile Carrey, *Récits de Kabylie : campagne de 1857* (Michel Lévi frères, Paris 1858).

⁵⁴ « destructions » dans le texte, mais corrigé d'après CARREY 1858.

résignèrent à leur sort le 23 Décembre 1847, jour où le héros national, Abd el Kader, remit son épée au général Lamoricière.

Descendants mélangés mais directs des autochthones ou premiers habitants du pays, les Kabyles se regardent à bon droit comme les légitimes propriétaires du sol ; à ce titre, ils sont les ennemis naturels des races diverses qui sont venues s'implanter sur leur continent. Tous les colonisateurs successifs du nord Afrique, Mèdes, Carthaginois, Romains, Arabes, Français, ne sont à leurs yeux que des envahisseurs détestés, qu'ils doivent combattre sans relâche, et que tôt ou tard ils chasseront de leur terre natale.

EXTRAIT DU LIVRE *RÉCITS DE KABYLIE : CAMPAGNE DE 1857* (p. 6), PARAPHRASÉ DANS LE TEXTE DE LAMBELET.

Mais la résistance des Kabyles fut plus continue et plus acharnée. Cette race indigène, la plus antique de toutes, se regardait à bon droit comme légitime propriétaire du sol et combattit toujours à outrance les colonisateurs successifs, qu'ils se soient appelés Mèdes, Carthaginois, Romains⁵⁵, Arabes ou Français.

Ces montagnards sédentaires, énergiques et travailleurs, avaient fait du Massif du Djurjura une forteresse inaccessible.

Le Djurjura Kabyle est un massif puissant, sillonné de vallées profondes que domine la cime du Lella Kredidja⁵⁶, haute de 2318 mètres.

Le Djurjura est accessible dans toutes ses parties. Il n'est guère de piton, si escarpé qu'il paraisse, où les bergers kabyles ne conduisent leurs chèvres en été. Couvert de neige depuis le commencement de novembre jusqu'au mois de mai, il est à peu près infranchissable en hiver ; mais dans la belle saison, les bêtes de somme peuvent passer d'un versant à l'autre sans trop de difficultés.

Les villages Kabyles, grossièrement construits en pierre, reliés par des sentiers de mulet, sont posés comme des nids d'oiseaux sur les sommets des monts.

121

⁵⁵ « Roumains » dans le texte.

⁵⁶ Lalla Khedidja.

Partout les crêtes rocheuses, étincelantes de neige en hiver, ruisselantes de cascades au printemps, et souvent enveloppées de brumes, dominant des talus de verdure, des jardins accrochés au bords des précipices, des corbeilles d'oliviers, de frênes, de pampres, de chênes, de lentisques et d'arbres fruitiers.

On comprend que le caractère des Kabyles se soit façonné à l'image de la contrée sauvage qu'ils habitent. De tout temps, ils ont été assoiffés de liberté et d'égalité ; leur nombre n'est pas grand ; sur un espace de 8000 km, ils sont tout au plus 250 000. Mais c'est une race guerrière, pauvre et farouche que les précipices et les montagnes abruptes ont préservé de l'amollissement et en même temps protégé contre les invasions.

Si les Kabyles avaient repoussé fièrement l'alliance qu'Abd-el-Kader leur avait proposée, ils n'étaient pas cependant restés neutres. Ils ne dissimulaient⁵⁷ pas leurs sympathies pour les ennemis de la France, leur vendaient de la poudre et des armes, leur donnaient asile, recelaient le butin fait sur les chrétiens et inondaient l'Algérie de fausse monnaie fabriquée dans leur village d'Aït⁵⁸ el Arba.

122

Quand les tribus de la plaine se furent soumises, les Kabyles du Djurjura leur firent payer cher leur capitulation ; leurs bandes déterminées descendaient à l'improviste comme une avalanche, dévastaient et brûlaient les villages, et à l'approche des troupes françaises retournaient gorgées de rapines derrière leur rempart de montagnes.

Tant que la Kabylie du Djurjura ne fut pas domptée, il n'y eut ni repos ni sécurité pour l'Algérie et il était de toute nécessité pour la France de détruire ce foyer d'irruptions destructrices.

Déjà en 1844, Bugeaud, qui partout cherchait plaies et bosses, prit l'offensive contre les Kabyles. Il les somma dans un manifeste hautain de se soumettre à la France, sinon il les menaçait d'entrer dans leurs montagnes, de brûler leurs villages et leurs moissons, et de couper leurs oliviers.

Les Kabyles répondirent fièrement : Nous ne donnerons rien, nous ne recevrons aucune investiture ; nous ne l'avons jamais fait. En notre qualité de Kabyles, nous ne reconnaissons pour Chefs que nos Amias⁵⁹ et nos marabouts et comme seul arbitre Souverain, Dieu qui punit l'injuste.

123

⁵⁷ « dissimuleraient » dans le texte.

⁵⁸ « Aïl » dans le texte.

⁵⁹ Probablement des amines.

Bugeaud marcha sur Dellys et s'en empara. Mal armés, mal disciplinés, ils furent battus à Taourga et la tribu des Flissas⁶⁰ presque exterminée. Les tribus demandèrent l'aman.

En 1845, Bugeaud envahit de nouveau la Kabylie sur plusieurs points. Ce fut une guerre atroce. Les Kabyles égorgaient les trainards, massacraient les sentinelles. Les Français incendiaient les maisons et les moissons, coupaient les arbres fruitiers, tuaient les enfants et les femmes.

En 1847, nouvelle campagne qui aboutit à la prise de Sétif par Bugeaud et la soumission forcée des Kabyles.

En 1850, le marabout Bou Maglat⁶¹ souleva la Kabylie par ses prédications enflammées. Il fallut les expéditions de 1850, 1852, 53, et 54 pour vaincre le marabout et le tuer.

Mais la Kabylie n'était toujours pas domptée et restait une menace perpétuelle pour la France.

C'est alors que le maréchal Randon en 1857, à l'époque où j'étais légionnaire à Sétif, résolut de frapper un bon coup et d'en finir.

124

Avec l'autorisation de l'Empereur et en ne demandant que quelques régiments à la Métropole, il tira de différents centres militaires de l'Algérie une armée considérable de 35 000 hommes ; ce chiffre n'avait point encore été atteint dans l'Afrique française.

Pour venir à bout de la Kabylie, il fallait l'attaquer de divers côtés et [faire en] quelque sorte le siège de cette grande île insoumise.

Le maréchal Randon fractionna ses troupes en 5 colonnes qui eurent chacune un objectif déterminé et séparé, mais qui toutes furent placées sous le commandement général du maréchal.

Le corps principal composé de 25 000 hommes fut chargé de l'attaque par le nord, sur la ligne du Sebaou ; il vint se ranger au pied du fort de Tizi-Ouzou, vis-à-vis du pays des Béni Raben qu'il fallait châtier les premiers. Les trois divisions de ce corps étaient sous les ordres des généraux de Mac Mahon, Jousouf⁶² et

⁶⁰ Iflissen.

⁶¹ Probablement le Cherif Boubaghla.

⁶² « Jutu » dans le texte.

Renault ; ces trois divisionnaires avaient sous leurs ordres les brigadiers Bourbaki et Périgot⁶³, Gastu⁶⁴ et de Ligny, Liniers⁶⁵ et Chappuis.

Les garnisons de Constantine et de Sétif fournirent une division de 5000 hommes sous les ordres du général Maissiat. Mon régiment, le 1^{er} étranger, fut appelé à marcher et alors mon enthousiasme ne connut plus de bornes. J'allais enfin voir la guerre, la vraie, me battre et ressentir des émotions fortes telles que je les aimais.

Notre corps fut chargé d'attaquer par le sud sur la ligne du Sahel, le col de Chellata dans le pays des Mellikeurch et des Illiten, puis d'occuper le Haut Djurjura pour couper la retraite aux Kabyles et les rabattre sur le corps principal.

Très loin sur notre gauche et à notre droite, nous avons une colonne d'observation, celle du colonel Marmier à Tazmalt et celle du Colonel Drouhot à Dra el Mizan.

Dans les quelques pages qui vont suivre, je [donnerai] au lecteur une vue d'ensemble des opérations qui ont amené la soumission de la grande Kabylie. Je ne puis et pour cause entrer dans les détails, car j'ai encore beaucoup à raconter, et l'histoire de ma vie est loin d'être finie.

Le premier territoire attaqué par les divisions Mac Mahon, Jousouf et Renault fut celui de la tribu des Béni Raben, une des plus ardentes à l'indépendance. Depuis longtemps et partout cette tribu s'est dressée devant les armes et l'influence de la France, leurs habitudes guerrières, leur richesse, leur nombre leur donnant sur toutes les tribus voisines une influence dominante et souvent décisive. À eux seuls ils comptent de 4 à 5000 fusils et des alliés nombreux qui gravitent⁶⁶ autour d'eux. Les abattre, c'est frapper au cœur de l'indépendance Kabyle ; c'est par eux que la campagne commence.

Leur tribu forte de 60 villages s'étend sur plusieurs crêtes de montagnes, qui sortent comme des rameaux d'un plateau commun, le Souk-el-Arba. Le Souk-el-Arba est comme la capitale des Raben, le point central de leurs positions géographiques, leur principal marché ; trois grandes crêtes partent de ce carrefour en se dirigeant par pentes abruptes sur la vallée du Sebaou.

⁶³ « Perrigot » dans le texte.

⁶⁴ « Gasbu » dans le texte.

⁶⁵ « Livriers » dans le texte.

⁶⁶ « gravissent » dans le texte.

Chacune des divisions devra gravir une de ces crêtes, bordée de contreforts, hérissée de villages, fortifiée par la nature et protégée çà et là par les ouvrages grossiers de ses défenseurs.

Les Kabyles ouvrent le feu et c'est dans la montagne un roulement continu, mais ils ajustent mal les Français penchés en avant, inclinés sur une pente presque droite et que le sol protège.

Par ci par là quelques incendies éclatent, mais au fur et à mesure que les villages sont pris, ils sont généralement respectés et sur presque tous les sommets des pitons, les maisons Kabyles entassées et rougeâtres continuent d'apparaître au-dessus des frênes, des oliviers ou des cactus.

Les Kabyles se battent comme des lions de buisson en buisson, font le coup de feu, se jettent dans les ravins, attaquent les arrière-gardes, mais partout sont repoussés.

Le clairon sonne la charge sans interruption et vers 6 ou 7 heures du matin, les 3 divisions sont déjà à 7 ou 800 mètres de hauteur, à cheval sur les crêtes larges quelques fois tout au plus comme une lame de couteau.

128

Dans les montagnes, le mulet est le pourvoyeur de tout. C'est par le mulet que tout vient : on dort par lui, on dine par lui, on se bat par lui. Il apporte tout : Canons, munitions, vivres, tentes, à travers tous chemins, pliant sous le faix, tombant parfois, mais allant toujours tant qu'il a la force. Puis chargé comme l'âne du meunier, il traîne en surplus son conducteur qui suspendu à la queue de sa bête se fait hisser par elle.

Et toujours il mène ainsi son chemin sans repos, dédaigné par tous, moissonnant bien souvent des injures, du bâton tout le jour et le soir un peu d'herbes, s'il y en a ; tandis qu'à côté de lui des chevaux passent superbes, conduits à la main, sûrs de trouver au gîte l'orge le soir, la flatterie du maître et la couverture la nuit. Tout cela pour un peu de sang d'âne ! Si les mulets savaient parler, comme ils en pourraient dire sur les vicissitudes du sort.

Le lendemain 25 mai, la prise du plateau de Souk-el-Arba amena la soumission des Beni Raben. Ils subirent la loi du vainqueur, payèrent une contribution de guerre de frs 150 par fusil et livrèrent des otages. Le maréchal Randon avec une magnanimité qui l'honore leur laissa leurs libertés municipales et le droit de choisir leur amin. La soumission des Raben eut pour heureux effets de provoquer celle de 7 autres tribus voisines dont celle des Fraoucen.

129

Avant de s'enfoncer plus avant dans les montagnes du Djurjura, le maréchal Randon voulut assurer définitivement la domination française sur le pays soumis en construisant un fort sur le plateau central de Souk el Arba et une route militaire pour le relier à Tizi Ouzou.

En 17 jours la route fut achevée grâce au travail acharné du génie et des 25 000 soldats transformés en pionniers.

L'empereur avait permis de baptiser la future forteresse du nom de Fort Napoléon ; les bastions une fois creusés, le maréchal choisit la date du 14 juin, anniversaire de Friedland, pour en poser la première pierre et y sceller solennellement une boîte en étain contenant divers documents et des monnaies. Cinq mois plus tard, le fort Napoléon était achevé et recevait une garnison permanente de 3000 hommes. La construction de ce bordj était une nouvelle balle au front de la Kabylie.

130

Le 24 juin, le corps expéditionnaire attaqua les Beni Menguillet et les Beni Yenni ; les premiers forment une des tribus les plus belliqueuses et les plus implacables du Djurjura ; l'action principale se déroula à la montagne d'Ichériden défendue par ces vaillants guerriers.

Les Kabyles avaient muni ces escarpements de formidables retranchements et s'y étaient tapis par centaines ; ils laissèrent approcher la brigade Bourbaki à 150 mètres sans mot dire.

Alors un long hurlement rauque, sinistre comme une clameur de mort, s'élève des barricades ennemies ; une ceinture de fumée les enveloppe, l'ennemi tire partout. Vainement les Français répondent ; tous ceux qui apparaissent dans l'espace dénudé tombent. Les zouaves essaient de se glisser comme des serpents entre les buissons pour courir sur leurs retranchements de droite ; la plupart tombent, jonchant la terre jaunâtre de leurs cadavres. Le feu de l'ennemi roule toujours sans trêve.

131

Les minutes qui suivirent furent longues. Enfin sur la gauche, on voit se détacher une troupe qui l'arme au bras, sous le feu, ses officiers à cheval en tête, marchent pour détourner les remparts ennemis par la droite. C'est la légion, l'espoir et la ressource suprême de l'armée dans les moments critiques. Les Kabyles aux barricades, comprenant le danger qui les menace, font feu sur elle de tous leurs fusils.

La légion monte impassible, se défile dans les plis du terrain, et sans tirer un coup de fusil après quelques minutes aborde à la baïonnette les retranchements, tuant tous les Kabyles qui ont osé l'attendre.

Le mouvement de la légion, sa bravoure silencieuse et disciplinée ont terrifié l'ennemi ; son feu diminue et tous⁶⁷ ces burnous blancs fuient de tous côtés dans les ravins ; comme des tigres altérés de sang, les légionnaires les poursuivent et la lutte continue acharnée.

132

Ichériden est occupé.

L'honneur de la journée d'Ichériden revient avant tout à la légion étrangère. Son mouvement ordonné au plus fort de l'action par le général de Mac Mahon, la bravoure disciplinée de ses soldats, la direction habile de ses officiers, le colonel Chabrière, le commandant Mangin, les capitaines Mariotti et Poggi⁶⁸, ont décidé de l'issue du combat.

Les jours qui ont suivi Ichériden, le 2^e zouaves passant devant la légion ne manquait jamais de l'acclamer. Un des vaincus Yenni disait après la bataille : c'est le mouvement de vos longues capotes qui nous a fait quitter, sans quoi vous ne seriez pas montés et nous allions descendre jusqu'à vous. Mais quand nous avons vu ces roumis qui montaient pour tourner nos retranchements, sans même répondre à nos coups de feu, alors nous sommes partis.

133

Un héros parmi les héros fut le commandant Mangin qui ne descendit point de cheval pendant l'assaut ; malgré qu'il fût le point de mire de plus de mille tireurs il ne fut pas touché et son cheval non plus.

N'y a-t-il pas quelque chose d'admirable et de sublime dans le principe même et la conduite de la légion ?

Comment expliquer le dévouement sans limite de ces hommes à un drapeau qui n'est pas le leur, aux chefs qui les guident, à la foi jurée ? Il y a là un phénomène encore obscur. En attendant en France et à l'étranger surtout, il n'y a qu'une voix pour crier les louanges de cette phalange héroïque, la première au travail et au feu, la dernière à la parade et au triomphe.

C'est chez les Beni Yenni que j'ai vu les bourgs les plus pittoresques.

En les voyant, on se figure découvrir une petite ville du premier moyen âge, oubliée par le temps sur les montagnes de l'Afrique. À part les défenseurs armés

134

⁶⁷ « et de tous » dans le texte.

⁶⁸ « Pozgi » dans le texte.

du heaume, de la lance et de l'arquebuse, il n'y manque ni les remparts ni la porte close, les meurtrières, les ruelles confuses, ni le désordre ni la saleté des rues.

Ces villages sont perchés en nids d'aigles sur les pitons escarpés ; chacun d'eux est entouré de précipices ou de pentes abruptes, d'accès difficile ; on n'y peut arriver de plain-pied que par un seul côté, par un chemin sans arbres, découvert et placé sous le feu plongeant du village. Une muraille de défense haute de 5 à 8 mètres, irrégulière, mal construite, très épaisse, entoure le bourg de tous côtés.

Les maisons n'ont comme ouvertures⁶⁹ extérieures que des meurtrières, et il n'y a pour tout le village qu'une porte étroite voutée et massive, fermée toujours et qu'une catapulte n'ébranlerais pas ; tout est construit pour la défense ; on sent que la guerre, la lutte incessante, la vie de surprises et d'attaques que le refuge subit, est la vie des habitants.

Dans tous les villages, ce ne sont que des ruelles étroites, enchevêtrées, sans précision, sans règles, selon le hasard ou le besoin du moment ; les maisons sont uniformes, enfumées et basses, couvertes de tuiles massives, aux portes difficiles et étroites, haut percées, craignant le regard et le coup de feu du voisin.

135

Les maisons Kabyles sont toutes uniformes : une cour intérieure où picorent les poules et les volailles sur les fumiers, et tout autour le ou les logements des membres de la famille.

Les animaux domestiques, vaches, taureaux, chevaux, mulets, ânes vivent dans une sorte de grande caisse sur laquelle dorment les hommes ; ce plafond de bois est accessible par un escalier et garde l'entrée de la chambre où grouillent les femmes et les enfants ; ces dispositions satisfont les mœurs patriarcales des Kabyles et donnent une satisfaction à leur jalousie toute orientale.

Pendant que les trois principales Divisions de l'armée montaient par le nord vers le rocher du Djurjura, la division Maissiat, à Constantine, dont je faisais partie avec mon bataillon ne restait pas inactive.

Dès les premiers jours de juin nous quittâmes Sétif et notre chef nous employa à parfaire les routes d'accès de Sétif à Djileli et de Bougie à Abkou par l'Oued Sahel⁷⁰.

136

⁶⁹ « couvertures » dans le texte.

⁷⁰ « Ared Sabel » dans le texte.

Le 26 juin, toute la division forte de 5000 hommes est rassemblée à Abkou et a devant elle les contingents armés des Mellikeuch, des Illiben, des Ithorrag et des Bougoucef.

Le 27 au matin, nous commençons l'ascension du Col de Chellata⁷¹, l'une des deux gorges accessibles qui traversent le Djurjura, en face du maréchal Randon. Le vent du désert, (le sirocco) soufflait et rendait la marche pénible.

A l'entrée du col, le passage est obstrué par un énorme rocher, le Tizi Bert⁷², position naturelle très forte et flanquée de redoutes défendues par les Kabyles.

Le 1^{er} régiment étranger est en tête, comme d'habitude, et sous le feu roulant de l'ennemi monte à l'assaut en tournant l'obstacle ; les autres troupes attaquent de front. L'ennemi fuit bientôt de toutes parts ; le Col de Chellata⁷³ est en notre pouvoir, mais nous avons malheureusement une centaine d'hommes hors de combat.

137

Chacun des jours qui suivit fut marqué par la prise d'un village crénelé que nous incendions régulièrement après avoir coupé ses arbres fruitiers et détruit ses récoltes.

Du 30 juin au 11 juillet, nous restâmes en observation sur le haut du Djurjura où notre apparition porta l'effroi dans les tribus encore insoumises et resserra autour d'elles le cercle fatal des baïonnettes. Nos voisines les colonnes Marmier et d'Argent se livrèrent à la même opération d'approche chez les Beni-Abbès et les Beni-Mansour⁷⁴.

Dès lors, la résistance des dernières tribus Kabyles qui habitent près du rocher ne fut ni longue ni acharnée. Le 11 juillet nous descendons en avalanches le Djurjura à la rencontre de la division Mac Mahon qui nous accueille par des acclamations. Les Illiten, la dernière tribu insoumise, demandèrent l'aman.

Avant de clore ces notes de guerre, je veux relever encore le rôle prépondérant joué dans les événements par les prêtres et prêtresses Kabyles.

138

Ces peuplades ont une foi robuste aux prédictions de leurs marabouts malgré que les faits viennent les démentir cruellement. Les marabouts avaient assuré que jamais Allah ne permettrait aux Roumis détestés de fouler de leurs pieds détestés le sol sacré de la Kabylie. Ils durent en rabattre beaucoup. Un fait isolé

⁷¹ « Chellaba » dans le texte.

⁷² « Tisibert » dans le texte.

⁷³ « Chellaba » dans le texte.

⁷⁴ « Beni-Mauzour » dans le texte.

vint clore la campagne par un succès décisif et frapper en même temps très douloureusement le prestige des prêtres Kabyles.

Le territoire des Illichen qui touche aux rochers du Djurjura est remarquable entre tous par les désordres tourmentés de son sol. Dans la partie⁷⁵ la plus inextricable de ce pays, deux villages Kabyles, Takleh et Tirourda, végètent cachés par les montagnes. Ce sont par excellence les demeures de recel les mieux situées de toute la Kabylie.

Les deux villages appartiennent aux marabouts des Illiten. Là règne aujourd'hui⁷⁶ encore, quoique absente et vaincue, une femme dont l'influence prodigieuse s'étendait naguère sur toute la Kabylie. Lalla Fatma,⁷⁷ prophétesse berbère.

La famille de cette druidesse musulmane était puissante et respectée depuis des siècles ; son frère, Sidi Thaieb⁷⁸, marabout comme elle, s'était toujours montré un des plus ardents défenseurs des libertés Kabyles et contrairement aux mœurs des marabouts, avait pris part à tous les combats contre les chrétiens. Alerte, brave, national, prudent, ce sage consulté souvent montrait avec orgueil ses cicatrices de guerre.

Quant à Lalla Fatma, sa sainteté était universellement reconnue : ses oracles n'avaient jamais été démentis par les événements ; elle savait guérir toutes les maladies, conjurer les périls et pouvait si elle voulait faire reculer l'invasion française.

Cette femme rusée avait exploité la crédulité publique et s'était amassé une fortune considérable. C'est sous son égide que les Illiten avaient placé [dans cette partie de leur territoire⁷⁹] leurs richesses mobilières, leurs vivres, leurs troupeaux et jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Tous ceux qui n'avaient pu trouver place dans son village s'étaient réfugiés dans les bourgades voisines.

Lalla Fathma prévoyait la défaite de sa nation, et n'ayant qu'une confiance très limitée dans les augures qu'elle invoquait, avait prédit les malheurs de sa nation et sa propre captivité ; mais elle avait en même temps promis de faire toutes les conjurations surnaturelles pour le salut de son peuple.

139

140

⁷⁵ « prairie » dans le texte.

⁷⁶ Anachronisme dû au fait que le texte est copié d'un ouvrage de 1858.

⁷⁷ Lalla Fatma N'Soumer (1830-1863).

⁷⁸ Sidi Tahar.

⁷⁹ Manque dans le texte, mais ajouté d'après CARREY (op. cit.) .

Avec son frère, elle résolut d’user de ruse pour éloigner les Français de ses deux villages et de donner aussi le mérite aux yeux de sa nation d’avoir été l’objet d’une intervention miraculeuse.

Elle envoya Sidi Thaieb au général Jusuf faire acte de soumission et guider les colonnes à travers le pays des Illitten pour procurer à ses derniers leur journée de poudre ; le marabout devait bien prendre garde d’introduire les Français à Takleh⁸⁰ et Tirourda qui devaient rester inviolés.

Comme un sot, Jusuf quoique un peu étonné de la subite amitié du marabout, tomba dans le panneau. Sidi Thaieb promena les Français par les chemins faciles en évitant soigneusement les villages sacrés. La ruse allait réussir mais le caractère chasseur des zouaves déjoua ses plus habiles calculs.

141

Quelques zouaves de l’avant-garde de la brigade Gastu⁸¹ voyant des femmes et des enfants fuir de crête en crête dans une direction déterminée, se lancent à leur poursuite, follement, sans précaution.

Jusqu’ici l’armée n’a encore rien pu piller, les Kabyles ayant pu mettre en sûreté leurs biens et leurs familles.

Flairant une razzia fructueuse, nos 5 zouaves – ils étaient cinq – arrivent dans le ravin de Takleh⁸² où une fusillade ardente les tue ou les blesse.

Mais l’un d’eux sonne du clairon ; peu à peu d’autres zouaves accourent à la curée, la lutte devient toujours plus vive et finalement le gros des troupes arrive, mettant en fuite les défenseurs de la prophétesse.

Aussitôt le pillage commence, les vainqueurs se répandent en tous sens dans la bourgade. La moisson est riche cette fois : l’ennemi n’a rien emporté. Il y a du butin pour la division entière.

Dans la plus grande maison, une foule enfermée refuse d’ouvrir ; 3 coups de bélier abattent la porte et une femme Kabyle, petite, presque massive, mais belle encore, apparaît sur le seuil de la maison.

142

C’est Lalla Fathma, au regard rayonnant, au visage tatoué à la mode berbère, couverte de bijoux et vêtue du burnous le plus fin.

⁸⁰ « Takelt » dans le texte.

⁸¹ « Gasbu » dans le texte.

⁸² « Takelb » dans le texte.

D'un geste impérieux, elle écarte les baïonnettes zouaves ; soutenue par son rang, exaltée par le danger, armée de toutes ses armes de femme, elle se jette devant l'ennemi pour sauver son peuple.

Mais à la vue de son frère assis et résigné, la prophétesse redevient sœur et se jette dans ses bras.

Plus de 200 captifs, hommes, femmes et enfants sont réunis autour de Lalla Fathma. Quatre cents bœufs, un grand nombre de chèvres, des moutons, des mulets, des ânes deviennent la proie du vainqueur.

La prise de Lalla Fathma porte le dernier coup, le coup de grâce à la Kabylie.

Dès lors, la Kabylie du Djurjura n'existait plus à l'état de nation indépendante. Toutes les tribus berbères algériennes étaient domptées et toutes avaient livré des otages à la France.

143

L'armée expéditionnaire n'ayant plus rien à faire en Kabylie se disloqua, chaque corps retourna dans ses garnisons.

En retournant à Sétif, je me remémorais ces deux mois de campagne que la victoire avait couronnés sans effusion considérable de sang humain, sans dépenses exagérées, sans perturbation dans la colonie.

Après 14 campagnes et 27 années de lutttes, la Kabylie épuisée s'était rendue et un nouveau domaine était ajouté au territoire français. Ce foyer éternel de toutes les révoltes du nord de l'Afrique était enfin éteint.

Une population de plus de deux cent cinquante mille individus, honnête, laborieuse, allait concourir à la prospérité de l'Afrique générale.

Le nombre des Turcos qui étaient déjà tous Kabyles allait certainement augmenter, de même que les colons et les travailleurs.

Il me plaisait à reconnaître la modération du maréchal Randon qui aurait pu exiger une forte rançon de guerre des vaincus et qui se contenta de 2 millions.

144

En terminant ce chapitre de ma vie, je ne peux me défendre d'un sentiment d'admiration pour cette brave légion étrangère qui a versé et verse encore son sang pour une patrie qui n'est pas la sienne, et qui porte partout le nom glorieux de la France.

A 50 ans de distance, alors que tant d'autres souvenirs se sont⁸³ rapetissés ou effacés de ma mémoire, celui de la légion est resté vivace dans mon cœur et je le garderai tel jusqu'à la mort.

Honneur à la Légion !

Sauf une chaleur extraordinaire, le retour à Sétif n'offrit rien de particulier. Cependant, un jour, un lion énorme nous apparut soudain ; étonné de voir une telle agglomération d'hommes, il s'assit sur son train de derrière et nous considéra longtemps avec une surprise évidente.

Un beau matin, je me vois avec surprise conduit au rapport du colonel ; une vingtaine d'autres camarades étaient dans mon cas.

On nous annonce que la Confédération suisse nous réclame et que nous allons être rapatriés.

145

Tous les légionnaires mineurs à l'époque de leur engagement furent licenciés avec tous ceux aussi qui avaient, pour quelque peccadille, des comptes à rendre avec la justice de leur canton.

Cet heureux coup du sort mettait le comble à mes désirs ; mes bons camarades de caserne fêtèrent mon départ par quelques bons verres et quelques jours après, je disais adieu pour toujours à la ville de Sétif.

Le convoi dont je faisais partie se dirigea sur Constantine et Philippeville où je m'embarquai sur le Cacique, le même bâtiment qui pendant toute la campagne de Kabylie avait transporté nos blessés de Dellys à Alger.

C'est dans cette dernière ville que je me rendis tout d'abord et j'y fis un séjour d'une quinzaine en attendant le Grégeois qui devait me transporter à Marseille.

A Alger, j'assistai à l'exécution d'un Turco qui pour une cause ou pour une autre avait tué un Arabe. La victime dormait la tête sur une pierre et le Turco la lui avait écrasée avec une autre pierre.

Condamné à être passé par les armes, un bataillon le conduisit avec le lugubre cérémonial d'usage sur le lieu de l'exécution.

146

Pour la seconde fois, j'assistai à la mort courageuse d'un brave ; le Turco refusa obstinément de se laisser bander les yeux et se plaça de lui-même, la cigarette aux lèvres, devant le peloton d'exécution.

⁸³ « le tout » dans le texte.

Parmi les spectateurs, il y avait une quantité d'Arabes, comme d'habitude en ce tristes circonstances, et la garnison défila devant le corps du supplicié.

Le médecin militaire remit le cadavre aux parents qui le lavèrent et l'ensevelirent dans un linceul ; puis le bataillon chargé des funérailles le conduisit au cimetière où un marabout récita les vigiles funèbres de la religion mahométane.

La ville d'Alger était en grande transformation et se modernisait rapidement. On y forait des quantités de puits artésiens pour trouver de l'eau potable pour le haut de la ville, en particulier pour la Kasbah, la caserne et l'Hôtel de ville. L'eau se transportait encore dans des peaux de bouc à dos d'homme par les Maltais et les Arabes.

147

Je profitai de mon séjour pour faire quelques petites emplettes : de l'essence de géranium et de rose, une canne de palmier et quelques petites tortues de la taille d'un œuf de poule.

Un matin, le Grégeois appareille ; il faut partir. Adieu les plaines sans limites, adieu les caravansérails où l'on couche le soir à l'étape, adieu le soleil brûlant, la poussière aveuglante, adieu les camarades aimables ou bourrus, les longues stations dans les guinguettes, les gaies chansons du régiment chantées devant un verre à boire, adieu la vie des camps, les longues marches dans les solitudes sauvages, adieu la tente où l'on dort si bien le soir, bercé par le rugissement du lion : il faut partir.

Malgré ma joie de revoir l'Europe et ma patrie, [à] l'idée de quitter l'Afrique, il me vient comme un regret, un ennui.

J'avais toujours le pied marin, et la traversée ne m'éprouva point ; selon sa coutume, le golfe du Lion était gringé et nous gratifia du passage de son grain le plus désagréable, mais ce ne fut qu'un mauvais moment à passer et bientôt le fort St-Jean fut en vue, puis la ville de Marseille avec son chapelet de rues et de maisons égrenées en amphithéâtre sur la montagne de l'Esterel.

148

Nous étions deux légionnaires au-dessous de 20 ans⁸⁴ qui retournions dans nos foyers : mon camarade Hauser était de Bienne, un bon et brave garçon duquel je garderai toujours un bon souvenir.

Munis de nos papiers de légitimation, gratifiés de l'énorme paie de 15 sous par jour, nous refîmes ensemble les étapes pédestres de Marseille à Besançon.

⁸⁴ Il avait en fait 21 ans révolus.

Le voyage s'effectua gaiement, chaque jour en avant nous rapprochait de la Patrie. Le soir nous couchions à la caserne du lieu d'étape ; sauf les consignes, nous nous échappions souvent pour faire un tour de ville dans la nuit et nous faire coffrer en rentrant.

Malgré ces petits désagréments, nous chantions de tout cœur les refrains de Crimée et d'Afrique, mais nous aurions bien voulu entendre parfois le rugissement du lion.

A Besançon, on nous paie la solde suffisante pour gagner la Suisse et on nous délivre nos passeports. Plus de discipline militaire, plus d'appel, de commandements, de salle de police, de ratas, nous étions libres.

149

Je vendis mes flacons d'essence pour la somme de 18 frs, ce qui me procura des ressources suffisantes ; puis mes tortues en poche, mon bâton de palmier à la main, je me dirigeai vers mon Jura que je franchis au Col-des-Roches.

Je me souviens encore de l'impression profonde faite par mon uniforme sur un jeune homme nommé Ulysse Février que je rencontrai à mon passage à la Chaux-de-Fonds ; il ne pouvait se lasser d'admirer mes pantalons garance et il était visible qu'il voyait un soldat français pour la première fois de sa vie.

Plus tard à mon retour des Indes, alors que j'étais lieutenant des pompiers du Vauseyon, je le retrouvai comme contre-maître à la fabrique David Perret au Plan ; il était également lieutenant des pompiers de ce quartier. Nous refîmes connaissance et une solide amitié, qui ne s'est jamais démentie, s'établit dès lors entre nous.

Comment dépeindre la joie débordante avec laquelle je fus reçu dans ma famille !

150

J'étais parti un peu comme l'enfant prodigue, mais on ne m'avait pas tenu rigueur.

Ma mère ne pouvait se lasser de m'embrasser, de s'extasier sur ma bonne mine, mon air martial et décidé.

Ils habitaient à la rue des Moulins ; Lise et Guillaume travaillaient à la maison aux réglages et aux échappements. Je repris courageusement mes outils d'horloger.

J'eus la joie d'être reçu de nouveau comme membre de mon ancienne section de gymnastique, mes anciens amis et camarades de la Fête de Fribourg.

Il était écrit que je ne pourrais pas rester longtemps à Neuchâtel. L'horlogerie se ralentit considérablement ; mon accident avait coûté cher à ma famille, il s'agissait de trouver du travail.

Mon frère Guillaume s'en alla ouvrier à la Chaux-de-Fonds ; pour moi, toujours assoiffé d'aventures, je rassemblai quelques outils d'horlogerie dans un sac de serge verte et je partis dans la direction d'Yverdon pour tenter la veine et travailler comme horloger ambulant.

Dans chaque village, je m'arrêtais plus ou moins longtemps, selon que j'y trouvais plus ou moins de montres et de pendules à remettre en état.

151

En allant toujours devant moi, je me trouvais un jour au Bouveret en Valais ; après ma tournée habituelle dans les familles de la localité, je m'étais établi dans une auberge et avais commencé mes réparations.

Il y avait là un assez grand nombre d'employés de chemin de fer de la ligne en construction Evian St-Maurice. La plupart étaient Français, et tout en travaillant, je pris plaisir à leur raconter mes aventures en France et en Algérie. Je vis bien que ma qualité d'ancien légionnaire me les avait tout de suite rendus favorables et sympathiques.

Mais il y aura toujours et partout des gêneurs et des trouble-fête ; en cette occasion, la guigne qui me poursuivait se présenta sous la forme d'un gendarme valaisan, lequel s'enquit indiscretement de ma patente d'horloger ambulant.

J'en avais point hélas ! J'ignorais même qu'il en fallût une en Valais, je ne m'en étais jamais enquis de ces chinoiserie faites pour entraver la liberté de l'industrie et embêter les citoyens.

152

En conséquence, Pandore inexorable saisit mes outils et les envoya à Sion avec son rapport. En attendant la réponse du Conseil d'Etat, je vais me croiser les bras ; j'avais heureusement un peu d'argent en poche et n'étais pas complètement pris au dépourvu.

Témoins de ma déconvenue, les employés de chemin de fer m'offrirent spontanément une place de chauffeur dans une machine à vapeur employée au transport des matériaux de la ligne. C'était 110 frs par mois et cette paie mirifique me fit accepter leur offre avec empressement.

Pour celui qui a du courage, du coup d'œil, de l'initiative, il n'y a pas de métier difficile ou impossible. En peu de jours je connaissais ma machine par cœur et j'aurais même pu remplacer le mécanicien.

Comme je m’y attendais, mon excellent gendarme ne tarda pas à revenir m’annoncer que j’étais condamné à l’amende pour exercice illégal de l’horlogerie ; je lui déclarai net que je ne le payerais pas et qu’il pourrait garder les outils pour se couvrir de ses peines.

153

Cette solution mit les rieurs de mon côté : les outils ne valaient rien. S’il l’eut osé, le gendarme m’eut volontiers mis la main au collet ; mais je me sentais soutenu par tous les ouvriers de la Compagnie, et me moquai impunément des regards de travers du policier.

Il y avait 6 mois que j’étais au Bouveret et je me résolus à reprendre mon voyage interrompu. Je me dirigeai vers St-Gingolph où je pris le bateau à vapeur pour Lausanne ; j’espérais y trouver du travail chez un horloger quelconque, mais ce fut en vain.

La situation de la ville, ses grands hôtels, ses environs plantés de vignes, la magnificence du Léman, tout me plaisait et j’aurais bien voulu y rester ; mais il était de toute nécessité d’y trouver du travail.

Comme je contais mon embarras à un client de l’hôtel où j’étais logé, il me dit tout à coup qu’il cherchait un jeune homme pour lui aider dans son métier de couvreur et que si je voulais bien, je ferais son affaire.

Cet homme me paraissait très sympathique, malgré qu’il tranchât passablement l’allemand ; pour ne pas avoir l’air de me rendre tout de suite, j’engageai avec lui un bout de conversation :

154

- Qu’est-ce que vous couvrez ?
- Les toits, pardine, avec des tuiles, des ardoises, des bardeaux.
- Mais je ne connais pas ce métier où l’on risque chaque jour de se casser la tête.
- Oh ! que non pas ; l’on s’attache avec des cordes et l’on est aussi sûr là-haut que sur le plancher des vaches ; puis ce n’est pas difficile à apprendre et vous serez tout de suite au courant.
- Et combien payerez-vous ?
- La nourriture, la chambre et frs 2 par jour pour débiter ; plus tard, si nous nous entendons, il y aura augmentation.

Après un moment de réflexion :

- Topez là, je suis votre homme.

Il était hautement satisfait, ce qu'il montra du reste en faisant venir tout de suite une picholette de blanc pour sceller le nouveau pacte que nous avions conclu.

Tôt après, j'emménageais chez mon nouveau maître, ce qui ne fut ni long ni compliqué, mon garde-robe se réduisant au contenu d'un mouchoir de poche.

La patronne, M^{me} Schultess, me reçut maternellement ; c'était une bonne grosse allemande qui pour fêter mon entrée, fit un excellent dîner arrosé d'un bon verre de vin. J'appris là que M^r Schultess avait un frère à Genève, également couvreur comme lui.

155

Il avait la spécialité des réparations des maisons bourgeoises de la ville et de la campagne environnante.

Le matin au premier chant du coq, il fallait partir avec un petit char, chargé de tuiles ou d'ardoises, de chaux et d'outils, de cordes pour attacher, de lattes et de sable.

Le soir du premier jour, j'étais au fait et je crépissais ma cheminée aussi bien que l'ouvrier et le patron. J'avais la tête assez bonne, le pied montagnard, et je courais sur les toits comme les chamois sur les pentes des rochers.

La jeunesse est un défaut qui se corrige chaque jour ; j'étais devenu peu à peu un luron de bonne mine, du moins il faut l'admettre puisque pendant mon séjour à Lausanne, j'ébauchai une idylle charmante. Ma payse me déclarait qu'elle me suivrait partout, même en Chine, s'il le fallait. Evidemment ceci aurait été à vérifier.

Un dimanche, le neveu à M^r Schultess vint voir son oncle et sa tante. C'était un beau et sympathique jeune homme ; son père était couvreur à Genève et avait entrepris de couvrir toutes les gares de Genève à Nyon. Aussi cherchait-il à embaucher de nombreux ouvriers. Immédiatement ma tête s'enflamme et le désir s'empare de moi de me rendre à Genève, ce que je désirais depuis longtemps.

156

Mon patron avait embauché de nouveaux ouvriers et comme mon départ ne lui aurait pas porté préjudice dans ce moment, je lui exposai le désir d'aller travailler chez son frère à Genève.

Il y consentit et me donna une lettre de recommandation qui devait m'être fort utile ; nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

A Genève, les couvreurs avaient l'habitude de loger à l'hôtel de Savoie, modeste établissement dont les prix étaient accessibles aux petites bourses. Je m'y rendis directement et y trouvai un grand nombre de collègues de tous pays. Savoyards, Français, Suisses en particulier avec lesquels j'eus bientôt fait connaissance.

Le lendemain matin je frappais à la porte de M^r Schultess. La lettre de son frère fit merveille et je fus engagé en un clin d'œil à 2.50 par jour, avec promesse d'augmentation s'il était content de moi.

157

Puis sans autre on m'adjoignit à l'équipe du fils de la maison et on nous dirigea par chemin de fer sur Allaman⁸⁵.

La première semaine, je fus chargé des travaux les plus pénibles : porter les tuiles sur les toits, déplacer à chaque instant d'énormes échelles dont le poids excédait de beaucoup⁸⁶ mes forces.

Mes compagnons étaient presque tous des Français à la langue admirablement pendue et piquante. Je leur servais habituellement de plastron et ils me criblaient d'épigrammes d'antan ferme (*sic*) sur les Suisses peu ferrés sur l'article toiture, et bons tout au plus à porter des échelles.

J'ai toujours eu la tête près du bonnet et une dose peu commune de fierté. Aussi, ne voulant pas laisser insulter plus longtemps ma nation et ma personne, je m'installai sur le toit et leur montrai que s'ils avaient l'habileté de la langue, moi j'avais celle des bras, ce qui vaut beaucoup mieux.

Il s'ensuivit une scène de jalousie et nous échangeâmes quelques gros mots, qui sont trop grands seigneurs pour que je les rapporte ici.

158

Le contre-maître, français comme mes adversaires, prit naturellement leur parti et m'intima brutalement l'ordre de retourner à mes moutons, c'est-à-dire mes échelles.

Mais j'étais décidé à avoir le dernier mot en cette affaire et le lendemain de très bonne heure, je m'en allai raconter au patron les ennuis que j'avais à supporter. « J'en sais plus qu'eux, m'écriai-je avec véhémence ; tenez, j'ai là une hachette et un marteau ; donnez-moi des tuiles et des ardoises et vous verrez si je sais les tailler oui ou non.

⁸⁵ « Allamand » dans le texte.

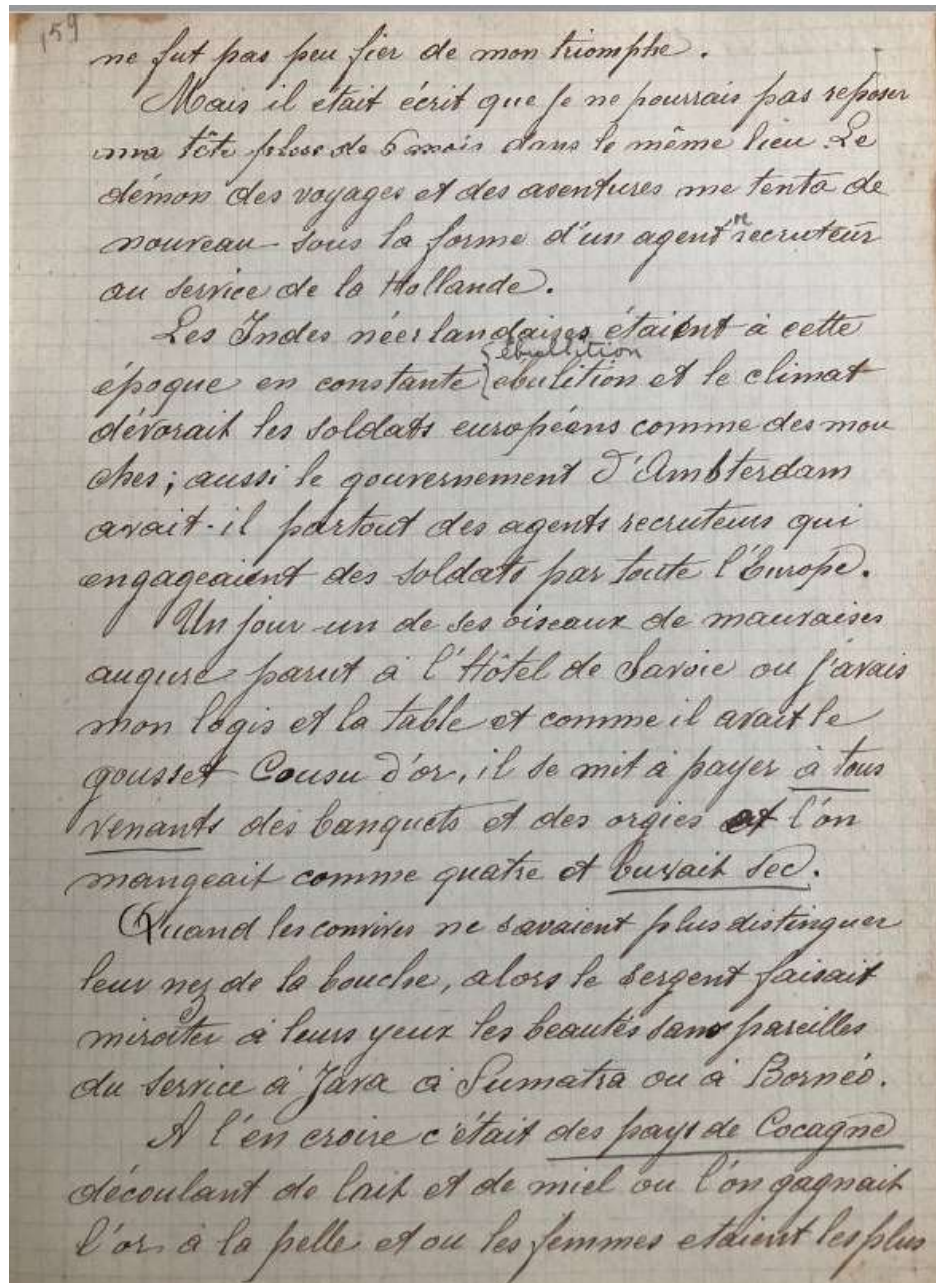
⁸⁶ « de beaucoup de » dans le texte.

Du reste, je ne veux plus porter des tuiles tout le jour, c'est trop pénible pour moi ; mettez-moi sur le toit à la pose ; autrement je file mon nœud plus loin ».

Le patron avait un tel besoin d'ouvriers qu'il m'apaisa comme il put, promit de me changer de chantier et d'augmenter ma paie.

Il tint parole ; on chargea un gros colosse de la Savoie de remuer les échelles et je pus travailler sur les toits à la pose des tuiles. Je ne fus pas peu fier de mon triomphe.

159



UNE PAGE DU MANUSCRIT. C'EST SANS DOUTE UNE TRADUCTRICE QUI A CORRIGÉ
L'ORTHOGRAPHE ET SOULIGNÉ DES EXPRESSIONS QU'ELLE COMPREND MAL.

Mais il était écrit que je ne pourrais pas reposer ma tête plus de 6 mois dans le même lieu. Le démon des voyages et des aventures me tenta de nouveau sous la forme d'un agent recruteur au service de la Hollande.

Les Indes néerlandaises étaient à cette époque en constante ébullition et le climat dévorait les soldats européens comme des mouches ; aussi le gouvernement d'Amsterdam avait-il partout des agents recruteurs qui engageaient des soldats par toute l'Europe.

Un jour, un de ces oiseaux de mauvais augure parut à l'hôtel de Savoie où j'avais mon logis et la table, et comme il avait le gousset cousu d'or, il se mit à payer à tous venants des banquets et des orgies, et l'on mangeait comme quatre et buvait sec.

Quand les convives ne savaient plus distinguer leur nez de la bouche, alors le sergent faisait miroiter à leurs yeux les beautés sans pareilles du service à Java, à Sumatra ou à Bornéo.

A l'en croire, c'était des pays de Cocagne découlant de lait et de miel où l'on gagnait l'or à la pelle et où les femmes étaient les plus belles et plus séduisantes que les houris⁸⁷ du paradis de Mahomet.

160

Tous les soirs, il attrapait des gogos dans ses filets et leur faisait signer un bon petit engagement de 6 ans, pour le pays des fièvres jaunes.

Il savait que j'avais été à la légion étrangère et il employa tous les moyens de séduction dont il disposait pour me faire tomber dans le panneau à mon tour⁸⁸. Il me disait que les militaires à Java étaient considérés comme des gendarmes, habillés et payés comme tels, que j'y ferais une belle carrière, que j'y monterais certainement en grade et patati et patata.

Sans m'en rendre compte, ses raisonnements faisaient peu à peu impression sur mon esprit et j'en vins à m'habituer à l'idée de chercher la fortune au-delà des mers.

J'étais habile, entreprenant, débrouillard ; qui sait si je ne finirais pas par décrocher la timbale du succès. Mais comme j'étais aussi malin que mon recruteur, je voulus lui faire payer très cher sa victoire et lui soutirer le plus de sous possible.

⁸⁷ « Irouris » dans le texte.

⁸⁸ « et à mon tour » dans le texte.

Il dut se fendre de bien des bouteilles avant d'avoir ma promesse ; enfin après une ribote à faire trembler les vitres, je lui demandai de me verser de l'argent, de me faire chef de détachement jusqu'à Lörrach, moyennant quoi je signerais. Il consentit à tout, hautement réjoui de ma détermination.

Avec ma prime provisoire, je me nippai de neuf et m'achetai en particulier un superbe chapeau castor, ce qui convenait très bien à un jeune chef de recrues au service de sa Majesté le roi de Hollande.

Pour expliquer le succès des recruteurs hollandais, il faut dire que la Suisse était inondée à cette époque d'anciens militaires licenciés par le roi de Naples après une sédition où l'on vit un triste spectacle : Les Suisses restés fidèles mitrailler sur le Champ de Mars de la capitale les Suisses révoltés⁸⁹.

Pour empêcher ces scènes pénibles de se renouveler, le Conseil fédéral en vint à interdire sévèrement le service mercenaire à l'étranger ; aussi mon recruteur courait-il le danger d'être dénoncé, jugé et puni. L'année suivante, cela ne manqua pas d'arriver, et j'appris à Batavia qu'il s'était fait coffrer en Suisse et avait été gratifié de 10 ans de prison. Je n'ai pas l'habitude de « corder » le mal à personne, mais quand cette nouvelle me parvint, j'avoue que je ne pus me défendre d'un moment de joie à la pensée que cet effronté menteur et coquin avait trouvé la juste rétribution de ses tromperies.

Comme le sergent sentait le sol brûlant, il avait hâte de nous expédier à Rotterdam. Pour traverser la Suisse, il fallait user de toutes sortes de précautions et ne pas éveiller les soupçons.

Comme chef de détachement, je reçus tous les billets de chemins de fer ; mes hommes, au nombre d'une vingtaine, devaient se présenter en gare de Genève par groupes de deux ou trois et entrer dans des compartiments différents.

En partant de Genève, de bon matin, nous devions être à Lörrach le même soir.

Voici comment l'itinéraire fut arrangé. De Genève à Lausanne, course en train. De Lausanne à Yverdon, course en voiture, car les trains ne circulaient point encore sur ce tronçon. D'Yverdon à Bienne, nous devions voyager avec le pyroscaphe ; enfin de Bienne par Berne et Olten nous devions gagner Bâle. Tout se passa selon le programme, sauf qu'à Lausanne, deux de mes gaillards,

⁸⁹ Les 7 et 8 juillet 1859 à Naples.

trouvant probablement les Indes un peu loin et l'entreprise hasardeuse, préférèrent abandonner la partie ; sous prétexte d'aller boire un verre au buffet, ils disparurent.

A Lörrach nous trouvâmes un officier auquel je remis le détachement et qui me remercia de mon office. Après une visite sommaire d'un médecin, nous reçûmes une bonne solde, et tout de suite il fallut se remettre en route.

Les Hollandais, froids et calculateurs, sont des gens pratiques et pressés. Ils nous embarquèrent dans des trains, pour passer ensuite sur des bateaux du Rhin, puis dans des voitures, sans nous laisser souffler un instant. Aussi avons-nous traversé toute l'Allemagne en coup de vent, ce qui ne nous empêcha pas cependant de nous amuser royalement.

En quittant Caube⁹⁰ dans le duché de Nassau, nous entrâmes en Hollande ; c'est ici que les plaines sont vastes, creuses, infinies, avec des marais sans fin, des sables et des canaux partout. De ça et de là des moulins à vent élèvent dans la grisaille du ciel leurs grandes ailes mourantes qui travaillent sans relâche à l'assèchement du sol.

164

Du coup la discipline devint plus stricte, les bombances devinrent de simples repas ; du vin blanc, du cidre et du pain noir. On nous trimballa sur d'horribles voitures qui ignoraient jusqu'au nom des ressorts et où nous fûmes secoués jusqu'à la torture. C'est dans l'un de ces équipages que nous fîmes notre entrée solennelle à Rotterdam⁹¹.

La caserne était pleine comme un œuf ; outre les Hollandais il y avait quelques centaines de bleus de tous pays. Pour éviter les désertions, les Hollandais procédaient avec une hâte peu compatible avec leur flegme et leur air compassé.

Ce fut d'abord la visite sanitaire, l'engagement définitif pour 6 ans (le mien est daté du 20 août 1859), la remise d'une prime de frs 700⁹².-, l'équipement et l'armement. Tout cela se fit le premier jour car le lendemain déjà il fallait s'embarquer.

⁹⁰ Kaub.

⁹¹ En fait, les recrues étaient envoyées au dépôt des troupes coloniales (koloniaal werfdepot), situé à Harderwijk. C'est de là qu'Auguste est allé à Rotterdam (voir plus bas).

⁹² 80 florins d'après les archives nationales des Pays-Bas.

Pensant avec raison que l'avenir pouvait être dur, je me munis d'un lot d'outils d'horloger que je marchandai avec âpreté, jusqu'à ce que le prix baissât à deux fois la valeur réelle des outils.

Comme toutes les villes de garnison, Rotterdam était abondamment pourvue de cafés chantants avec bals organisés où l'on pouvait danser toutes sortes de danses de caractère. La musique était bonne, le genièvre, qui est la boisson nationale des Hollandais, coulait à flots et dans les salles de jeux, mes malheureux et novices compagnons achevaient de se faire drainer proprement.

165

Le résultat des bagarres de la veille fut très triste et se traduisit par des jambes cassées, des yeux pochés et bon nombre de déserteurs qui pour la plupart furent rattrapés et ramenés ligotés comme des vulgaires bandits.

Pour empêcher toute nouvelle tentative de fuite, nous fûmes conduits au port d'embarquement par tout un régiment.

C'était le 4 septembre⁹³ et je me souviendrai toujours de cette date. Des masses considérables d'hommes et de femmes sont venues⁹⁴ nous saluer au passage et nous souhaiter un heureux voyage. Hélas ! Combien d'entre nous ne devaient plus revenir.

Nous nous embarquâmes au nombre de 250 sur un beau trois-mâts, le Jean de With, qui appareilla tôt après.

Nous quittâmes bientôt les embouchures de la Meuse et du Rhin et sous la conduite d'un pilote expérimenté nous franchîmes sans encombre les passes dangereuses parsemées de bancs de sable des îles de la Frise ; puis nous entrâmes dans la mer du nord⁹⁵.

166

Il faisait une forte houle et le navire tanguait d'une façon inquiétante.

Le service du bord commença tout de suite par les signaux.

⁹³ « 4 7septembre » dans le texte.

⁹⁴ « sont ve= » dans le texte.

⁹⁵ Cet itinéraire allant du sud au nord n'est pas logique. Les archives néerlandaises indiquent que le 4 septembre, le contingent d'Auguste a quitté le dépôt des troupes coloniales à Harderwijk pour Rotterdam, et que le Jan de Witt a quitté Hellevoetsluis, port militaire à côté de Rotterdam, le 15 septembre 1859. Si le trajet s'est entièrement fait en bateau, la troupe a donc quitté Harderwijk, passé les îles de la Frise, est entrée en mer du Nord, a navigué vers le sud et a quitté les Pays-Bas depuis Hellevoetsluis, à l'embouchure de la Meuse et du Rhin.

Celui que j'entendais avec le plus de plaisir, était celui de l'orlem pour la distribution du genièvre ou brandy ; puis la sonnerie de la soupe qui nous était servie par escouades de 15 hommes.

En général, la nourriture était passable. Le matin nous avions du café et du biscuit, quelquefois un hareng ou un morceau de pain. À midi, c'était des pommes de terre, du lard, de la farine cuite dans des sacs, de la morue, des fèves ; que sais-je encore.

Les trois quarts des légionnaires étaient des Suisses, dont beaucoup revenaient de Naples ; les Suisses allemands étaient aussi moroses que des portes de prison ; par contre les Suisses français, les Français et les Wallons⁹⁶ Belges étaient de joyeuse humeur.

167

Il le fallait bien, sans cela avec une traversée de plus de trois mois et demi, nous serions tous morts d'ennui.

Tout le monde couchait dans des hamacs à l'entrepont, et le matin il fallait le rouler et le porter sur le pont à un endroit désigné.

Quand il faisait beau temps, un officier nous donnait une théorie sur le démontage du fusil.

Pour charmer les loisirs de la traversée, le bateau était muni d'une richesse incroyable de jeux de toutes sortes : cartes, lotos, échecs, dominos etc.

Le passage de l'Equateur fut fêté comme il convenait ; c'était l'été et le pont était brûlant ; des baquets d'eau furent mis à la disposition de l'équipage et des soldats et nous nous aspergeâmes si copieusement qu'après ce baptême rafraichissant, nous dûmes pour la plupart aller dans la cale nous dévêtir. Cette cérémonie, toujours la même, nous amusa follement.

En 1859, l'isthme de Suez n'était pas encore percé et tous les navires à destination de l'Inde et de l'Orient devaient faire le tour de l'Afrique et doubler le Cap de Bonne-Espérance.

168

Aussi rencontrions-nous chaque jour des vaisseaux de toutes grandeurs et de toutes les nations avec lesquels nous échangeions toujours le salut d'usage en faisant flotter le pavillon national au grand mât. À mesure que nous approchions du Cap, j'avais une certaine appréhension. C'était un passage redouté de toute antiquité. La mer y est toujours mauvaise et les naufrages y

⁹⁶ « Vallons » dans le texte.

sont si fréquents qu'on a surnommé ces passages « le tombeau des matelots ».

« Le Cap de Bonne-Espérance » que les navigateurs avant Vasco de Gama⁹⁷ avaient surnommé « le cap des tempêtes » m'a laissé un souvenir impérissable.

⁹⁸Pendant les orages, le ciel ne s'obscurcit pas, point de nuages sombres ou sillonnés du feu des éclairs, la mer ne se plombe pas de cette teinte de bistre comme sous nos climats.

Le firmament tout au contraire était d'un magnifique bleu clair ; la tempête partait d'un seul point de l'horizon et traversait l'espace avec la rapidité de l'oiseau. Le tonnerre faisait un bruit sec qui ressemblait à un coup de canon tiré tout près de nous.

169

Les tempêtes, au milieu des flots, sont affreuses et défient toute description. L'âme se trouble en voyant des signes de calme devenus subitement des signes d'orage, l'azur dans les cieux et l'arc-en-ciel sur les flots. Les principes de l'harmonie paraissent bouleversés : la nature semble s'y revêtir d'un caractère perfide et couvrir la fureur sous les apparences de la bienveillance.

C'est avec soulagement que nous entrâmes dans l'Océan Indien. Mais en remontant vers le nord et en nous rapprochant de la ligne, la bonace⁹⁹ nous surprit et pendant 15 jours nous restâmes en panne.

La chaleur était atroce et l'eau diminuait ; il fallut nous mettre à la ration. Les tonnes d'eau furent sévèrement¹⁰⁰ gardées par un factionnaire et nous ne pûmes nous en approcher pour boire que deux fois par jour, et encore avec un seul gobelet.

C'est pendant ces temps de calme plat qu'il faut avoir de la philosophie et de la patience ; on nous donna des lignes et des hameçons, et les bastingages se garnirent de pêcheurs. Nous retirions souvent de l'eau des poissons de un et deux kilos dont les matelots s'emparaient pour les mettre immédiatement au sel dans les tonneaux. Plus tard nous fûmes bien aises de les retrouver pour casser notre ordinaire. Mais un matin le vent se leva ; les matelots larguèrent

170

⁹⁷ « Gaura » dans le texte.

⁹⁸ Les trois paragraphes qui suivent sont tirés, souvent mot à mot, des *Oeuvres complètes de Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, Etudes de la nature, tome premier*, par L. Aimé-Martin, Bruxelles 1820, pp 446-447.

⁹⁹ « bouace » dans le texte.

¹⁰⁰ « évènement » dans le texte.

toutes les voiles, même celle du perroquet, et avec le vent à l'arrière nous avançâmes rapidement.

En passant dans le dédale des petites îles du détroit de Malacca, je vis pour la première fois un énorme albatros se repaître des restes d'un grand poisson qui flottait sur l'eau.

Après cent jours de navigation, nous arrivons en vue des côtes de Java et le port de Batavia fut bientôt signalé. Nous annonçons notre arrivée par plusieurs coups de canon et les batteries du port répondent à notre salut.

A peine le Jean de Witt avait-il levé l'ancre que nous fûmes accostés par une masse de petits bateaux qui nous offraient des fruits de toute espèce, bananes, mangues, ananas, etc. Il y avait aussi de belles embarcations de plaisance chargées d'insulaires, d'officiers, de femmes du pays qui à l'instar des demi-mondaines des boulevards parisiens, venaient offrir leurs charmes aux nouveaux arrivés.

101

Le quai de Batavia présentait l'aspect d'une activité commerciale véritablement inouïe. La rade était littéralement encombrée de vaisseaux de toutes les nations, depuis les jonques chinoises et javanaises aux superbes trois-mâts de l'Europe et des Etats-Unis.

171

C'était un va-et-vient incessant de matelots, de Malais, de Chinois, de Javanais affairés et bruyants.

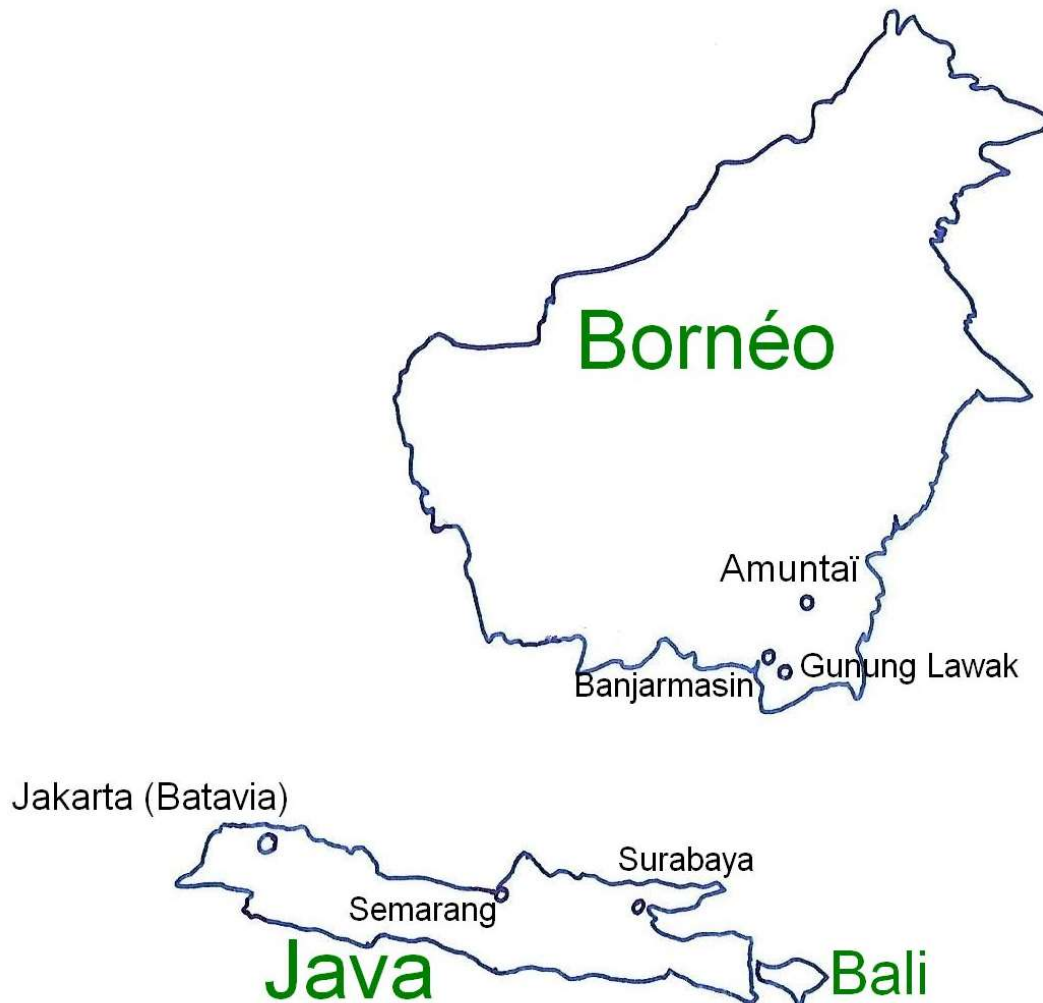
Il est impossible de rendre par les mots l'admiration qui s'empare d'une jeune imagination mise tout à coup en face de ce milieu étourdissant. On sentait que sous ce soleil ardent, sur cette terre pleine de promesses, il y avait place pour tout le monde.

A peine débarqués, on nous conduit à des casernements de bambous à une petite heure de la mer. L'intendance nous munit tout de suite de caleçons et de camisoles de toile pour remplacer nos uniformes. Nous pûmes aussi enfin goûter les délices du bain dont nous avons été privés si longtemps.

¹⁰¹ Les mots « offrir leurs charmes aux nouveaux arrivés », écrits en petits caractères en bas de la page 170 du manuscrit, se retrouvent en taille normale en haut de la page suivante (170-B), par ailleurs vide de texte. C'est peut-être ici que se termine la 3^e partie de l'autobiographie et que commence la 4^e partie dont la fin est signalée à la page 231 du manuscrit (notée 232).

En revanche, des marchands javanais et javanaises sont venus nous vendre de bons fruits et des boissons rafraîchissantes pour nous aider à supporter les chaleurs tropicales.

Avec leur célérité ordinaire, les Hollandais me désignaient déjà le soir de mon arrivée avec 120 hommes pour faire partie du 3^e bataillon d'infanterie à Samarang¹⁰², à l'autre extrémité de l'île.



Le lendemain matin 20 décembre, nous nous embarquons avec plusieurs officiers sur la Syrène, un vapeur de la Compagnie des Indes.

C'était à peu près une dizaine de lieues de navigation avec bon vent arrière, un soleil éblouissant, un ciel d'un bleu idéal et une mer ravissante.

¹⁰² Samarang (« Samaraug » dans le texte).

Les rivages apparaissaient resplendissants de verdure, avec de grands cocotiers élancés et chargés de fruits, d'immenses plantations de cannes à sucre et de caféiers. Dans une terre où tout croît sans peine, on comprend que les habitants naissent agriculteurs et cultivateurs ; la cueillette des fruits et du riz suffit à les nourrir.

Si rapide qu'ait été l'accroissement de la population, les ressources du pays ont toujours été plus que suffisantes pour faire face à ses besoins. Moyennant quelques heures de travail par jour, l'indigène a pour ses trois repas du riz, un peu de poisson et de la viande de buffle. Les dépenses sont réduites à un strict minimum : une maison de bambou, un habit de toile, avec cela les mœurs douces de l'état agricole.

173

Samarang¹⁰³ est un port moins considérable que Batavia. La ville est située sur une rivière que les vaisseaux ne remontent pas, et à une bonne heure de la mer. Des Javanais qui rament avec un ensemble et une vigueur sans pareil nous y conduisent dans de grandes embarcations de la Compagnie.

Après le débarquement, nous sommes conduits à la caserne et incorporés dans la 6^e compagnie du 3^e bataillon, composée d'Européens comme la 1^{ère}. Les quatre autres compagnies ne renfermaient que des Javanais et surtout des Ambonnais.

La garnison de Samarang¹⁰⁴ était assez forte. Outre les 3^{ème} et 5^{ème} bataillons d'infanterie, on y trouvait le 5^{ème} escadron de hussards, les 2 batteries hollandaises de Pontjol¹⁰⁵ et un bataillon de nègres sous la conduite d'officiers hollandais.

Le riz est la Providence de Java et des contrées équatoriales si belles et si luxuriantes mais rendues souvent inhabitables par la fièvre et la dysenterie.

Il faut reconnaître que le gouvernement hollandais fait tous ces efforts pour empêcher la mortalité chez ses jeunes soldats et les habituer au régime du riz.

Le riz est cuit à la vapeur, et le cuisinier y ajoute une cuillerée de Karis ou petit piment et du poivre rouge d'Espagne. Pour le manger, point n'est besoin de

174

¹⁰³ « Samaraug » dans le texte.

¹⁰⁴ « Samaraug » dans le texte.

¹⁰⁵ Pontjol (Poncol en indonésien, mais prononciation similaire) était un fort au nord-ouest de Semarang, dont l'emplacement se trouve aujourd'hui englobé dans la ville moderne.

fourchette, les quatre doigts et le pouce y suffisent amplement. Avec le riz, on mange habituellement un peu de poisson et de viande.

L'école de soldat commença tout de suite ce ne fut pour moi qu'un jeu, puisque je connaissais l'exercice à la française. Comme à Sétif, les postes étaient nombreux à Samarang¹⁰⁶, à la poudrière, chez le général et tout le tremblement.

Malgré toute la bonne volonté dont j'étais animé, je n'ai jamais pu apprendre le hollandais ; heureusement que je le comprenais juste assez pour exécuter les ordres de service. Mais en revanche j'appris facilement le malais et le javanais, ces langues aux inflexions d'une infinie douceur et qui m'ont été si utiles dans le cours de mes années aux services des Indes¹⁰⁷. Le marché à Samarang se tient en permanence. De grands baraquements abritent les marchands de volaille et de poisson, mais la plus grande partie de l'espace est envahie par les vendeuses de fruits ou d'œufs.

Ces marchandes reconnaissent tout de suite les soldats frais débarqués qu'elles nomment « orang barou ». Pour peu qu'on se montre honnête à leur égard et qu'on les paye bien, elles vous mettent en réserve les fruits les meilleurs, entre autres ces petites bananes grosses comme le pouce, à pelure légère, douces, moelleuses et qui fondent dans la bouche.

175

Avec leurs plus beaux fruits, ces gentilles Javanaises nous offraient leurs sourires qui sont vraiment la chose la plus exquise qui se puisse voir et dont les Européennes peuvent être jalouses à juste titre.

Au reste, toute la personne de ces naturelles est remarquable. Elles sont élancées, sveltes ; les diverses parties du corps présentent le plus bel équilibre ; les os sont fragiles à l'extrémité, la taille flexible comme une liane.

La couleur de leur peau varie du jaune pâle à l'olivâtre foncé¹⁰⁸ selon le genre de vie, la nourriture et le séjour ; mais les nuances les plus relevées sont celles où dominent les reflets dorés. Le nez est un peu accusé sans cependant être épaté ; la bouche est forte mais point du tout lippue comme celle des négresses ; les yeux sont larges et bien ouverts et la figure ronde, d'une

¹⁰⁶ « Samaraug » dans le texte.

¹⁰⁷ Dès leur arrivée dans la région, les Hollandais se sont servis du malais pour communiquer avec les locaux ; il est même devenu langue officielle de l'administration coloniale en 1865, époque où Lambelet était sur place (il est aujourd'hui appelé indonésien). Ainsi, avec des camarades et des officiers maîtrisant plus ou moins le français et une administration et des indigènes utilisant le malais et le javanais, Lambelet pouvait se passer d'apprendre le néerlandais.

¹⁰⁸ « farcé » dans le texte.

expression de bienveillance, de politesse, mais aussi marquée de¹⁰⁹ tristesse, de supplication et de résignation.

176

Le gouvernement autorise les soldats à prendre femme chez les Javanaises et leur permet de vivre avec elles dans la caserne. À bien des égards, la femme javanaise non abrutie par les corvées montre plus d'énergie, plus d'intelligence et de fierté que les hommes.

Les Javanais n'ont pas d'égaux parmi les nations pour l'obéissance et la résignation. On cite même des exemples de malheureux qui, sur l'ordre des chefs, se laissent condamner à leur place aux travaux forcés.

Il est étonnant qu'un peuple si docile et plié à un tel asservissement ait pourtant conservé tant de vertus, la douceur, l'esprit de justice et de probité.

J'ai passé une année à Samarang¹¹⁰ sans grande aventure ; une fois cependant, j'eus une alerte, mais avec plus de peur que de mal. Etant de garde à la poudrière en pleine campagne, j'avais fait la connaissance d'un excellent Javanais auquel j'aidais avec plaisir à recueillir les capsules du café dans de petites corbeilles. À un moment donné, et comme j'étais baissé sous un caféier, je vois au-dessus de ma tête un serpent qui pouvait avoir 7 pieds de long et qui dardait vers moi sa langue fourchue. Pendant que je cherchais sur un bâton pour me défendre, il disparut dans le feuillage bruissant ; il était inoffensif et commun.

177

Pour maintenir les effectifs, le gouvernement provoquait les réengagements de 6 ans après les 5 premières années de service ; il restait donc aux réengagés 7 ans à servir. Les primes étaient fortes et les vétérans avaient le droit de changer d'île et de garnison. Mais la mort fauchait sans relâche dans nos rangs et il fallait combler les vides avec les contingents venus d'Europe.

Ces nouveaux arrivés, déçus dans leur attente, apportaient avec eux un esprit d'insubordination et de révolte. Le moment est venu de conter une de ces mutineries de caserne qui a été sanglante et où j'ai failli être tué¹¹¹.

Depuis longtemps le feu couvait sous la cendre et une intrigue avait été nouée entre le sultan de Solo¹¹² désireux de se débarrasser des Hollandais et les soldats européens de mon bataillon. Un vieux sergent allemand était l'âme

¹⁰⁹ « de de » dans le texte.

¹¹⁰ « Samaraug » dans le texte.

¹¹¹ Le 17 août 1860.

¹¹² Surakarta.

de la révolte et dirigeait les conciliabules secrets. J'étais au courant de tout et pressé de donner ma signature au complet. J'eus la sagesse de résister, sinon¹¹³ j'aurais été pendu haut et court.

178

Il s'agissait après un appel du soir de se rendre maître de la caserne, puis d'entraîner les autres troupes, de gagner Solo et d'y former probablement une garde prétorienne à l'ambitieux sultan.

La première partie du programme s'exécuta à la lettre. Après l'appel, les conjurés se battirent avec les Hollandais ; un fourrier appelle la garde, mais il est tué ; les coups de feu éclatent dans les corridors, des Hollandais tombent ; le sergent-major qui accourt est accueilli par une grêle de balles dont aucune ne l'atteignit heureusement.

Me considérant en état de légitime défense, je charge à mon tour mon fusil. Un Suisse allemand avait une balle dans le bras et vient à moi comme un furieux pour me demander de le bander. Mais comme je refusais, n'ayant pas de toile, il veut m'embrocher de sa baïonnette. Je fis un saut de côté, me précipite sur lui et le désarme.

Ce fut le point culminant de la bagarre.

Les émeutiers descendent ensuite tumultueusement les escaliers, mais en ce moment ils sont accueillis par une décharge générale des compagnies ambonnaises¹¹⁴ rangées dans la cour en bataille ; des hommes tombent, d'autres sont blessés, les survivants retournent dans leurs chambres, subitement dégrisés ; les sous-officiers reprennent le commandement.

179

Par un hasard vraiment providentiel, le lieutenant de service après l'appel avait un peu tardé d'aller au rapport du commandant de place. En entendant les premiers coups de feu, il avait immédiatement fait sortir les Ambonnais¹¹⁵ et commandé le feu.

Par cette prompte intervention, de plus graves malheurs furent évités.

En haut la discipline renaissait ; ma conduite expectative me valut d'être choisi pour monter la garde contre les mutins ; quelques-uns fondent sur moi par surprise et allaient m'arracher mon fusil, quand le sergent-major au péril de sa vie m'arracha de leurs mains plus mort que vif.

¹¹³ « son » dans le texte.

¹¹⁴ « Aurbonnaises » dans le texte.

¹¹⁵ « Aurbonnais » dans le texte.

La garde enleva les morts et conduisit les blessés à l'hôpital. Puis l'enquête commença, rigoureuse. Il fallut se présenter à l'inspection muni de son fusil et des deux paquets de cartouches que chaque homme possédait ; tous ceux auxquels il en manquait furent immédiatement coffrés ; j'en avais tiré cinq pour ma part dans le tas sans distinguer les amis ou les ennemis ; je fus enfermé comme les autres.

180

La peur au quartier général fut si vive que deux pièces de canon furent braquées toute la nuit contre la caserne, prêtes à tirer au moindre bruit. La précaution fut inutile, la révolte était bien et dûment domptée.

Deux mutins, dès le début de l'action, réussirent à gagner la campagne avec armes et bagages. Cernés par la police javanaise armée de lances, ils se défendirent en désespérés jusqu'à épuisement des munitions, puis se tuèrent réciproquement de leurs dernières cartouches pour ne pas subir le châtiment de leur crime. Ils sont morts en braves et la police ramena leurs cadavres à la caserne.

La prison se remplit d'une quarantaine d'émeutiers, outre les 6 blessés à l'hôpital. Pendant 15 jours, le conseil de guerre siégea en permanence ; il se composait d'un colonel, d'un capitaine, de deux lieutenants, de deux sous-officiers et de deux soldats. Chaque prévenu comparaisait flanqué de deux soldats baïonnette au canon.

Je fus sommé d'expliquer la part que j'avais prise à la rébellion et sur qui j'avais tiré les cinq balles manquantes. Je répondis bravement qu'ignorant la langue hollandaise, j'avais cru à une sédition indigène contre la caserne, que j'avais tiré dans la cour, dans le tas, pour ma défense personnelle. Je fis appel au témoignage du sergent de garde qui m'avait placé en faction lors de l'émeute avec deux soldats hollandais. Ces deux derniers confirmèrent ma déposition. Je fus interrogé trois fois et je ne variaï pas d'un point ma déposition. Je crus m'être bien défendu et en me retirant il me sembla démêler des regards de commisération de la part des deux lieutenants du conseil qui aimaient tant à parler français avec moi. Il aurait du reste été parfaitement inutile de se faire des cheveux pour cette affaire. Le vin était tiré et il ne restait plus qu'à le boire. Cela ne tarda guère.

181

Un matin de bonne heure¹¹⁶, on nous fit faire une nouvelle toilette, habits propres, casquettes, cravates bleues ; les hommes de corvée apportent aux

¹¹⁶ Le 1^{er} septembre 1860 (voir le Journal de Genève du 14 novembre 1860).

prisonniers le riz, le poisson, la viande, tout l'appareil d'un bon repas comme cela arrive les jours d'exécution. Dans la cour, le 7^{ème} bataillon était sous les armes, le colonel et les officiers en grande tenue, une batterie de Pontyol¹¹⁷ était arrivée et front contre la caserne, un détachement de mon bataillon était prêt. Tous ces préparatifs sentaient d'une lieue l'exécution capitale, quoique rien n'avait transpiré des décisions du Conseil de guerre.

Tous les prisonniers sortent de leur cellule et le détachement les encadre ; nous marchions librement, mais nos gardes du corps surveillaient étroitement tous nos mouvements.

Ce cortège funèbre me rappelait celui du camp de Couliatati¹¹⁸ à Constantine, lors de l'exécution du Flamand meurtrier de l'adjudant, avec cette différence qu'au lieu d'être spectateur, j'étais parmi les accusés. Mais j'étais bien résolu à ne pas faiblir au moment suprême et de mourir en brave s'il fallait.

A notre arrivée sur la place d'armes à un mille de la ville, nous découvrîmes avec émotion une multitude de Javanais ; il y en avait au moins 10 000, armés de lances et placés en fer à cheval tout autour de la place. Tout au fond il y avait deux escadrons du 5^{ème} hussards, une batterie d'artillerie, et les artilleurs encadraient leurs pièces, mèches allumées.

En face du fer à cheval, on avait disposé une enclume, des marteaux, des chaînes, une petite fournaise fumante, bref tous les appareils de la cérémonie qui allaient faire de plusieurs de nous des forçats rivés à la chaîne d'infamie du bagne.

Mais ce qui fit courir dans notre échine un frisson glacé, ce fut la vue d'une immense potence à laquelle pendaient 9 bouts de cordes destinées à lancer neuf suppliciés dans l'éternité.

Cette mort ignominieuse que j'allais peut-être subir me remplit d'horreur et d'indignation.

Qu'un coupeur de gorge, un bandit meure étranglé par la corde, il n'a que ce qu'il mérite ; mais des soldats doivent tomber sous les balles, c'est la seule mort digne d'eux.

¹¹⁷ Pontjol. « Pont Yole » dans le texte.

¹¹⁸ Coudiat-Aty. « Couillatati » dans le texte.

Au pied de l'échelle appuyée contre la potence, il y avait une petite estrade où les commissaires civils du gouvernement, en chapeaux haut de forme, s'étaient rassemblés.

Les troupes qui nous faisaient escorte se placèrent en face du demi-cercle et notre détachement aligna les prévenus à dix pas de la potence.

Quand tout le monde fut placé, un silence de mort s'établit. Les neuf cordes de chanvre flottaient sinistrement à la brise, et spectateurs et condamnés les regardaient avec une égale horreur. Dans ce moment tragique et inoubliable, ma seule idée, idée fixe qui devait également tenailler mes malheureux compagnons d'infortune était celle-ci : y a-t-il une de ces cordes pour moi et serai-je bientôt balancé à son extrémité ?

184

Il est temps de dire ici qu'un soldat moins que tout autre redoute la mort. J'en ai vu bien peu durant mes 10 ans de colonie qui ait fait preuve de couardise et de lâcheté, la plupart affrontant la mort et les mille dangers auxquels ils sont exposés avec une insouciance et une gaité qui sont à admirer. Je ne faisais pas exception à la règle. Cependant, les militaires préfèrent le trépas au milieu de la poudre et des balles, du fracas des batailles, à la sinistre et dégradante pendaison.

Un général enfin se lève et d'une voix forte commande aux troupes : « Portez armes ! Présentez armes ! » Puis toutes les musiques et tambours battent aux champs.

Quand le silence s'est rétabli, le général continue en s'adressant aux troupes : « Je vous invite tous à être forts et pendant l'exécution de ne prononcer la moindre parole de blâme ou de rébellion, sinon vous serez mis aux fers ».

185

Maintenant la parole est au procureur du roi ;

Un grand homme noir se lève sur l'estrade, déroule un long papier et d'une voix caverneuse et solennelle lit la sentence.

« Au nom du roi, au nom du gouvernement hollandais, au nom des officiers généraux de sa majesté ; nous condamnons, pour cause de révolte à main armée, les neuf militaires dont les noms suivent à être pendus séance tenante, les deux suivants à 10 ans de travaux forcés ; les autres prévenus sont acquittés et reprendront immédiatement leurs rangs.

Pendant cette lecture, j'avoue que mon cœur battait à se rompre et que je ne¹¹⁹ pus réprimer un soupir de soulagement quand j'eus compris que je n'étais pas dans la liste des condamnés mais des acquittés.

Ce qui se passa ensuite ne fut plus qu'une ignoble tragédie. Immédiatement, les caporaux s'emparèrent des deux hommes condamnés aux travaux forcés, les conduisirent vers la potence où on leur riva aux mains et aux pieds le boulet d'infamie. Pour ma part, j'eus préféré la corde.

186

D'autres sous-officiers menèrent les 9 condamnés à trois pas de la potence et les coiffèrent de longs bonnets noirs qui descendaient jusque sur les épaules en voilant la face. Puis un caporal passa une des cordes autour du cou de chacun d'eux. Le premier pendu fut le sergent ; un indigène prit la corde, gravit l'escalier suivi du condamné et jetant la corde à un autre indigène qui la fixa à la traverse de la potence, un troisième indigène se suspendit aux pieds pendant que le second sautait sur les épaules ; la mort fut presque instantanée. Puis ce fut le tour des deux frères et des autres.

Tous sont morts sans faiblesse et comme des braves ; à peine quelques tressaillements de leur corps annonçaient les affres et les convulsions de la mort.

L'assistance tremblait plus que les condamnés, et j'ai vu des soldats impressionnés à un tel point qu'ils tombaient sans connaissance.

Le gouvernement, pour frapper les populations de terreur et donner à tous le sentiment de sa force, avait entouré la lugubre cérémonie de tout le cérémonial et de toute la solennité désirables. Les plus hautes autorités militaires étaient accourues de Batavia, de même que tous les rajahs et roitelets soumis accompagnés d'une escorte brillante et chamarrée. La leçon profita et pendant longtemps il ne se produisit plus aucune révolte militaire ou indigène.

187

Les dernières sanctions eurent lieu à Solo et à Doncorbeau, où le rajah fut déposé à la prison perpétuelle et où l'on pendit haut et court un sergent et quatre soldats compromis dans les troubles.

Après les peines, les récompenses : le lieutenant et le sergent-major reçurent la croix de la Légion d'honneur pour leur belle conduite pendant la sédition ; je dois le reconnaître du reste que cette distinction était pleinement méritée.

¹¹⁹ « que je pus » dans le texte.

Quelques temps après ces évènements, il a été fait une enquête en Suisse de cette révolte qui a fait beaucoup de bruits ; sur ces neuf hommes qui ont été pendus à Samarang¹²⁰, sept étaient Suisses. Il paraît qu'il y a eu enquête de la Confédération et plusieurs autorités sont venues jusqu'à Java pour faire sur place l'enquête qui n'aboutit à rien.

Du reste c'était en général des anciens soldats de Naples qui étaient connus pour des soldats indisciplinés et capables de tous les crimes possibles. Ces Messieurs durent s'en retourner (à ce que l'on m'a dit avec les goussets bien garnis).

Au bout de quelques temps après ces terribles évènements, le gouvernement hollandais était mis en demeure de faire une expédition à Bornéo pour détruire les nombreux pirates qui se trouvaient sur les côtes de Bornéo, où plusieurs navires étrangers furent détruits. Les possessions hollandaises touchant les côtes de Bornéo, je pense que c'est par voie diplomatique que la Hollande fut chargée d'aller arrêter ces forbans¹²¹.

Neuf navires partirent de Java à destination de Bornéo pour débarquer à 35 km au sud de Bandjermassin¹²². Avec deux cents hommes sous les ordres du commandant de Rougemont¹²³, je m'embarquai à Samarang sur l'Aurore. C'était à peu près 12 heures de traversée.

La côte de Bornéo était parsemée de petites îles infestées de crocodiles étendus sur les sables, la gueule ouverte et parfaitement immobiles. Un petit oiseau, l'Ichnemoa, s'y introduisait impunément pour en débarrasser les insectes qui tourmentent ces monstres affreux.

Des bandes de singes, confiants dans leur agilité, couraient aussi sur le dos des sauriens qui ne se donnaient pas même la peine de se déranger, la raideur de leur échine ne leur permettant pas de se retourner facilement ; en revanche, tout en ayant l'air de somnoler, ils happaient au passage tantôt une

¹²⁰ « Samaran » dans le texte.

¹²¹ Il s'agissait en fait de la guerre de Banjar (1859-1863). Les insurgés étaient appelés en malais brandals (bandits) par leurs ennemis. Cette digression sur les pirates de Bornéo est probablement due aux éditeurs de la biographie qui ont pensé que les « pirates » dont parlait Lambelet étaient ceux qui infestaient les parages de Bornéo (voir le *Journal de Genève* du 23 juillet 1862), alors qu'en réalité les actions militaires se sont déroulées à l'intérieur des terres.

¹²² Banjarmasin.

¹²³ Major Wilhelmus Louis Johannes Gerardus de Rochemont (1821-1896), commandant du 7^e bataillon d'infanterie. Lambelet ne sera incorporé au 7^e bataillon qu'en 1863, un peu avant de repartir à Bornéo. De Rochemont était à Bornéo au moins depuis 1861.

patte, tantôt une queue de singe puis se roulant sur la bête, l'étouffaient et la mangeaient en un clin d'œil.

La Hollande règne actuellement sur plus de 50 millions de sujets et sur les contrées les plus riches de la terre. La perle de ces possessions est l'île de Java dont la province de l'ouest, ou régence de Preanger¹²⁴, très montagneuse, est une¹²⁵ des plus belles régions du globe.

Par la beauté de sa nature, elle rivalise avec les plus privilégiés de la terre. On peut la comparer à la France¹²⁶ pour la majesté de ses montagnes imposantes et enchevêtrées ; elle est l'égale de la Scandinavie par la splendeur de ses forêts vierges et de ses cascades ; elle peut rivaliser avec l'Italie pour le charme de ses poétiques vallées. Mais elle surpasse tous ces pays par la beauté terrifiante de ses volcans.

190

Notre débarquement s'opéra à Landak¹²⁷, petit port au sud de Bandjermassin. Cet endroit avait été choisi par le gouvernement comme base d'opérations. Pour arriver à cerner et capturer les pirates, il fallait construire une série de petits blockhaus ou beintins¹²⁸, le 1^{er} à Landak, les suivants à travers les forêts vierges, à la jonction des rivières jusqu'à Amoentai¹²⁹, une station intérieure centrale qui devait devenir un quartier général contre les flibustiers, à 300 km de la mer.

Plusieurs missionnaires étaient établis depuis quelques temps à Landak¹³⁰ et des Dayaks soumis y coupaient des arbres. Nous nous mîmes sans tarder à construire notre premier beintin. Les troncs de 2 à 3 m de long étaient appointis et enfoncés en terre pour former les parois du blockhaus ; une porte étroite était ménagée de manière à ne laisser passer qu'un homme à la fois. Ce blockhaus était carré avec quatre mètres sur chaque face ; le toit était en fortes branches et surmonté d'un petit dôme.

191

¹²⁴ Priangan.

¹²⁵ À partir d'ici et jusqu'à la fin du paragraphe suivant, le texte est tiré presque mot pour mot de EEKHOUT R.-A., *Les Indes néerlandaises*, in *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Année 1892 p 108.

¹²⁶ « la Suisse » dans EEKHOUT

¹²⁷ « Landak » dans le texte. Landak est une rivière et un royaume à l'ouest de Bornéo, donc pas du tout dans la région de Banjarmasin. Peut-être à rapprocher du mont Lawak (Gunung Lawak), au sud-est de Martapura, qui n'est donc pas un port. Le fortin qui s'y trouvait a été pris par les Hollandais le 27 septembre 1859. Auguste parle ici peut-être de sa reconstruction.

¹²⁸ Benteng signifie fortin en malais.

¹²⁹ Amuntai. La combinaison de lettres néerlandaise 'oe' se prononce 'ou'.

¹³⁰ « Landak » dans le texte.

A l'aide du génie qui avait les gros outils nécessaires et les haches des Dayaks, notre beintin avançait rapidement. Mais dès le troisième jour, nous fûmes attaqués à coups de fusils par les pirates et les indigènes insoumis qui nous envoyaient leurs flèches empoisonnées.

Chaque soldat avait près de lui son fusil chargé et la baïonnette au canon. Nous n'eûmes heureusement aucune perte à supporter.

Pour préserver le beintin d'une invasion soudaine, nous établîmes tout autour une palissade en ranjoe¹³¹.

Mais nos amis Dayaks qui nous vendaient des fruits délicieux eurent fort à souffrir des pirates. Leurs Kampongs établis sur pilotis furent incendiés et plusieurs de ces indigènes soumis furent tués à coups de lances.

Nous laissâmes au beintin de Landak une garnison d'une vingtaine d'hommes, sous les ordres d'un lieutenant, de deux sergents et de quelques caporaux. Puis nous nous enfonçâmes au cœur des forêts vierges ou dans les marécages. Une vie terrible de fatigues, de dangers, de privations commença pour moi.

192

Ma plume ne sera jamais assez éloquente pour décrire les souffrances que j'ai eues à endurer dans les solitudes infinies de Bornéo.

Le service doit s'y faire avec la plus stricte discipline et la confiance du soldat en ses officiers doit être illimitée. Il lui faut l'ardeur sans l'emportement.

Un jeune arbre avait été recourbé à une liane terminée par un cercle en forme de nœud coulant étant¹³² disposé dans le sentier ; en mettant le pied sur cette sorte de trappe, la liane se détendit, l'arbre se releva emportant avec lui le soldat pris par la jambe et qui resta suspendu la tête en bas. Il serait mort infailliblement si nous ne l'avions délivré de sa gênante situation.

Puis il y avait ces myriades de moustiques qui dévorent la figure et les mains ; ils s'acharnent beaucoup sur les nouveaux venus dont le sang leur paraît sans doute plus généreux et dont le visage enfle en leur causant d'intolérables douleurs.

Très souvent aussi, à 50 ou 100 pas en avant de la colonne, des pécaris ou des sangliers passaient comme la foudre à travers les arbres et c'étaient pour moi

¹³¹ Randjoe : bambou pointu et durci au feu planté en terre (*Capitaine Bernard, À travers Sumatra de Batavia à Atjeh*, Paris 1904).

¹³² « était » dans le texte.

des moments joyeux. Si j'avais eu le loisir, avec quelle passion je me serais livré au plaisir de la chasse.

Pendant cette première randonnée, deux soldats ont disparu sans laisser la moindre trace. Ont-ils été pris par les pirates ou mangés par les crocodiles ?

193

Mystère et on ne saura jamais, la forêt vierge garde mieux ses secrets qu'un sépulcre scellé.

A force de batailler avec la forêt vierge, nous arrivons à un confluent secondaire de rivières, où nous construisîmes un second beintin qui fut baptisé du nom de Barito¹³³.

Puis nous nous embarquâmes sur une de ces rivières profondes et au cours paisible ; après deux jours de navigation, nous arrivions au but de notre voyage à Amoentaï.

Amoentaï était le centre de la jonction de toutes les rivières des environs ; la place commandait le fleuve et aucune embarcation ne pouvait passer sans être aperçue. Ce confluent de rivières devait plus tard devenir une grande ville de 40 000 habitants et j'ai été de ceux qui ont posé les premières fondations de la cité naissante¹³⁴.

Nous trouvâmes sur place quelques soldats du génie qui avaient fait couper les arbres sur un certain espace et fait déblayer le terrain par les Dayaks soumis. Des charpentiers malais et chinois étaient déjà en train d'édifier les premières palissades de bambous destinées à devenir un grand beintin, une caserne, des maisons d'officiers, un hôpital et une prison.

194

Dès que le beintin fut terminé, deux pièces de canon furent montées et braquées dans les deux angles qui regardaient la rivière pour pouvoir¹³⁵ balayer de leur feu les embarcations des pirates qui tenteraient de forcer le passage.

Un service sévère jusqu'à la rigidité fut établi, notamment en ce qui concerne le service de garde. Des sentinelles, le plus souvent doubles, étaient placées à l'entour du campement ; si l'une ou l'autre d'entre elles s'était endormie, elles auraient pu compromettre la sûreté de tout le camp ; car les pirates de Bornéo sont des hommes audacieux et rusés et prêts à tous les crimes. Plusieurs fois dans des nuits noires comme de l'encre, ces brigands

¹³³ Nom du fleuve qui arrose Banjarmasin.

¹³⁴ Probablement la reconstruction de la localité après sa prise par les Hollandais.

¹³⁵ « et pouvoir » dans le texte.

s'approchèrent des factionnaires en rampant comme des serpents, un buisson sur le dos, et par surprise égorgèrent les malheureux soldats.

Aussi, tous les quarts d'heure, il partait un cri convenu de la grand' garde et que tous les postes devaient répéter afin de se tenir constamment éveillé. À tout instant, des rondes d'officiers et de sous-officiers passaient, et toute sentinelle qui aurait dormi ou qui aurait été inoffensive à la consigne aurait été relevée immédiatement et jugée en Conseil de guerre. En un mot, il fallait ou jamais ouvrir l'œil et le bon.

195

Il faut rendre cette justice au gouvernement hollandais pour la bienveillance et les bons traitements dont il gratifie les soldats envoyés dans les solitudes comme premiers pionniers.

Dans ces pays de chaleur intense, la mortalité serait plus grande sans les bons soins dont il est l'objet et l'hygiène qu'on lui fait observer. D'abord, le port du sac est supprimé. La solde est très élevée ; une cantine pourvue de bonnes conserves et de fruits d'Europe, de bons vins rouges français et de toutes sortes de denrées saines et fortifiantes, est à la disposition du soldat. Les services sanitaires y sont perfectionnés et munis de tous les médicaments capables de combattre la fièvre, la dysenterie ou le choléra.

Continuant notre système de défense, nous établîmes des beintins à tous les carrefours importants de rivières, avec des postes pour les défendre. Tout le pays fut bientôt couvert d'un réseau de fortins dans les mailles duquel les pirates ne purent plus passer.

Dès que les bandits étaient signalés par les espions du gouvernement, nous nous mettions en campagne pour les atteindre ; le plus souvent, quand nous arrivions sur le lieu de leur assassinat ou de leurs déprédations, ils avaient fondu sur place et s'étaient comme évanouis.

196

Mais quand nous avons réussi à les surprendre, avec quel plaisir nous les fusillions. Notre chef de patrouille qui me savait habile tireur faisait charger les fusils par les camarades qui me les passaient au fur et à mesure, ce qui me permettait de tirer sans interruption.

Les indigènes qui nous accompagnaient coupaient la tête de tous les pillards blessés ou tués et nous rapportions avec fierté ces trophées sanglants et barbares à Amoentaï.

Mais ces expéditions ne se terminaient pas toujours sans dommage pour nous ; des soldats tombaient dans les embuscades des bandits ou recevaient des flèches empoisonnées tendues près des arbres où nous passions. Puis comme je l'ai dit plus haut, nos coolies abandonnaient très souvent les blessés qu'ils transportaient, ou les assassinaient pour désertier ensuite.

Le chef de l'expédition ou le médecin, exténués eux-mêmes de fatigues ou de maladie, n'avaient plus la force de commander, et les blessés n'étaient plus recherchés que pour la frime ; on ne les revoyait généralement plus ; c'était la pratique dans toute son horreur de la maxime : chacun pour soi et Dieu pour tous.

197

Les indigènes de la région d'Amoentaï étaient journellement tourmentés, volés ou assassinés par les pirates, et ils souhaitaient avec ardeur que la Hollande put ramener un peu d'ordre et de sécurité. Ils étaient en général bien disposés pour nous et nous vendaient volontiers les produits de leur sol dont nous avions besoin.

Le gouvernement hollandais savait du reste employer avec les indigènes, une politique faite de douceur, de flatterie ou de séduction.

Pour montrer sa force et sa bonne volonté, pour se faire aimer et respecter des Dayaks, la grande Compagnie des Indes organisa à Amoentaï de grandes et splendides fêtes et y invita les tribus du voisinage avec leurs chefs.

A l'occasion de ces réjouissances publiques, des officiers généraux vinrent de Batavia ou de Surabaya, avec de nombreuses troupes pour renforcer la garnison. Tous les chefs de beintins du voisinage étaient aussi présents.

Les chefs de tribus arrivèrent sous de grands parasols dorés selon leurs grades, d'autres avec leurs armées en palanquin, d'autres enfin avec leur gamelan ou musique du pays.

De grands restaurants chinois ou malais avaient été édifiés et pourvus d'innombrables provisions de riz, de poisson, de viande de buffle, de volailles, de fruits et d'œufs ; tout cela était à l'ombre du feuillage d'arbres plusieurs fois séculaires.

198

Le général commandant la division militaire de Bandjermassin reçut les chefs Dayaks en séance solennelle, puis ils défilèrent sous leurs grands parasols dorés.

Alors parurent sur la terrasse de longues files de bayadères, vêtues de gaze de la poitrine aux pieds, de ce costume transparent qui leur est traditionnel et sous lequel leurs formes élégantes et leurs fines attaches laissent entrevoir toutes leurs séductions. Leurs mouvements sont cadencés par le cliquetis des bijoux métalliques dont elles sont couvertes.

Elles viennent exécuter le tandack indien dans toute son originale splendeur. Les tribus furent admises à de grands banquets et s'en retournèrent à leurs Kampongs¹³⁶ chargées de décorations et de présents.

Pendant mes quatre années de séjour à Bornéo, j'ai souvent été en contact avec les habitants de la province intérieure ; je connaissais leur langue à fond.

Beaucoup d'écrivains et voyageurs de passage se plaisent à raconter des légendes surannées sur le dos des habitants du pays qui ne sont pas exactement comme ils se plaisent à raconter.

Dans mes expéditions contre les pirates, j'ai pu me convaincre que les indigènes sont en général fort doux et hospitaliers ; de suite on voit sur leur figure la marque de la droiture et de la bonté. Sans doute on ne change pas les mœurs et la vie d'un peuple primitif en quelques années.

Les maisons lacustres sont bâties sur des pilotis à trois pieds au-dessus du terrain marécageux. Les maisons communiquent entre elles au moyen d'une planche tenant lieu de rue. Le côté de la maison qui fait face à la rivière sert d'échoppes les jours de marché ; de tous les points de la vaste nappe d'eau, arrivent à ce marché de légers esquifs montés par un seul individu apportant les denrées et les marchandises en vente sur des radeaux.

Toutes les communications se font sur la rivière et c'est sur l'eau un va-et-vient continuel de peuple. Les choses nécessaires à la vie s'achètent sur les marchés flottants et toutes les affaires commerciales se traitent sur l'élément liquide. C'est la bourgade lacustre dans toute l'acception¹³⁷ du terme où l'on ne rencontre ni chevaux, ni voitures, ni animaux domestiques en dehors des cochons, des oies et des poules.

Très loin dans l'intérieur, la langue malaise est parlée avec une grande pureté.

Entre deux expéditions faites dans l'intérieur, nous jouissions toujours d'un peu de tranquillité.

¹³⁶ « Rampons » dans le texte.

¹³⁷ « exception » dans le texte.

Des masses d'indigènes arrivaient à Amoentaï vendre aux Hollandais les fruits du pays, des petits singes, des perroquets, même des pécaris pour le prix d'un demi florin.

Notre hôpital et ses annexes jouissaient aussi d'une vogue et d'une réputation extraordinaire ; une quantité d'indigènes¹³⁸ malades venaient s'y faire soigner gratuitement.

Par reconnaissance, ils apportaient de l'intérieur toutes sortes de cadeaux aux docteurs qui les soignaient ou aux officiers qui les hébergeaient, des singes de toutes les grandeurs, de gros pécaris, des ours, des serpents boas longs de 5 à 7 mètres.

Un jour nous vîmes arriver un énorme orang-outang déjà bien vieux auquel il a fallu construire une énorme cage de bois de fer ; les barreaux en étaient serrés pour empêcher l'animal de passer ses longs bras au travers.

201

Il était effrayant à voir, de couleur gris foncé ; malgré sa vieillesse, il avait encore des muscles d'une vigueur étonnante. L'infirmier disait qu'il avait bien près de cent ans peut-être davantage.

Une autre cage contenait le boa ; il était de la grosseur de la cuisse d'un homme. La méthode employée pour le nourrir était aussi simple que possible ; l'infirmier qui le soignait lui donnait une volaille vivante par mois – une poule ou un canard.

Dès qu'on avait soulevé le barreau de la cage, on mettait rapidement la poule : le boa l'attrapait par les pattes dans sa gueule formidable, s'enroulait autour et l'étouffait de ses anneaux ; après quelques minutes, la bouche du serpent sécrétait une bave gluante qui imprégnait le volatile aplati, déformé, puis le boa l'engloutissait lentement ; aucun renflement du corps n'indiquait la place de la bête.

La ménagerie de la caserne comprenait encore de très belles panthères noires et plusieurs gros singes.

J'étais devenu très habile à la pêche de la tortue¹³⁹. Quand j'avais réussi à amener une jusqu'au bord, il fallait s'y mettre deux ou trois pour la maintenir et la retourner sur le dos ; malheur à celui qui se serait laissé saisir un membre

202 /
notée 203

¹³⁸ « ingène » dans le texte.

¹³⁹ Fin de la page 201. La page suivante est notée par erreur 203, mais il n'y a pas de coupure dans le récit.

avec leur gueule douée d'une force inouïe ; il aurait dû faire le sacrifice d'un morceau de sa personne.

En ouvrant la carapace, on trouve dans son corps des œufs excellents ronds et jaunes et une chair succulente dont tout le monde raffolait et avec laquelle on fait des bouillons inimitables.

A Amoentaï, l'on savait se divertir par toutes sortes de moyens. Entre les Français, les Belges et les Wallons, nous avons formé une société chorale avec un répertoire riche en belles chansons ; nous étions aussi des acteurs passables et nous nous attelions à de petites pièces théâtrales avec un succès considérable.

Les soldats javanais et malais unis à des Dayaks avaient monté un gamelan de toute beauté ; les indigènes des environs nous jouaient aussi des scènes de mœurs d'un intérêt palpitant.

Quant à nos officiers, ils étaient charmants avec nous.

Nous avons joué à Amoentaï *La fille du Régiment* dont les différents rôles furent répartis entre une dizaine de légionnaires s'exprimant le mieux en français.

203 /
notée 204

Le colonel avait fait de grands sacrifices pour la réussite des représentations que nous devions donner.

Il fit construire un hangar très spacieux et tout en bambou ; l'aspect en était coquet et de bon goût, et il contenait une scène aménagée avec le plus grand soin, ainsi que les châssis mobiles formant les décorations latérales et les coulisses où les acteurs improvisés devaient se tenir.

L'enceinte environnante pouvait bien recevoir deux ou trois cents spectateurs.

De nombreux civils de l'île de Java et des îles avoisinantes, ayant été informés des représentations qui allaient se donner à Amoentaï, y accoururent en foule.

Les officiers se distinguèrent aussi par leur zèle et concoururent de leur mieux au succès de l'entreprise. Ils firent venir de Batavia les costumes nécessaires et d'autres vieilles défraîchies théâtrales qui y existaient et destinées aux pièces françaises que les Hollandais jouent beaucoup à cause de la langue qu'ils préfèrent à toute autre.

Un gamelan prêta son concours, de même la musique du bataillon composée d'Italiens qui jouaient admirablement.

204 /
notée 205

De nombreux chefs des Kampongs¹⁴⁰ du voisinage, accompagnés de leurs familles, de riches Chinois et une grande quantité de négociants de la localité y assistaient aussi comme spectateurs.

J'ai perdu du choléra bien des camarades que la science médicale n'a pu sauver. L'un d'eux était de la Chaux-de-Fonds et mon capitaine m'a procuré ses outils d'horloger, ce qui m'a permis de reprendre mes travaux de rhabillage.

Le perruquier de la garnison mourut également et je recueillis également sa fonction.

Enfin ce fut mon tour. Un matin je me mis à trembler la fièvre. C'étaient des accès intermittents. Le médecin me prescrivit de la quinine et des bains de soleil. Mais comme mes dents claquaient et que le soleil était impuissant à me guérir, le docteur m'ausculta longuement et me découvrit une inflammation d'intestins. Envoyé à l'infirmerie, on me posa des ventouses, ce qui me fit le plus grand bien. J'entrai bientôt en convalescence.

Je pus manger alors tout ce que je voulus, du bouillon de poule, un demi poulet à chaque repas, du riz, deux rations de très bon vin.

Quand mes forces furent un peu revenues, je demandai d'être évacué sur Java. Il y avait déjà deux ans que j'étais à Bornéo et les médecins s'empressèrent de m'accorder ma demande.

205 /
notée 206

Quelques temps après, un détachement partait pour Bandjermassin¹⁴¹ sur des pirogues et je m'embarquai avec eux. Notre voyage dura quatre jours. Le Bali, un brick qui servait de transport, nous conduisit à Sourabaya, à l'extrémité orientale de l'île de Java, où je fus incorporé dans la 6^{ème} compagnie du 7^{ème} bataillon d'infanterie, le 24 avril 1863.

La discipline de la garnison de Sourabaya était encore plus stricte qu'à Samarang. Une quantité de recrues venaient d'être incorporées dans mon bataillon et ces nouveaux venus étaient souvent tellement ivres qu'ils n'étaient pas en état de monter la garde dans les nombreux postes de la ville. Pour éprouver la solidité de ces soiffeurs, le sergent de garde avait imaginé

¹⁴⁰ « Rampons » dans le texte.

¹⁴¹ « Baudjermassin » dans le texte.

une grande pierre plate et ronde d'un demi mètre de diamètre sur laquelle les délinquants devaient faire un demi-tour sans broncher.

Tous ceux qui chancelaient ou tombaient étaient immédiatement envoyés au violon, et à la prison en cas de récidive.

Les Hollandais savent apprécier un bon tireur ; dans mon carnet, j'avais plusieurs mentions de mes expéditions et de mes tirs à Bornéo et à Samarang¹⁴². Cela me valut les compliments flatteurs de mon capitaine qui m'a cordialement serré la main en m'assurant qu'il s'occuperait de moi.

206 /
notée 207

Comme tous les bonheurs marchent souvent à la fois, je fus fait soldat de première classe, dispensé des corvées et mon capitaine m'autorisa à prendre femme et de l'amener vivre avec moi à la caserne.

Il ne tenait qu'à moi d'être caporal ; j'en ai souvent rempli les fonctions qui m'étaient antipathiques et qui me prenaient tout mon temps.

Mon capitaine me fit souvent la proposition de me laisser grader lors même que je ne savais pas le hollandais ; j'ai toujours décliné ces offres.

Pour moi le temps c'est de l'argent, et je n'en avais pas trop pour rhabiller mes montres et raser mes clients. Bien plus, comme caporal j'aurais été privé des permissions trimestrielles de huit jours auxquelles je tenais beaucoup pour faire mes tournées fructueuses comme horloger.

A Bornéo, j'avais économisé bien des rixdaler et j'étais assez riche pour me permettre le luxe d'une femme. Pour paraître à mon avantage, je me nippai de pied en cap chez un tailleur qui me fournit un habillement de fantaisie et une casquette qui m'allait à ravir.

207 /
notée 208

Avec ma moustache et la jolie mouche qui m'avait poussé, avec mon air conquérant et fier, je devais faire sans me vanter une impression assez forte sur les petites Javanaises car elles me disaient toutes en langue malaise :

« *Coille pounia mata Touan bagous ce-ca-li*¹⁴³ », ce qui en bon français signifie ce compliment flatteur : « Tes yeux, Monsieur brillent comme un miroir ». Mais les flatteries de toutes ces belles filles me laissaient totalement indifférent. Je n'en aimais qu'une, mais à un point que j'en étais devenu amoureux.

¹⁴² « Saumarang » dans le texte.

¹⁴³ Kowe punya mata tuan bagus sekali : vous avez de très beaux yeux, Monsieur.

Elle s'appelait Samina, elle avait treize ou quatorze ans. ¹⁴⁴ Une épaisse chevelure couvrait sa petite tête, de longs cils voilaient¹⁴⁵ ses yeux noirs ; ses petits pieds nus et ses mains d'enfant annonçaient une grande pureté de race.

Idéalement belle, timide, mélancolique, tout dans son maintien annonçait la fierté sauvage et sa réserve.

La première fois que je la vis, nos yeux se rencontrèrent et nous ressentîmes je crois ce que l'on est convenu d'appeler le coup de foudre. L'impression qu'elle me fit fut si profonde que je ne pus m'empêcher de lui dire quelques mots aimables.

208 /
notée 209

Elle habitait avec sa mère, une changeuse de monnaie ; je lui demandai un jour de venir habiter avec moi à la caserne. Elle se décida spontanément, promit de m'aimer toujours, de me suivre s'il le fallait jusqu'au bout du monde et que je devais parler à sa mère et payer sa rançon. « *Laya souca Touan sama ce-ka-lis* ¹⁴⁶ » me dit-elle dans cette langue javanaise aux inflexions si suaves, ce qui signifie : « Je t'aimerai Monsieur de tout mon cœur ».

De telles paroles dans la bouche de Samina devaient valoir beaucoup mieux qu'un serment solennel d'Européenne.

J'achetai Samina pour vingt rixdaler ; j'en aurais donné cent pour l'obtenir tellement je l'aimais.

J'étais mon argent sur le banc de change de la mère, ce qui ne manquait ni d'effet ni de caractère, et chacun se déclara satisfait.

Puis nous dûmes subir les félicitations des voisines et des vendeuses de fruits qui tout en babillant comblèrent Samina de baisers et de cadeaux, parmi lesquels il y avait une belle jupe (*cahienne*), un beau corset (*tampa sousou*¹⁴⁷), un mouchoir de soie, des fruits en abondance et du tabac.

209 /
notée 210

Précédés d'un certain nombre de coolies qui portaient nos paquets, nous nous rendîmes à la caserne. L'appel du soir était terminé, mais le sergent-

¹⁴⁴ Les mots de la description qui suit sont empruntés à DAVILLIER Ch. et DORÉ G., *Voyage en Espagne*, in *Le Tour du Monde, Nouveau journal des voyages* 1864.

¹⁴⁵ « volaient » dans le manuscrit, mais corrigé d'après DAVILLIER.

¹⁴⁶ Saya suka tuan sama sekali : je vous aime Monsieur, de tout...

¹⁴⁷ Susu : lait.

major était prévenu que je me mettais en ménage et il inscrivit sur le rôle militaire ma petite femme, son nom et son âge.

Le gouvernement hollandais a établi des règlements précis concernant les femmes de soldats.

Samina, pendant mes expéditions ou mes séjours à l'hôpital, jouirait chaque jour de ma demi-solde et de ma demi-ration de viande et de riz. En outre, elle aurait le droit d'être hospitalisée dans la grande maison du gouvernement aménagée pour recevoir les femmes de sous-officiers et des soldats.

Cette sollicitude des autorités hollandaises pour les compagnes des légionnaires est très belle et mérite d'être hautement louée. En retour de tous ces bienfaits, Samina devait répondre chaque soir à l'appel.

210 / notée 211

Notre lune de miel fut charmante. J'avais choisi un des plus jolis coins de l'immense caserne pour y installer notre lit ; il était magnifique, avec une couverture blanche comme la neige, des oreillers moelleux et une moustiquaire.

Samina fut bientôt au courant des habitudes de la caserne ; elle brossait mes vêtements, cirait mes souliers, lavait mon linge.

Chaque fois en particulier que Samina allait voir sa mère, elle me rapportait des bananes sucrées et délicieuses, des fruits délicieux ou quelque autre gâterie qui rendait mon cœur bien joyeux.

Et nous allions de l'avant heureux et contents.

¹⁴⁸ Contrairement à l'opinion généralement répandue en Europe, le Javanais est doux et timide. Il est incapable d'exécuter ses vengeances de sang-froid, et il a recours à l'ivresse pour commettre un crime. Il s'énerve d'opium et quand il est sous l'empire de ce funeste poison, il court, il se précipite le kriss à la main sur celui qui a excité sa haine et l'égorge sans pitié. Mais ce premier meurtre ne fait qu'exciter le forcené ; son poignard sanglant à la main, [il¹⁴⁹] parcourt les rues, frappant sans relâche ceux qui lui tombent [sous la main¹⁵⁰].

¹⁴⁸ Les trois paragraphes qui suivent sont tirés de DE MOLINS M., *Voyage à Java* in *Le tour du monde* pp 260-261.

¹⁴⁹ Manque dans le manuscrit.

¹⁵⁰ Ces mots sont reconstitués car ils manquent dans le manuscrit ; « tous ceux qu'il rencontre » dans DE MOLINS. À partir d'ici, début du texte dactylographié à la page 211, notée 212. Début d'une pagination parallèle commençant à 1, apparemment plus ancienne (voir la remarque pour la page 241).

Ces carnages affreux sont nommés amok par les indigènes. Il n'est pas rare que quinze à vingt personnes soient assassinées dans une seule de ces explosions de fureur.

Aussi dès que le cri de amok a retenti dans un Kampong, les veilleurs de nuit et les gardes urbaines prennent immédiatement les armes. Les uns frappent le loong¹⁵¹, sorte de tambour de bambou, les autres poursuivent l'assassin. On s'en rend maître¹⁵² à l'aide de grandes fourches qu'on nomme bandhill¹⁵³ ; on l'exécute ordinairement séance tenante.

J'étais à Sourabaya depuis peu de temps quand l'horizon s'assombrit de nouveau à Bornéo. Des bruits sinistres couraient : les Dayaks révoltés se seraient joints aux pirates, auraient massacré la garnison de plusieurs beintins et Amoentai elle-même était menacée.

A la vérité, il n'y avait pas autant de mal. Cependant, des troubles avaient éclaté entre les Kampongs¹⁵⁴ et les sultans de l'intérieur de Bornéo qui se livraient sans relâche de sanglants combats.

Un de ces chefs, nommé Lehmann¹⁵⁵, que les Hollandais avaient déjà traqué dans plusieurs expéditions, prenait part avec un acharnement cruel et féroce à toutes ces luttes civiles. Il avait réussi à vaincre tous les rivaux, à passer entre les mailles du réseau tendu par les forces hollandaises et avait attiré à lui des bandes considérables d'aventuriers et de pirates.

Un sultan voisin d'Amoentai¹⁵⁶, qui avait reçu des Hollandais des fusils et des munitions, jugea même la fortune de Lehmann assez assurée pour faire une défection retentissante et passer à l'ennemi avec une¹⁵⁷ centaine de guerriers et armes et bagages.

Il faut chercher l'explication de la trahison de ce chef dans l'influence haineuse et sectaire des prêtres bouddhistes¹⁵⁸.

¹⁵¹ « thong-thong » dans DE MOLINS.

¹⁵² « mai- » dans le texte.

¹⁵³ « bandolide » dans le texte, mais corrigé d'après DE MOLINS.

¹⁵⁴ « Kampony » dans le texte.

¹⁵⁵ Demang Lehman (1832-1864), insurgé lors de la guerre du Banjar.

¹⁵⁶ « Arnoeutai » dans le texte.

¹⁵⁷ « u- » dans le texte.

¹⁵⁸ « bougistes » dans le texte.

Rendu téméraire par ses succès, Lehmann, à la tête d'une véritable armée, avait formé le projet de forcer les passes d'Amoentai¹⁵⁹ et d'aller sur les rivages occidentaux¹⁶⁰ de l'île.

Mais la Compagnie des Indes, avertie par ses espions, veillait et avait décidé de s'opposer à cette avalanche barbare et même de prévenir les pirates en allant les attaquer avec des forces imposantes dans leurs repaires inaccessibles.

212 /
notée 213

A cet effet, la garnison d'Amoentai¹⁶¹ fut considérablement renforcée. Il vint de l'artillerie de Pontyol¹⁶², 300 Ambonnais¹⁶³ de Sourabaya et cinquante hommes de mon bataillon.

Dès que j'appris que l'expédition était décidée, je résolus d'y participer à tout prix et je pus joyeusement m'embarquer avec Samina¹⁶⁴ et les trois cents Ambonnais¹⁶² sur la corvette, le Marabrau.

Ma petite femme était ravie de parcourir la mer qui lui paraissait immense et infinie.

A Laudak nous fûmes logés dans une nouvelle caserne et en deux jours un transport fluvial nous transporta à Amoentai¹⁶¹, salués par les hurlements habituels et les grimaces de bienvenue d'innombrables bandes de singes.

A Amoentai¹⁶¹ tout était en fermentation pour la prochaine expédition contre le redoutable Lehmann, le chef des pirates. On y exerçait 170 hommes de la garde urbaine aux tirs militaires pour aller se mesurer avec les Dayaks révoltés et les pirates.

A l'ardeur qu'ils apportaient à leur apprentissage guerrier, on sentait qu'ils avaient un terrible compte à régler avec les pirates et qu'ils allaient leur faire payer en une fois les incendies, les razzias, les assassinats et les massacres dont ils avaient été les victimes pitoyables depuis tant d'années. À la tête de cette garde urbaine indigène, des officiers hollandais avaient été placés.

L'armée des coolies fut engagée pour porter à dos d'homme les munitions du corps expéditionnaire ; dans ce pays d'eau et de canaux, il n'était pas

¹⁵⁹ « Arnoentai » dans le texte.

¹⁶⁰ « occidentant » dans le texte.

¹⁶¹ « Arnoeutai » dans le texte.

¹⁶² « Poutyol » dans le texte.

¹⁶³ « Aurbonnais » dans le texte.

¹⁶⁴ « samma » dans le texte.

question d'y employer des chevaux et des mulets qui du reste sont inconnus dans ce pays.

L'arrivée des Ambonnais¹⁶⁵ apportait aux Hollandais un sérieux renfort car, comme je l'ai déjà dit, ces soldats forment une troupe d'élite, à toute épreuve, intrépide dans les combats, infatigable à l'attaque.

Quant à moi, je reçus de mes anciens chefs et amis l'accueil le plus cordial. Comme j'étais de l'expédition¹⁶⁶, je confiai Samina à la femme de mon ami Breithaupt, fils d'un boucher à Neuchâtel, qu'on avait réformé du service actif pour en faire un infirmier d'hôpital.

Le commandant Rougemont composa l'expédition contre le bandit Lehmann des troupes suivantes :

Deux médecins, 50 infirmiers européens et indigènes, 2 pièces de canon avec 22 artilleurs européens, 150 Japonais Ambonnais¹⁶⁷, et une centaine de soldats Dayaks, la ½ armés de fusils et l'autre moitié de lances et de sabres ; enfin 200 coolies pour porter le matériel de campement, etc.

Toutes les troupes s'embarquèrent sur la rivière dans de nombreux canots sous un soleil de plomb.

Après plusieurs jours de navigation, nous arrivons à un endroit où la rivière se divise en deux branches ; notre expédition se divise de même en deux détachements avec rendez-vous en un lieu convenu.

Nos espions nous signalaient un rassemblement d'un millier d'indigènes et de pirates, bien armés, munis d'amulettes et de fétiches et accompagnés de prêtres bouddhistes qui les excitaient contre les Hollandais. Notre objectif était¹⁶⁸ de les détruire.

A un moment donné, il fallut s'enfoncer dans la forêt et dans les fondrières¹⁶⁹ sans nom où le pied disparaissait dans la fange¹⁷⁰ en y laissant la chaussure. Au-dessus de nos têtes, le concert habituel des singes nous accompagnait et les hurlements de ces bêtes ressemblait si fort à des moqueries que nous crûmes un moment que les singes avaient partie liée avec les pirates.

213 /
notée 214

¹⁶⁵ « Aurbbonnais » dans le texte.

¹⁶⁶ « expédi- » dans le texte.

¹⁶⁷ « Arnbonnais » dans le texte.

¹⁶⁸ « était était » dans le texte.

¹⁶⁹ « foudrières » dans le texte.

¹⁷⁰ « fauge » dans le texte.

Nos espions nous avaient signalé une reconnaissance pirate d'une vingtaine d'hommes à cinq milles de nous. Aussitôt, le commandant forme un spitz de trente hommes divisés en trois groupes de dix hommes avec un espion pour les diriger.

Nous nous approchâmes du lieu suspect en rampant. Soudain, un parti de pirates apparait ; ils avaient formé les faisceaux et étaient assis autour d'un feu, occupés à manger du riz ; tout à côté, il y avait une maison bâtie sur pilotis renfermant encore d'autres hommes. Malheureusement, le sergent créole qui nous commandait donna un peu trop tôt le signal d'attaque.

214 /
notée 215

Nous nous levons vivement et nous élançons sur les pirates. Se voyant surpris, ils se précipitent sur leurs armes avec rapidité, mais beaucoup d'entre eux n'ont pas le temps de les saisir et ils fuient en tous sens. L'un des pirates épaula son fusil, mais je l'ajuste et l'abats ; puis sans prendre le temps de recharger mon arme je me précipite sur un second, deux lances attachées ensemble et un grand sabre à son côté.

Au moment où j'allai l'atteindre, il se retourne vivement et m'envoie les deux lances que j'écarte de ma baïonnette.

Au moment où je voulais le frapper à mon tour, je trébuche sur une aspérité du terrain ; l'autre en¹⁷¹ profite et déjà levait son sabre pour me frapper quand je réussis à lui saisir le poignet avec force. Je pus un peu me relever et soudain un coup de fusil résonna à son oreille ; c'était un soldat de mon spitz qui avait déchargé son arme en pleine poitrine du pirate.

Je lui arrachai son sabre de sa main crispée et emporté par une rage folle je lui tranchai la tête d'un seul coup.

Le combat fini, nous comptâmes les morts ; il y en avait sept.

Nous rejoignîmes la colonne où le commandant me félicita vivement et me donna la goutte.

J'étais couvert de sang et passablement monté contre le sergent créole qui avait commandé l'attaque trop vite. Nous aurions pu nous approcher beaucoup plus près puisqu'ils n'avaient pas de factionnaires, et en tuer un plus grand nombre. Ce sergent était tout jeune et il tremblait comme la feuille en apercevant les pirates.

¹⁷¹ « en en » dans le texte.

Quelques jours après, nos espions nous signalèrent le gros des pirates rassemblés dans une mosquée bouddhiste¹⁷². Ils étaient parfaitement avertis de notre approche et leurs prêtres les exhortaient à se battre avec courage et à bien mourir. Il faut leur rendre cette justice que pas un n'y manqua.

Dès ce moment, le commandant Rougemont redoubla de précautions ; il prit également les plus grandes mesures de rigueur avec les indigènes dont plusieurs semblaient jouer un rôle ambigu¹⁷³ et double.

215 /
notée 216

A la nuit tombée, pas un indigène ne pouvait quitter le camp. Tous ceux qui voulurent forcer la consigne pour commettre probablement quelque noire trahison, furent fusillés sans miséricorde.

D'un autre côté, la seconde colonne se rapprochait de nous après avoir coupé passablement de têtes de pirates.

Un de nos officiers accompagna les espions pour se rendre compte de la configuration du terrain et déterminer les positions les plus avantageuses pour l'attaque des fantassins et des deux pièces d'artillerie.

Nous nous déployâmes silencieusement en tirailleurs autour de la mosquée. Les canons tirent à schrapnels¹⁷⁴ et en font un affreux carnage. Avec une froide témérité, quelques pirates viennent juste devant les gueules de canon tuer quelques artilleurs avant de tomber à leur tour.

Notre infanterie s'avance en faisant des feux de salves répétés. Ah ! si nous avions eu des fusils à répétition, quelle extermination !

Les pirates furent bientôt débandés et s'enfuirent vers la forêt voisine ; mais ceux qui avaient des fusils se retournaient et tâchaient de tuer nos officiers.

A droite et à gauche de la mosquée, les fuyards furent pris en écharpe par les Ambonnais¹⁷⁵ et les troupes indigènes et par la seconde colonne ; là le carnage fut aussi terrible ; mais les pirates en se défendant comme des lions nous tuèrent quelques hommes.

Les pirates dans leur débandade¹⁷⁶ emportaient avec eux [leurs] amis blessés. Ils disparurent bientôt dans les profondeurs des bois.

¹⁷² « bouddhiste » dans le texte.

¹⁷³ « Arubigu » dans le texte.

¹⁷⁴ « schrapnels » dans le texte.

¹⁷⁵ « Aurbonnais » dans le texte.

¹⁷⁶ « débaudade » dans le texte.

Nous pensions l'affaire terminée quand la fusillade éclata de nouveau sous le couvert de la forêt. C'était le chef, le terrible Lehmann et une petite escorte qui se défendaient contre les Ambonnais¹⁷⁷ et les indigènes ; ceux-ci au péril de leur vie n'avaient pas voulu le lâcher ni le perdre de vue une seule minute. Une forte prime était allouée¹⁷⁸ à qui le prendrait mort ou vivant.

Lehmann se battait comme un lion, mais il avait affaire avec des soldats intrépides ; aussi, après un terrible corps à corps, le chef pirate tomba d'un coup de lance que lui porta de part en part un soldat indigène depuis longtemps au camp de Amoentai. Je le connaissais bien et avais souvent causé avec lui.

Lehmann avait reçu plusieurs balles dans le corps ; les indigènes lui coupèrent la tête et la rapportèrent triomphants à notre commandant qui la reçut avec une joie difficile à décrire¹⁷⁹.

Quand toutes les têtes de pirates eurent été apportées, il s'en trouva septante-deux ; mais il est certain que les pertes des pirates furent beaucoup plus grandes car ils emportèrent bien des morts avec eux.

Nos pertes des ~~pirates~~ (*sic*) furent assez sensibles. Trois artilleurs, 2 Européens et 9 Ambonnais tués et deux douzaines de blessés, dont un lieutenant. Nous avions en outre des malades de la fièvre ou souffrant de blessures de toutes sortes.

Une grande fosse fut creusée pour enterrer les morts.

Un chapelain fit une oraison funèbre ; 12 soldats furent désignés pour rendre les honneurs militaires à nos malheureux camarades ; ils tirèrent plusieurs salves puis individuellement déchargèrent leurs armes sur le bord de la fosse.

¹⁷⁷ « Aurbonnais » dans le texte.

¹⁷⁸ « allonée » dans le texte.

¹⁷⁹ Demang Lehman a été capturé, apparemment en février 1864, et pendu à Martapura le 27 février 1864. L'insurgé dont il est question dans ce récit doit être un autre personnage, peut-être Kartanegara ou son beau-frère.

Notre expédition avait duré 28 jours. Le but était atteint puisque nous avions la tête du bandit qui avait longtemps tenu le pays dans la frayeur. En conséquence, le signal du retour fut donné.

retour ressemblait fort au triomphe que la ville de Rome accordait autrefois aux généraux victorieux. Toute la garnison était sur pied et nous fêta chaleureusement. Au lieu de prisonniers, c'étaient des têtes que nous apportions. Elles furent toutes déposées sur une longue planche au bord du fleuve. Ma chère Samina était aussi venue à notre rencontre; je la trouvais embellie et si coquette sous le léger tatouage de son front. Mes camarades la raillaient mais moi je l'aimais et j'aimais je l'aurais vue si belle et avec un regard aussi langoureux.

Comme j'arrivais chez Breitau pour le remercier de l'hospitalité de accordée à Samina, il me dit soudain en me désignant une marmite; Devine ce qui bout là dedans ! Je ne suis pas sorcier, répondis-je. — En bien soulève le couvercle que diable et tu verras.

Je soulevai le couvercle et je vis la tête d'un homme qui cuisait dans l'eau bouillante. C'était la tête de Lehmann qu'on venait de lui apporter et qui était chargé de désosser pour la remettre ensuite au commandant; ce dernier voulait l'envoyer à Batavia au gouverneur général.

Je veux encore mentionner ici mes chasses aux buffes, aux léopards, aux sangliers, aux boas, aux crocodilles avec les officiers, j'avais le goût et l'adresse du tir et j'étais de toute les bêtes comme de toutes les expéditions.

Après la campagne, je fus porter à l'ordre de l'armée et mon commandant demanda pour moi la médaille militaire. J'aurais mérité la croix, mais ma qualité de soldat ne permettait pas que je la réclame.

Amoentai se développait considérablement, des rues entières surgissaient du sol comme par enchantement et tout de suite étaient occupées par de grands magasins, des bazards européens, chinois ou malais. Au centre d'une contrée riche et fertile, elle devient en peu de temps la seconde ville de Bornéo après Baudjermassin; et le temps n'était plus où en 1851 j'aidais à bâtir le premier Plochnus en

Nous redescendîmes le fleuve en pirogues et en trois jours nous étions à Amoentai¹⁸⁰. Les premiers bateaux de notre flottille étaient pavoisés¹⁸¹ et ce retour ressemblait fort au triomphe que la ville de Rome accordait autrefois aux généraux triomphants. Toute la garnison était sur pied et nous fêta chaleureusement. Au lieu de prisonniers, c'étaient des têtes que nous apportions. Elles furent toutes déposées sur une longue planche au bord du fleuve.

Ma chère Samina était aussi venue à notre rencontre ; je la trouvai embellie et si coquette sous le léger tatouage de son front. Mes camarades la raillaient, mais moi je l'aimais et jamais je l'avais vue si belle et avec un regard aussi langoureux.

Comme j'arrivais chez Breithaupt¹⁸² pour le remercier de l'hospitalité accordée à Samina, il me dit soudain en me désignant une marmite : « Devine ce qui bout là-dedans ! » « Je ne suis pas sorcier », répondis-je. « Eh bien soulève le couvercle que diable et tu verras ».

Je soulevai le couvercle et je vois la tête d'un homme qui cuisait dans l'eau bouillante. C'était la tête de Lehmann qu'on venait de lui apporter et qu'il était chargé de désosser pour la remettre ensuite au commandant ; ce dernier voulait l'envoyer à Batavia au gouverneur général¹⁸³.

Je veux encore mentionner ici mes chasses aux buffles, aux léopards, aux sangliers, aux boas, aux crocodiles avec les officiers ; j'avais le goût et l'adresse du tir et j'étais de toutes les bêtes comme de toutes les expéditions.

Après la campagne, je fus porté à l'ordre de l'armée et mon commandant demanda pour moi la médaille militaire. J'aurais mérité la croix, mais ma qualité de soldat ne permettait pas que je la réclame.

Amoentai se développait considérablement ; des rues entières surgissaient du sol comme par enchantement et tout de suite étaient occupées par de grands magasins, des bazars européens, chinois ou malais. Au centre d'une contrée riche et fertile, elle devient en peu de temps la seconde ville de

¹⁸⁰ « Amoeutai » dans le texte.

¹⁸¹ « pavoisés » dans le texte.

¹⁸² « Breitau » dans le texte.

¹⁸³ Comme vu plus haut, Demang Lehman est mort dans des circonstances différentes. Par contre, Jean Aimé Théodore Humberset, dans son journal (CHEVALLEY Denise : Un Suisse à Java et Bornéo. Au service de la Hollande. Éditions Slatkine, Genève 1998), relate qu'en septembre 1863, les chefs insurgés Kartanegara et son beau-frère ont été tués et leurs têtes envoyées à Amuntai, salées dans un tonneau. C'est peut-être la tête de Kartanegara qu'a vue Lambelet.

Bornéo après Bandjermassin¹⁸⁴ ; et le temps n'était plus où en 1861 j'aidais à bâtir le premier blockhaus¹⁸⁵ en pleine forêt vierge.

218 /
notée 219

Un jour arriva à Amontai¹⁸⁶ un photographe de Neuchâtel nommé V. Racine ; il avait beaucoup d'ouvrage et je lui aidai dans ses travaux. Il a fait ma photographie et celle de ma chère Samina, et j'ai gardé toute ma vie ce portrait dans mon portefeuille. Plus tard, j'ai bien connu l'oncle Racine au cercle national à Neuchâtel où il m'avait invité pour boire de l'arak qu'il avait rapporté de Batavia.

¹⁸⁴ « Baudjermassin » dans le texte.

¹⁸⁵ « Plochaus » dans le texte.

¹⁸⁶ « Amontai » dans le texte.

Qu'on me permette encore un souvenir :

Je fus appelé un jour à l'hôpital. Un de mes meilleurs camarades, un vaudois de Ste-Croix nommé Vallotton¹⁸⁷ agonisait sur son lit ; il avait les membres couverts d'ulcères et n'avait plus guère la force de parler. Il me pria d'écrire son adieu suprême à ses parents.

Je ne suis pas tendre de nature, mais en voyant ce pauvre camarade qui avait fraternellement partagé avec moi les fatigues et les dangers de Bornéo, en voyant cette misérable loque qui s'en allait mourir, je ne pus retenir mes larmes.

Je composai sa lettre et l'envoyai à ses parents, mais quand je voulus la dater, je ne savais plus le jour, le mois ni même l'année dans laquelle je vivais. Cela tient à ce que sous l'équateur, les jours sont égaux aux nuits.

Un sous-officier me renseigna. J'envoyai la lettre et le lendemain mon camarade était mort. Pauvre ami, que la terre te soit légère.

La mort de Lehmann n'avait pas complètement pacifié la région.

Un jour, plusieurs indigènes sont venus se plaindre à notre commandant qu'un Kampong¹⁸⁸ de l'intérieur avait assailli une grande maison [à] 15 milles de Amoentai⁹³, en avaient tué les habitants et s'étaient installés à leur place.

De là ils rayonnaient tout alentour et commettaient toutes sortes de vols et assassinats. Ils demandaient protection.

Le commandant Rougemont en entendant ce rapport forme une expédition qui devait partir le lendemain. Il¹⁸⁹ désigna un lieutenant, un sergent, 2 caporaux et un certain nombre de soldats ; je remplissais les fonctions de caporal.

Nous partîmes avec un espion à la première heure du jour et fûmes bientôt en vue de la maison des bandits, laquelle était bâtie sur pilotis.

Le lieutenant fait former le spitz dont je fais partie. Nous rampons jusqu'à la maison. Au moment où nous montions les derniers échelons, un homme sort

219 /
notée 220

¹⁸⁷ Probablement Jacques François Henri Vallotton, né à Lausanne le 10 juin 1840, embarqué à bord du Catharina Wilhemina en 1859 et mort à Weltevreden (aujourd'hui englobé dans Jakarta) le 17 novembre 1862. Les Vallotton sont originaires de Vallorbe.

¹⁸⁸ « Kampoug » dans le texte.

¹⁸⁹ « Je » dans le texte.

très affairé. Le lieutenant lui [dit] en malais de se rendre et qu'il aura la vie sauve.

Au même moment, trois ou quatre hommes et des femmes sortent à leur tour. Une de ces femmes avec un bond de tigresse se précipite sur le lieutenant et lui enfonce son kriss dans le bras. Elle tombe tout de suite. Nous faisons feu sur les autres. Ceux qui ne sont pas atteints rentrent dans la maison.

Outré de fureur, je me dis qu'il n'en sortira pas un de vivant. Je descends les escaliers avec le lieutenant, pansant sa blessure qui saignait très fort.

Les hommes du spitz voient rouge à leur tour, pénètrent dans la maison qui s'écroule subitement comme un château de cartes.

Plusieurs indigènes profitent du désarroi pour s'enfuir ; mais je saisis mon fusil déchargé et abandonnant¹⁹⁰ un instant mon lieutenant, je cours après les fuyards que j'eus tôt fait d'expédier à coups de baïonnette.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse ici-bas, la guerre est la guerre ; depuis bien des années, l'homme la promène par le monde au hasard de ses passions ; elle ne change pas et l'homme non plus.

Pendant ce temps des brutes assoiffées de sang tuèrent tous ceux qui restaient ensevelis dans cette maison : hommes, femmes, enfants, vieillards ; ils étaient une vingtaine.

Nous avons de nombreux coolies avec des tentes et des provisions et nous fûmes bivouaquer sur place. Le lendemain nous étions à Amoentai pour rendre compte de notre expédition.

Une autre fois, j'étais en faction à la jonction des fleuves quand je vis venir à moi une flottille de préaux ou petits bateaux indigènes faits d'écorce. Ceux qui tenaient la tête étaient décorés de drapeaux de la Compagnie des Indes ; les embarcations étaient chargées de crocodiles vivants et d'une grande quantité d'œufs.

C'étaient pour la¹⁹¹ plupart des indigènes des Kampongs voisins chargés par le gouvernement de détruire les crocodiles et d'acquitter ainsi leurs impôts.

220 /
notée 221

¹⁹⁰ « abandonna » dans le texte.

¹⁹¹ « parla » dans le texte.

Un agent de la compagnie veut (*sic*) les Dayaks qui les mesuraient¹⁹², puis leur coupaient la tête et détruisaient¹⁹³ les œufs ; les débris étaient ensuite jetés dans la rivière.

Un indigène m'expliqua la manière de les capturer. Le gouvernement fournissait des hameçons d'acier très forts avec une boucle ; à cette boucle était fixée une corde ; on fixe une poule ou un canard à l'hameçon, la bête avale tout de suite, l'autre extrémité de la corde est fixée à un arbre ; on lui jette un bambou sur le corps et avec des lassos on le ficelle comme un saucisson ; alors il le hisse sur un bateau d'écorce. Il n'y a plus qu'à le mener au contrôle.

En faisant le compte de mon temps de service, j'arrivai un jour avec surprise au chiffre de cinq années passées à Java ou à Bornéo. Comme le temps avait vite passé, encore un an et je retournerai en Europe.

Mais pour le reste de mon séjour, j'aurais bien voulu quitter Bornéo ; ce n'est pas que la vie à Amoentai manquât de charme, au contraire.

Quand nous partions pour une expédition, les forêts vierges nous ménageaient toujours de nouvelles surprises. En suivant les sentiers battus par les pieds des cerfs ou des buffles, les feuilles grandioses des mangliers¹⁹⁴, des tamaris et des fougères géantes nous dérobaient complètement la vue du ciel.

Dans cette atmosphère humide, que de parfums subtils et pénétrants ! Sous ces arbres vingt fois séculaires, des quantités de cacatoès s'enfuyaient à notre approche.

221 /
notée 222

Pendant ces journées de marche en forêt, nous étions escortés par des troupes de mandrills¹⁹⁵ et d'autres singes sautant de branche en branche sans jamais toucher terre.

Mais dans la forêt vierge, chaque pas, chaque minute, chaque seconde est un danger permanent. La mort est toujours là, vigilante et impitoyable ; dans les clairières, c'est un soleil de plomb qui fait tomber les hommes comme des mouches ; puis ce sont les insectes et les attaques des bêtes sauvages qui

¹⁹² « mesurait » dans le texte.

¹⁹³ « dépuisaient » dans le texte.

¹⁹⁴ « maugliers » dans le texte.

¹⁹⁵ « maudrillo » dans le texte. Le mandrill est un singe africain...

vous sucent, vous dévorent et [en] un instant¹⁹⁶ vous avalent sans que le camarade sur vos pas sache même ce que l'on est devenu.

J'étais fatigué des Dayaks et des expéditions innombrables faites contre eux. Aussi à la première occasion, je demandai mon transfert à Java.

J'alléguai¹⁹⁷ que je désirais me réengager et que je désirais changer d'île ; Amboine me tentait ; puis j'étais fatigué et avais besoin de repos.

Ma requête fut très bien accueillie et le 10 octobre 1865¹⁹⁸, je quittais Bornéo pour toujours.

Avec Samina, je faisais partie d'un convoi qui se rendais à Sourabaya et composé de soldats malades, convalescents ou en congé, ainsi que d'un certain nombre d'officiers.

A Sourabaya, je fus incorporé dans la sixième compagnie du 13^{ème} bataillon d'infanterie.

A la prochaine inspection de la garnison, mon colonel décora ceux que le gouvernement avait promis : un lieutenant, un caporal, cinq soldats indigènes et quatre européens. Le lieutenant recevait la croix d'honneur et les 10 autres la médaille militaire ; inutile de dire que je faisais partie de ces bienheureux élus.

Dans ces occasions-là, le gouvernement montre de la magnificence et entoure les cérémonies de la plus grande solennité. Un général a d'abord décoré le lieutenant et une salve de tambour et de musique a retenti formidable dans les alentours. Ensuite les capitaines ont attaché sur la poitrine de leurs soldats respectifs les médailles et leur ont remis leur brevet.

Dans cette circonstance, je me redressai avec fierté, et cet instant de gloire me fit oublier mes fatigues passées et mes dangers.

Les tambours et les musiques battirent également un grand ban en notre honneur.

222 /
notée 223

¹⁹⁶ « instinct » dans le texte.

¹⁹⁷ « allégerai » dans le texte.

¹⁹⁸ Le document du 10 octobre 1865 est mentionné dans les archives militaires néerlandaises, mais il s'agit de la date de son passeport pour les Pays-bas. À ce moment-là, il n'était certainement plus à Bornéo, mais à Surabaya.

Avec mon brevet, mon capitaine m'a donné huit jours de congé. Je profitai de l'aubaine pour faire une excursion dans l'intérieur de l'île, à Doucorbeaux, avec Samina qui avait des amis de ces côtés-là.

Si je m'étais réengagé, j'aurais demandé de garnisonner à Amboine, une des îles les plus intéressantes de l'archipel de la Sonde.

La population autrefois bouddhiste y est devenue protestante et sa conversion au christianisme est due au maréchal Daendels.

Les habitants de cette île sont les plus dévoués de tout l'archipel à la domination hollandaise.

C'est Amboine qui fournit à l'armée des Indes presque toute son infanterie, et combien de fois n'ai-je pas admiré la fidélité, la bravoure, la sobriété et la discipline de ces braves Ambonnais.

Enfin la fin de ma sixième et dernière année de service sonna à l'horloge du temps.

Un jour, je fus appelé au rapport du colonel qui m'a demandé si je voulais me réengager. Il insistait en particulier sur mes bons états de service qui me procureraient un avancement rapide dans la carrière militaire ; comme les années comptent double, j'obtiendrais en peu d'années une bonne pension ; si je tombais malade, je pourrais toujours finir en Hollande mon temps de service etc. etc.

Je répondis au colonel que j'étais très touché de ses offres bienveillantes, mais que je désirais revoir ma famille et me rapatrier ; cependant, comme j'avais à Java une femme que j'aimais beaucoup, je lui annonçai mon intention de revenir et de reprendre du service.

223 /
notée 224

Je me rappelle encore que le colonel qui entendait peu le français ne comprit pas le mot rapatrier et en demanda le sens au lieutenant qui le lui expliqua.

Une quinzaine de jours après, on fit rendre les effets du gouvernement, et je fus incorporé dans une caserne de dépôt.

Mais il était écrit que la guigne que j'avais si longtemps bravée allait prendre sa revanche et s'acharner sur moi au point que je ne pus rentrer à Neuchâtel que 8 à 10 mois plus tard.

Le choléra sévit en Asie à l'état endémique. Pendant mon séjour à Amoenai, il avait ravagé les populations européennes et indigènes et ses effets étaient

terrifiants. Tous ceux qui en étaient atteints mouraient pour ainsi dire comme foudroyés.

C'était un spectacle navrant et odieux dont les plus fortes apparitions du choléra en Europe ne peuvent donner une idée.

J'ai échappé à Bornéo à toutes ces horreurs et j'y ai misérablement succombé à Sourabaya, et cela au moment où je devenais libre.

J'attendais le vaisseau qui devait me rapatrier. Le choléra régnait en ville et dans les environs. Beaucoup de naturels en mouraient, mais il n'y avait point encore de victimes dans les casernes.

Une après-midi, j'étais couché sur mon lit ; un de mes camarades m'interpelle :

« Eh ! Lambelet ; tu ne vas pas pourtant attraper le choléra ! »

« Pas de danger, j'ai trop l'habitude de circuler et je n'en ai pas la moindre intention ».

Le caporal de semaine passe et me demande : « *Koée saquette*¹⁹⁹ ? (Es-tu malade ?) »

Non.

Mais mon intonation machinale le frappe ; il cherche le sergent-major qui m'interpelle en langue malaise :

« *Tida saquette secaran*²⁰⁰ ? (N'es-tu pas malade ?) »

« *Tapi sidiquitte saquette brooke*²⁰¹ (J'ai un peu mal au ventre) ».

Aussitôt la figure des deux sous-officiers se rembrunit ; ils commandent quatre [hommes] qui me portent à l'infirmerie, où l'on me donne un grand verre d'un liquide blanchâtre. Je l'ai bu d'un trait avidement.

Une demi-heure après, le docteur jugea mon mal assez grave pour me faire conduire à l'hôpital distant d'une bonne heure de la ville.

Huit coolies m'empoignent, me mettent sur une grande civière et par une chaleur accablante m'emportent au travers des rues.

224 / notée 225

¹⁹⁹ Kowe sakit signifie : es-tu malade ?

²⁰⁰ Tidak sakit sekarang ? signifie : pas malade maintenant ?

²⁰¹ Tapi sedikit sakit perut signifie : mais un peu mal au ventre.

Soudain un mal affreux me saisit ; c'était une tranchée horrible, j'allais de tous les côtés, je me mets à vomir comme je ne l'ai jamais fait en toute ma vie ; sans force, mon corps était balloté de ça et de là et les matières rejetées s'en allaient éclabousser mes porteurs.

L'un d'eux, rendu furieux, s'écria brutalement : « *Anna baby, Koe mao tiontis sama pourria mouca* »²⁰² (Enfant de cochon, as-tu fini de laver ma figure ?). Un autre m'adressa textuellement ce souhait charitable : « *Anna gautouan pigi mattis sama sétan api* »²⁰³ (Enfant de pendu²⁰⁴, va mourir avec le Diable dans les enfers).

Je fais grâce au lecteur des réflexions des autres ; j'excuse du reste complètement ces pauvres diables qui étaient recouverts totalement du contenu de mes entrailles.

A l'hôpital, les infirmiers me mirent immédiatement dans une baignoire où je m'évanouis.

A mon réveil, je me sentais drôle, pas malade, mais faible comme un enfant qui vient de naître.

J'étais sauvé, et j'en attribuai²⁰⁵ tout le mérite au grand verre que j'avais bu à l'infirmerie.

Tout ce que je voyais excitait mon étonnement ; les salles me paraissaient immenses ; devant mon lit paraissaient souvent des morts portés sur des matelas ; je les prenais pour des enfants endormis.

Quand j'en eus la force, je fis connaissance avec mon voisin de lit, un matelot allemand qui avait eu le choléra et qui en avait réchappé.

Celui qui a surmonté la crise cholérique semble renaître à une vie nouvelle ; toutes les choses passées lui semblent lointaines et étranges et la vie se revêt d'aspects nouveaux inexplicables.

J'étais dans une salle qui contenait plus de cent lits ; celle d'à côté renfermait les malades de la dysenterie ; auprès de chaque lit, il y avait un baquet d'excréments qu'on alignait au corridor quand les médecins, au nombre

225 /
notée 226

²⁰² Anak babi = enfant de cochon. Kowe mau = veux-tu. Muka = visage.

²⁰³ Anak gantung, pergi mati sama setan di api = Enfant de pendaison (gibier de potence ?), va mourir avec le diable dans le feu.

²⁰⁴ « Enfant défendu » dans le texte.

²⁰⁵ « j'eu attribué » dans le texte.

d'une vingtaine, arrivaient pour les examiner. Le vent apportait alors dans la salle des cholériques des émanations affreuses et insupportables.

Les Hollandais soignent leurs malades comme des rajahs²⁰⁶ ou des milliardaires, avec une conscience, minutie dont il faut leur rendre justice.

Après trois semaines, j'étais devenu assez fort pour aller achever ma convalescence dans un hôpital de montagne, sorte de sanatorium sis à 7 ou 8 heures de Sourabaya.

Une grande voiture capitonnée avec de très bons lits garnis d'excellents matelas nous y transporta au nombre de six, dont deux officiers. Les quatre chevaux étaient bons trotteurs et nous avions avec nous une cuisine bien garnie de rafraichissements et de délicatesses.

Je passai trois mois dans cet hôpital de montagne ; le site était charmant, nous avions ce que nous voulions, beaucoup de volailles, des soupes nourrissantes, du riz exquis, des légumes et conserves d'Europe, des vins français de premières marques.

Avec un tel régime, je ne pouvais manquer de me remettre complètement. Dans mes promenades au grand air, je me dirigeais souvent vers une grande léproserie à une heure de distance où je conversais avec les malheureux lépreux de l'établissement.

J'avais l'ennui et l'impatience de partir me gagnait. Enfin, je pus rejoindre Sourabaya et ma caserne de dépôt. Mes papiers étaient arrivés depuis longtemps de Batavia²⁰⁷ et il n'y avait plus qu'à attendre quelques jours le départ du trois-mâts l'Anna qui devait me reconduire en Europe.

226 /
notée 227

Pendant ma longue maladie, ma Samina avait été reçue dans la maison des femmes soldats. Je la retrouvai avec une joie inexprimable. Mais elle me parut fâchée et chagrinée. J'attribuai d'abord son humeur peu accueillante à mon prochain départ. Mais ses compagnes m'annoncèrent qu'elle s'était mise à fumer l'opium.

J'appris aussi avec consternation que Samina avait fait le serment que jamais je n'appartiendrais à une autre femme ou qu'elle en mourrait de douleur. Il y avait là une menace indirecte et je devais me tenir sur mes gardes pour ne

²⁰⁶ « rajalis » dans le texte.

²⁰⁷ Passeport du 20 octobre 1865.

Des six années que j'avais passées aux Indes orientales, les plus chers souvenirs se rattachaient à Sourabaya et à Amoentai. J'avais aimé jusqu'à la folie cette nature vierge et tropicale, d'une fertilité inouïe, au climat merveilleux, à l'aspect grandiose et poétique.

L'étrangeté de la vie que j'avais menée aux Indes orientales me frappait pour la première fois ; les dangers perpétuels qui m'avaient menacé avaient fini par avoir sur moi d'irrésistibles attrait.

Je m'en allais l'imagination remplie de couleurs et de lumières, le cœur conquis et l'esprit plein d'enchantement. Alors sur le pont du navire, un cri monta de mon cœur à mes lèvres : Adieu. Et je m'en fus dans ma cabine pour cacher à tous les yeux mon émotion et mes larmes.

L'Anna transportait neuf militaires qui retournaient comme moi en Europe après avoir terminé leur engagement. Il y avait un sergent français, deux Suisses, trois Savoyards et trois Hollandais. Hélas ! combien sont nombreux²¹⁰ ceux qui viennent riches de projets et d'illusions et qui trouvent là-bas une mort affreuse ; et en regard, qu'il est infime²¹¹ et petit le nombre de ceux qui peuvent retourner dans leur patrie !

Notre capitaine était jeune ; il emmenait avec lui sa femme et son bébé à l'intention duquel on avait embarqué une vache et de nombreuses cages à poules. Le navire était chargé de sucre et de café.

La mer était belle et l'Anna marchait bien avec un bon vent arrière ; nous approchions des côtes d'Afrique. Près de l'île Maurice, le ciel s'assombrit et je vis bien à la mine inquiète des matelots qu'il se préparait un grain.

Tôt après, un cyclone nous arriva foudroyant. Immédiatement, le capitaine fit descendre les passagers et les militaires dans l'entrepont afin de ne pas gêner les manœuvres ; pour augmenter notre sécurité, on cloua les portes ; si l'un des soldats avait été emporté par une vague, le capitaine eut perdu une somme de frs 500.-, prix du transport.

Au début du branle-bas, je me trouvais dans mon hamac en costume d'Adam ; le navire était horriblement secoué mais il se relevait toujours et retrouvait son aplomb ; j'étais peu inquiet et chantais de joyeuses chansons.

228 /
notée 229

²¹⁰ « sont nombreux sont » dans le texte.

²¹¹ « infinie » dans le texte.

Mes compagnons, au contraire, poussaient des hurlements de bêtes encagées, et à chaque embardée du navire croyaient leur dernière heure arrivée. Il est juste de dire que le bruit des mâts s'écroulant sur le pont avec un bruit sinistre n'était pas fait précisément pour les rassurer.

Vers cinq heures du matin, alors que le cyclone perdait de son intensité, on vint nous délivrer de notre captivité. Le spectacle du navire était indescriptible ; le grand mât et celui de misaine étaient cassés par la base ; les lames avaient emporté toutes les embarcations de sauvetage, emporté comme un fétu la remise de la vache et arraché [le] bastingage²¹² sur une longueur de cinq mètres.

Pendant une manœuvre, un des matelots fut emporté par un énorme paquet d'eau, mais la vague suivante le ramena sur le pont où ses camarades le saisirent et l'arrachèrent à une mort certaine. Mais le malheureux rescapé fut si ébranlé qu'il ne reparut plus sur le pont jusqu'en Europe.

Quant à nous, nous n'étions guère mieux au point²¹³ et il fallut un bon orlem pour nous remettre, du pain, du jambon, du vin, etc. Pour faire constater le cyclone et justifier les avaries, le capitaine nous fit tous signer une feuille d'assurance.

229 /
notée 230

Malheureusement, dans la cale, il y avait trois voies d'eau que les matelots avaient bien réussi à boucher, mais qui laissaient cependant suinter l'eau de mer.

Equipage et passagers, tout le monde dut se mettre aux trois pompes²¹⁴ qui fonctionnèrent jour et nuit. C'était pour nous une question de vie ou de mort, car le navire se serait peu à peu rempli et aurait infailliblement coulé ; le navire pendant toute la nuit avait tourné sur lui-même comme une coquille de noix et [était] prêt à tout instant à s'abimer dans les flots.

Les matelots avaient immédiatement posé des mâts de rechange, mais il nous fallut au moins huit jours pour atteindre la côte de l'île Maurice. Le travail des pompes sous un soleil ardent était très pénible. Enfin, non loin de Port-Louis, la capitale de l'île, une grande barque nous accosta et à mes oreilles ravies retentit le pur idiome de France que je n'avais plus entendu depuis six ans.

²¹² « bastiogage » dans le texte.

²¹³ « pont » dans le texte.

²¹⁴ « poupes » dans le texte.

Je ne pouvais me lasser de parler français avec les occupants de la barque ; je leur offris tout le tabac que je possédais. Ils m'apprirent qu'ils apportaient divers papiers au capitaine et des vivres frais ; plusieurs navires surpris par le cyclone avaient dû faire relâche à Port-Louis pour réparer leurs avaries.

Qui sait ? Cet arrêt forcé tournerait peut-être à mon ~~sauf~~ ^{sauvetage} avantage.

Un peu remonté, je me rends en ville et m'arrête devant une enseigne d'horloger rédigée en langue française. J'entre dans la boutique et j'y trouve deux messieurs de fort bonne mine et qui parlaient français.

Leur étonnement ne fut pas de voir devant eux un soldat hollandais, à la figure maigre, allongée, bronzée par le soleil des tropiques, aux yeux vifs et brillants et avec deux médailles qui brillaient sur sa poitrine.

Je déclinai mes nom, prénoms, origine et leur racontai mon odyssée et notre malheureuse traversée.

230 /
notée 231

Alors ils se levèrent et me serrèrent la main avec effusion ; ils étaient de Genève ; c'étaient des compatriotes établis depuis peu de temps à l'île Maurice.

On m'accabla alors d'amabilité ; on m'offrit une collation ; et pour me tirer d'embarras, ils m'offrirent de l'ouvrage d'horlogerie autant que j'en voudrais et aussi longtemps que durerait mon séjour dans leur île.

J'acceptai avec empressement leur offre et ne savais comment remercier mes braves compatriotes. Dès le lendemain, j'étais au travail et plusieurs jours après, ils m'offrirent déjà une livre sterling par semaine et le diner journalier à l'hôtel. Pour les récompenser, je me fis un point d'honneur de ne pas manquer un seul jour d'aller au travail.

Je profitai de mes dimanches pour excursionner dans l'île de tous les côtés.

J'allai aux²¹⁵ Pamplémousses²¹⁶ près du Port-Louis, visiter le tombeau de Paul et Virginie ; [la tombe] des deux amants était un simple mausolée entouré d'arbres et de fleurs.

Après trois mois, l'Anna était remise à neuf. Mes deux amis genevois auraient bien aimé que je reste. Mais ils comprirent mes raisons. Le plus jeune qui était

²¹⁵ « au au » dans le texte.

²¹⁶ « Saruple mousses » dans le texte.

de ma taille fit cadeau d'un de ses complets foncé qui m'allait à ravir, ainsi que d'un joli chapeau panama.

Je remerciai mes deux bienfaiteurs ; nous nous embrassâmes avec attendrissement et je les quittai à regret.

Bientôt l'Anna leva l'ancre, et avec un bon vent nous passons l'équateur et le cap de Bonne-Espérance ; j'avais le pied marin et ne fus jamais malade en mer ; un pilote monta à bord, salua l'équipage et le capitaine lui remit le commandement jusqu'à Katwick²¹⁷.

Enfin nous débarquâmes. Un officier ~~sergent~~ nous attendait. Pour la dernière soirée que je passais avec mes compagnons d'armes, plus d'un soldat hollandais était scandalisé²¹⁸ que je ne parlasse pas la langue du pays dont j'avais mangé le pain si longtemps. Je prenais un malin plaisir à leur répondre en javonais²¹⁹. En attendant, ils burent du genièvre et furent bientôt ivres comme des cosaques.

231 /
notée 232

Le lendemain, muni de mon passeport, je quittai la Hollande ; je me dirigeai sur Cologne. J'étais dans un train militaire, en quatrième classe ; il n'y avait ni sièges, ni bancs ; j'étais assis sur mon sac.

Le train était plein de recrues prussiennes qui s'en allaient à la guerre des duchés²²⁰ contre l'Autriche.

A Cologne, je vis des masses de prisonniers autrichiens ; de tout jeunes gens et même des vieillards ; les soldats prussiens les accablaient d'injures et les menaçaient même du poing. Ces outrages à des vaincus désarmés²²¹...

Toute la crainte des Allemands était de voir la France intervenir. Aussi poussèrent-ils les opérations avec activité et quelques jours après, gagnaient la bataille de Sadova²²².

Le gouvernement hollandais avait inscrit une certaine masse sur mon livret de service et je devais en argent (*sic*) pendant mon voyage pour subvenir à mes frais de route. À Bâle, je touchai frs 30 chez le consul de Hollande. Là,

²¹⁷ Katwijk. « Ratwick » dans le texte.

²¹⁸ « seaudalisé » dans le texte.

²¹⁹ « javonais » dans le texte.

²²⁰ En fait, la guerre austro-prussienne de 1866.

²²¹ La fin de la phrase manque.

²²² Le 3 juillet 1866. À cette date, Auguste était encore en mer : il a débarqué au Helder le 5 juillet.

j'abandonnai mes effets militaires et me revêtis des habits civils dont m'avaient fait cadeau mes amis genevois à Maurice, Inde anglaise.

Ma carrière militaire au service étranger était finie et j'allais rentrer dans la vie civile.

Malgré les misères et les déboires inhérents²²³ au service des colonies, je suis obligé de constater qu'il a du bon.

Les Hollandais en particulier ont tout fait pour alléger les souffrances de leurs soldats, améliorer leur condition matérielle, veiller sur leur santé et leur procurer la plus grande somme possible de bien-être. Je témoigne ici à²²⁴ cet égard au gouvernement de la Hollande toute ma reconnaissance et celle de mes nombreux camarades de la légion.

Fin de la 4^{ème} partie. ²²⁵

5^e Partie

232 /
notée 233

Je deviens horloger. Séjour en France. Je me marie. Je fonde un atelier de repassage au Vauseyon. Souvenirs patriotiques. Ma vie publique et politique. Souvenir d'intérieur. Mes inventions en horlogerie. Je deviens propriétaire. Mes voyages. Je me décide à m'expatrier.

Le Suisse est peut-être celui qui aime le plus sa patrie ; la distance, l'exil, l'éloignement, rien ne peut briser en lui le souvenir de la famille et du clocher natal. Après de longues années passées à l'étranger, il faut qu'il revienne et considère encore avant de mourir le lieu où s'est écoulée son enfance.

Il y avait sept ans que j'avais quitté mon pays et ma famille, et pendant ce temps, je n'avais jamais donné de mes nouvelles à mes parents. Une seule fois, à Java, une recrue de Neuchâtel m'avait parlé d'eux et j'avais ainsi su qu'ils étaient toujours vivants. Je leur écrivis de Bâle que j'arrivais des Indes, que je n'avais point fait fortune, j'y avais souffert et la leçon avait été dure et serait profitable.

233 /
notée 234

²²³ « indérents » dans le texte.

²²⁴ « et » dans le texte.

²²⁵ À partir d'ici, nouvelle écriture manuscrite.

Je les aimais toujours et²²⁶ j'étais décidé à me mettre à l'ouvrage. Je terminais en leur disant que je les embrasserais le lendemain.

De Bâle à Neuchâtel, je me mêlai de nouveau à la population civile et je fus bien heureux de reprendre les usages polis d'autrefois. Les montagnes du pays me paraissaient admirables et autrement plus belles que celles de Java. Les troupeaux qui paissaient étaient gras et leur allure imposante annonçait la richesse et l'aisance de leurs propriétaires.



LES PARENTS ET LE FRÈRE D'AUGUSTE LAMBELET. DOCUMENT FOURNI PAR LA FAMILLE.

Il n'est pas possible d'exprimer les sentiments qui m'agitaient en entrant en gare de Neuchâtel. Mon père, ma mère, mon frère Guillaume étaient là sur le quai qui m'attendaient. Après les premiers épanchements, mon frère, qui était devenu très gros, me présenta à son épouse²²⁷ et à son petit garçon²²⁸. Lise seule manquait, mais elle était en place en Allemagne. J'avais apporté²²⁹ à chacun un cadeau original. À ma mère, une broche avec un brillant de Ceylan ; à mon père, un petit bloc de corail²³⁰ ; à mon frère un magnifique Kriss avec manche sculpté que j'avais reçu d'un Dayak de Bornéo.

234

²²⁶ « et que » dans le texte.

²²⁷ Françoise Augustine Mojon (1842-1890).

²²⁸ Guillaume Albert (1865-1865) était déjà décédé au moment de l'arrivée d'Auguste, et Paul Albert (1869-1927) n'était pas encore né.

²²⁹ À partir d'ici, changement de page (numérotée correctement 234) et d'écriture.

²³⁰ « Sérail » dans le texte.

Au fond, mes parents étaient heureux de me retrouver ; et pour faire voir leur fils qui avait fait presque le tour du monde, ils me conduisirent le soir dans un café où plusieurs de mes anciennes connaissances, trompées par ma maigreur, ma figure bronzée par le soleil et mes longues moustaches en croc, eurent d'abord de la peine à me reconnaître. Il fallut parler un peu de tout : des vaisseaux, des sauvages, des crocodiles, des singes, du soleil brûlant, que sais-je encore ?

A peine au logis, mon père se préoccupait déjà de me trouver une occupation stable.

Il connaissait M^r Jomini, chef de la police municipale ; il voulait lui parler et me faire entrer dans ce corps. Mon père se fourvoyait complètement ; j'avais quitté l'uniforme, ce n'était pas pour le reprendre, être grimpon²³¹ et la risée des gamins & des amis. Je voyais plus haut et plus loin, je voulais travailler et je voyais juste.²³²

La première chose que je fis fut d'aller toucher au château de Neuchâtel un solde de frs 30.- qui me revenait sur mon livret de route ; le secrétaire de police me remit les fonds avec lesquels je remontai un peu ma garde-robe et achetai quelques outils.

235

Mon frère Guillaume m'enseigna les passages, ayant changé de comptoir. J'entrai pour ma part chez un fabricant d'échappements à ancre du système Boston, et quoique l'ouvrage ralentît un peu, je gagnais encore largement ma vie.

Une circonstance toute fortuite vint bientôt changer le cours de ma vie. Je m'étais de nouveau fait inscrire comme membre de la s[ocié]té de gymnastique et un dimanche, avec un de mes camarades gymnastes, j'allai me promener au Vauseyon. Il y avait danse dans la grande salle du café Périllard. Nous entrons et sans façon, j'invite une demoiselle, yeux noirs et brillants.

Elle dansait bien, avec grâce ; je la présente à mon ami. Puis de valse en polka, l'après-midi y passa ; je fis le galant, lui offris du vin qu'elle accepta après s'être fait un peu prier ; sa grande simplicité m'avait attiré tout de suite et je commençais sérieusement à en être épris.

Sa sœur arriva sur ces entrefaites ; c'était le vivant portrait de ma jolie danseuse. Elles n'avaient pas l'habitude de sortir le dimanche et la crainte d'être grondées

²³¹ « grampion » dans le texte.

²³² À partir d'ici, changement de page (235) et d'écriture.

se lisait clairement sur leur visage ; après une dernière valse, elles s'éclipsèrent en toute hâte ; il fallut que nous les poursuivions pour en obtenir un mot d'adieu ou plutôt d'aurevoir, car pour moi j'étais parfaitement décidé à n'en pas rester là de cette liaison passagère.

Nos allées et venues avaient excité l'attention et la jalousie de plusieurs garçons du Vauseyon, entre autres d'un certain Roth que j'avais connu autrefois ; le drôle voulut chercher querelle et me dit d'un ton de menace : « Les filles Lebet, ce n'est pas pour ton bec ». Ses menaces me laissèrent froid, mais par la bouche de ce jaloux, j'avais appris que ma jolie danseuse s'appelait M^{lle} Lebet. On peut se figurer si je retins ce nom dans mon cœur.

Il y a un dieu pour garder les fous, les ivrognes et les enfants, et pour favoriser les amoureux. Le Vauseyon m'attirait et j'y rencontrai un horloger bien connu, M Edouard Stouki, qui moyennant une chopine chez Périllard, m'apprit sur ma dulcinée tout ce que je désirais savoir.

Elle s'appelait Eugénie, comme l'impératrice des Français ; elle était la cadette du père Lebet, travailleuse, fine horlogère, bonne et honnête fille. Pour comble de fortune, l'ami Stouki habitait la même maison que les Lebet et s'offrit à me ménager une entrevue chez lui avec Eugénie. Je devais venir jouer aux cartes le dimanche suivant et Mme Stouki irait appeler Eugénie.

Le programme fut exécuté de point en point. Nous jouâmes aux cartes ; je fis venir quelques bouteilles ; Eugénie était réservée mais sans aucune affectation ; elle n'était ni coquette, ni pimbêche, mais franche et brave, simple de manières et de mise. J'en étais enchanté. Et horlogère, elle polissait les roues d'or.

Je continuai régulièrement mes visites chez les Stouki. Un jour, ce dernier me montra une lettre où un horloger de France nommé Champion demandait un ouvrier horloger, et cela à bref délai. Le voyage était payé. J'acceptai la place sans trop d'hésitation et me disposai à partir.

Je demandai comme une grâce à Eugénie de faire quelques pas avec moi du côté de la ville ; elle y consentit et sous un grand noyer je lui engageai ma foi : « Et toi, Eugénie, tu me seras fidèle dis ! » Elle ne répondit rien, mais quand je voulus lui prendre la main, elle s'enfuit comme une biche apeurée. Cependant, je m'en allais sûr d'elle.

M. Champion demeurait à Autrey dans le département de la *H[au]te-Saône* ; il vivait seul avec sa mère, et c'étaient de braves et dignes gens ; ils m'accueillirent comme le fils de la maison. Nous nous mîmes à l'ouvrage résolument.

Je restai huit mois à Autrey ; ma position pécuniaire ne s'améliorait pas ; j'écrivais régulièrement à M Stouki et chaque fois je glissais dans l'enveloppe une lettre pour Eugénie qui me répondait par le même canal.

Je sentais que la situation ne pouvait se prolonger ainsi bien longtemps et écrivis à Eugénie que le moment était venu de nous marier et que j'allais rentrer au pays et la demander à son père. Elle me répondit qu'elle y consentait et je fis mes malles tout joyeux.

Arrivé à Neuchâtel²³³ après avoir embrassé ma mère, je lui fis part de mes projets.

Dès le lendemain, j'étais au Vauseyon ; Eugénie me vit venir de sa fenêtre et m'adressa un regard où je crus lire beaucoup d'amitié et peut-être de la pitié. Je lui dis que le moment²³⁴ est venu d'agir.

Malheureusement, son père n'était pas là en ce moment, mais sa mère et ses sœurs travaillaient ; je les saluai amicalement et eus tout de suite pour elles la plus grande amitié. L'ainée Marie était régleuse. Julie était polisseuse de roue d'or comme Eugénie.

239

Ma petite amie s'était remise à l'œuvre. Tout à coup, je leur propose de leur aider. Elles se récrient toutes, prétendant que je vais rayer l'ouvrage. Mais je saisis une roue, la nettoie avec une brosse fine et de l'eau de savon et la leur présentant délicatement, je leur dis : « Regardez-la au microscope, Mesdemoiselles ; y a-t-il un défaut ? » Elles furent obligées de convenir que non.

Puis prenant un cabron²³⁵ fin, je fixe un liège à l'étau et en un clin d'œil j'eus terminé les roues. Elles n'en revenaient pas d'étonnement.

La mère avait quelque chose à me dire et après quelque hésitation elle se décida à m'adopter dans sa couvée.

« Monsieur Lambelet, déclara-t-elle, vous me prenez la meilleure de mes filles ; c'est elle qui a le plus travaillé à la maison ; elle sait tout faire ; prenez-en bien soin, je vous en prie ».

Le père Lebet était rentré ; il préparait dans sa grange le fourrage pour ses trois vaches et son vieux cheval Fritz. Je lui avais écrit d'Autrey, mais il n'avait pas

²³³ Ces trois mots ont été ajoutés au crayon par une autre main.

²³⁴ « le moment le moment » dans le texte.

²³⁵ « calron » dans le texte. Un cabron est une languette de bois recouverte d'émeri permettant de polir.

daigné me répondre. Il me considérait comme un va-nu-pieds avec lequel il n'y a pas tant de façons à faire.

A mon entrée dans la grange, il ne répondit rien à mon bonjour respectueux. Comme j'insistais pour savoir s'il m'accordait Eugénie, il saisit brusquement sa fourche de fer, il me montra la porte et m'adressa cette apostrophe virulente : « Ah ! vous voulez épouser ma fille ! Mais avec quoi, je vous en prie. Vous êtes pas capable de vous entretenir vous-même, et vous voulez entretenir une femme, un ménage ? Jamais ! En outre, ce que j'ai appris sur votre compte est déplorable ; vous avez désuni un ménage chez qui vous avez travaillé. Vous êtes un vieux soldat, et si vous voulez m'en croire, vous allez filer et un peu vite ».

Mais quand Lambelet a quelque chose sous son bonnet, il ne s'en laisse pas facilement imposer.

Je répondis à mon irascible et futur beau-père que je demandais la main de sa fille avec d'honnêtes intentions, que je voulais travailler et la rendre heureuse, que tout ce qu'il avait dit de ma moralité était de la calomnie pure ; au reste, Eugénie était consentante que bon gré mal gré, nous nous marierions, ne lui en déplaise !²³⁶

~~tion plus grande que ma bourse~~²³⁷.

Du reste Eugénie avait déjà mis mon couvert à côté du sien, et ce que femme veut, Dieu le veut toujours. J'avais conquis ma place de haute lutte au foyer de ma bien-aimée.

Je fus tout de suite très à l'aide. Si le beau-père ne m'adressa pas la parole pendant le souper, en revanche Louis, le frère d'Eugénie, fut charmant avec moi.

Je me dépêchai de battre le fer pendant qu'il était chaud & le lendemain, j'étais déjà chez le ministre pour faire publier les bans.

Ma noce fut petite & modeste ; comme amis de noce, nous prîmes Louis et sa sœur. Louis eût bien aimé accompagner sa fiancée, une demoiselle Steigmann de Neuchâtel, la fille d'un balayeur que pour cette raison le père Lebet ne pouvait souffrir. Il fallut y renoncer.

²³⁶ Fin de la page 30, aussi notée 240. Le feuillet suivant, donc les pages 31 et 32, a été découpé après avoir été relié. Le texte continue avec la page 33 (aussi notée 241), et un changement d'écriture, la même que celle de la page 234.

²³⁷ Ce passage biffé correspond à une fin de phrase plus loin dans le récit.

Nous devions faire bénir notre mariage à St-Blaise²³⁸. Nous attelâmes le vieux Fritz à une carriole antédiluvienne qui appartenait au père de M^{me} Lebet. Et cahin-caha, nous nous mîmes en route. Les gens se retournaient pour regarder notre fringant équipage et ils souriaient ; nous n'en avions cure, nous arrivâmes quand même à destination.

Il n'y avait pas d'autre époux & le pasteur de St-Blaise eut tôt fait de nous donner sa bénédiction.

Nous allâmes dans un bon petit hôtel de la localité où un bon dîner, arrosé d'excellent vin de Neuchâtel, nous attendait.

242

Au retour, le Fritz avait les jambes toutes raides & fourbues et eut toutes les peines du monde à réintégrer le Vauseyon. Mais notre joie avait été parfaite et nous commençons notre vie à deux avec du courage & sous les meilleurs auspices.

Les (meille) premiers jours, nous n'eûmes qu'une chambre et Eugénie dut faire nos repas dans la cuisine d'un des locataires.

Mais un peu plus tard, deux des logements de la maison du beau-père deviennent libres et je louai le plus grand malgré les semonces et les objurgations du père Lebet qui prétendait que je devenais fou & que j'avais l'ambition plus grande que la bourse.

Mais j'avais mon idée. Je m'étais entendu avec un fabricant d'horlogerie pour avoir des repassages à domicile. La commune de Fleurier plaça chez moi deux orphelins qui devaient travailler à l'établi pendant trois ans ; en retour je m'engageai à les entretenir complètement et à leur apprendre mon métier.

J'embauchai ensuite deux ouvriers de la Chaux-de-Fonds ; j'avais fait poser des établis à cinq places devant les fenêtres à notre grande chambre.

Les apprentis étaient assis entre les ouvriers & cela marcha tout seul.

Les repassages ne sont pas difficiles, sauf le spiralage ; tout le reste s'apprend en quelques mois.

243

Je mis entre les mains des ouvriers de bonnes limes, de bons outils et une machine à percer dernier modèle. Je leur fis aussi part de mes secrets et procédés particuliers de fabrication dont ils se montrèrent surpris et charmés.

²³⁸ Mariage civil à Neuchâtel le 18 juin 1868.

Nous faisons plusieurs cartons dont je vérifiais soigneusement la bienfacture ; comme ils étaient payés de frs 8.- à frs 10.- la pièce, mes gains ne tardèrent pas à devenir très coquets & mes affaires à prospérer.

Un autre bonheur, plus insigne²³⁹ celui-là, nous était réservé. Eugénie mit au monde une petite fille joliette, mais petite & chétive²⁴⁰ ; le père Lebet qui la trouvait aussi lourde qu'une plume déclara qu'elle ne vivrait pas ; mais sa grand-mère en était folle et la mangeait de baisers.

Ma fille a si bien vécu qu'elle est aujourd'hui en Amérique la mère de cinq garçons dont l'aîné a vingt-et-un ans.

Mon beau-père était un ancien fabricant du Locle qui avait enseigné son art à sa fille. Elle me conseilla de me lancer & je conclus immédiatement un accord avec M^r Brandenburg ; je n'eus pas lieu de m'en repentir malgré les conseils de prudence de mes beaux-parents.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que j'engageais deux ouvriers repasseurs et deux apprentis.

Puis le charpentier Rosallaz qui habitait notre maison fit de nouveaux établis, ce qui me permettait d'occuper une douzaine d'ouvriers.

244

Mon marchand d'outils, M^r Béguin-Bourquin de Neuchâtel, me fournit des limes, des tours, des pédales en m'accordant le crédit des époques de St-Georges & de St-Martin.

Je fis faire les deux premiers cartons pour Monsieur Brandenburg avec tout le soin désirable. Puis je les portai à la Chaux-de-Fonds.

Mon atelier était destiné à prospérer. Un jour, un Juif, fabricant d'horlogerie à la Chaux-de-Fonds, Mr Brandenburg, s'en vint me trouver en grand équipage. Il avait entendu parler de moi et venait me proposer de lui faire 20 cartons de repassages par semaine.

C'étaient des 14 lignes $\frac{3}{4}$ platine, or 14 carats, pour l'Amérique. Le mouvement était des plus simple. Ce Juif avait été à l'école d'horlogerie, il connaissait les repassages à fond.

Jusqu'alors, j'avais fait les noyures au burin fixe ; M^r Brandenburg m'enseigna un procédé dix fois plus rapide ; il connaissait un tour qu'on pouvait se procurer

²³⁹ « infime » dans le texte.

²⁴⁰ Sophie Augustine, née le 20 mars 1869.

chez M^r Sandoz à la Chaux-de-Fonds et qui faisait les noyures avec une grande rapidité.

Les propositions du Juif plurent tout de suite à Eugénie ; elle s'entendait en horlogerie.

Le visiteur ne me fit que d'insignifiantes observations & je fus très heureux d'avoir travaillé selon les principes.

245

J'allai ensuite examiner le fameux tour cher M^r Sandoz ; sa réputation n'était nullement surfaite ; je l'achetai pour frs 120.- avec le cautionnement de mon Juif. Je peux dire que j'emportais avec moi la poule aux œufs d'or.

Quand j'eus fixé mon tour à fraiser à l'établi portatif avec des broches, je fis des petites noyures merveilleuses de finesse pour les clefs de fixe et les roues de minuterie ; puis avec une seconde broche dans laquelle j'avais incrusté un diamant, je perçai mes cadrans. Cette fois, mon beau-père était littéralement émerveillé & n'était pas loin de me croire sorcier.

Quand je citais à mon frère et à mes amis le nombre de cartons que je faisais tous les jours ; ils refusaient de le croire & laissaient poindre une certaine jalousie.

Mon atelier de repassage florissait à ma complète satisfaction. Mes premiers apprentis étaient devenus de beaux jeunes gens qui avaient le cœur à l'ouvrage ; c'étaient de bons travailleurs que je récompensais largement.

Il faut dire aussi que je trouvai en ma femme une compagne dévouée dont les conseils furent toujours frappés au coin du bon sens & que je m'applaudis toujours d'avoir suivis.

246

Après notre petite Sophie étaient venus deux fils un peu chétifs²⁴¹, mais que les soins attentifs et dévoués de ma femme rendirent forts et robustes.



AUGUSTE LAMBELET, SA FEMME ET SES ENFANTS, QUELQUE TEMPS AVANT LEUR DÉPART POUR LES ÉTATS-UNIS.

Je passai les premières années de mon mariage à la maison.

Le souvenir de mes souffrances en Afrique et aux Indes ne s'effaçait pas de ma mémoire et me disposait favorablement avec mon entourage.

Mais j'avais encore les fièvres intermittentes ; la nuit surtout, j'étais très agité. Dans mes rêves fiévreux, je me voyais tomber au²⁴² fond de la mer où je me battais avec d'invisibles ennemis, et ma femme redoublait d'attentions et de soins pour me soulager et me guérir.

Il va de soi que j'avais mis ma femme au courant de ma liaison avec ma Javanaise Samina et qu'elle n'en avait aucun ressentiment, et d'un commun accord mutuel, nous avons placé sa photographie dans notre album commun.

Quelque occupé de mes affaires que j'aie été, je sentais l'impérieux besoin de renouer des relations et de me créer une vie de société à laquelle je n'étais plus habitué.

Mon long séjour dans les forêts vierges chez les sauvages, aux prises avec des difficultés de tous genres, avait peu à peu agi sur ma nature et m'avait donné une rudesse d'allure et de langage dont je tenais à me débarrasser. Vivre sans cesse avec des gens barbares, c'est s'exposer à le devenir soi-même.

247

Faisant partie du Cercle National depuis 1870, j'avais déjà fait de rapides progrès et je m'étais assez développé dans les principes des institutions républicaines radicales qui répondaient à mes aspirations & à mes goûts.

Ayant fait la connaissance de quelques bons amis du Cercle, MM Fritz Girardbille, Eugène Bonjour, Ulysse Février, Albert Bohi, etc. etc., qui à peu près tous étaient secrétaires au Château.

Tous ces Messieurs ont été aimables pour moi ; ils m'ont, comme on peut dire, débrouillé assez rapidement des idées que je m'étais créées dans ces lointaines colonies & où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie.

Aussi j'étais prêt à entrer en liste pour le parti radical.

En 1874, en raison du zèle intense et de la propagande que je déployais dans le parti radical, j'étais souvent appelé à siéger dans les bureaux électoraux.

Mon parti m'avait fait chef du quartier populaire du Vauseyon, des Parcs & du Suchiez.

²⁴¹ Ami Victor Auguste le 18 juillet 1873 et Eugène Alphonse le 19 juin 1875.

²⁴² « du » dans le texte.

Lors de la révision de la Constitution fédérale et du renouvellement du Grand Conseil, le culte fut émouvant. Le parti conservateur avait la prétention de retourner la majorité du Grand Conseil et du Conseil d'Etat à son profit, mais le parti radical avait juré de l'entamer.

Comme je chauffais mon quartier pour les prochaines élections : Un jour le parti radical avait une grande réunion électorale à la Grande Brasserie à Neuchâtel ; je convoquai ma section pour prendre part à la réunion ; j'avais commandé pour la circonstance 3 tambours. La colonne part pour la réunion forte de 85 électeurs ; on arrive tambour battant en ville, moi à la tête, on passe à la rue du Seyon ; mon père sort de son magasin, quand il me voit à la tête de cette colonne de radicaux, il rentre prestement chez lui.

Je fis battre la charge à mes tambours jusqu'au haut des escaliers. Le colonel Philippin qui était à la tribune interrompit son discours pour s'écrier « ah ! ah ! voilà Lambelet-Lebet avec le Vauseyon et les Parcs ».

La grande salle était déjà à-peu-près pleine comme un œuf et je ne sais comment on réussit à nous caser tous.

L'assemblée était imposante ; comme principaux orateurs, il y avait MM le colonel Philippin, Lambelet²⁴³ et Forestier, et tous les augures parlaient de victoire. En effet, le dimanche suivant on annonçait en ville que pour la 1^{re} fois la liste radicale avait passé compacte dans le Collège de Neuchâtel et Serrières avec 200 voix de majorité.

Cette magnifique victoire fut naturellement fêtée comme elle le méritait et le lendemain lundi, un immense cortège comme on n'en avait point encore vu de pareil à Neuchâtel parcourait les rues aux sons de plusieurs fanfares & aux acclamations d'une foule considérable.

Si mon père était prompt, il n'était pas rancuneux et ne me tint pas longtemps rigueur.

Je le vis bien quand quelque temps après, j'allai lui payer une grosse facture de souliers pour ma famille et mes apprentis. Malgré mes opinions contraires aux siennes, il m'accueillit fort bien et prouva de plus son attachement pour moi.

A la naissance de mon premier enfant, il lui avait pris un carnet de caisse d'épargne avec frs 20.- comme premier dépôt. Il me conseilla de continuer cette épargne tous les mois ; je lui obéis & n'eus pas lieu de m'en repentir, car à mon

²⁴³ Louis Constant Lambelet (1827-1882).

départ pour l'Amérique en 1884, chacun de mes enfants avait plusieurs mille francs à la caisse d'épargne de Neuchâtel.

250

Je ne peux passer sous silence la magnifique réception qui fut faite aux Suisses au tir national de Mâcon en 1872²⁴⁴. Quatre mille tireurs de tous les cantons y prirent part ; je n'eus garde de manquer une si belle occasion.

J'y suis allé avec (Suchard) trois amis : Aloïs Schmiedlin à Neuchâtel, Eugène Dessouslavy et son cousin, tous deux horlogers.

J'étais logé chez un potier ; lors de la présentation de la bannière fédérale, notre hôte ne voulait absolument pas nous laisser sortir et il fallut nous échapper pour assister à cet acte solennel.

J'étais placé à côté de Numa Droz sur l'estrade officielle vis-à-vis du maire de Mâcon. En présentant les tireurs *suisses* et en remettant la bannière fédérale, Numa Droz prononça la plus puissante et la plus chaleureuse harangue que j'aie jamais entendu de lui. Ses paroles énergiques et enflammées soulevèrent les masses et pendant plus de cinq minutes ce fut un enthousiasme délirant ; chacun voulait le féliciter, lui serrer la main et le porter en triomphe.

251

Pris d'un malaise physique subit, Numa Droz me dit subitement : « Lambelet, je t'en prie dégage-moi, je me sens mal ». Je jouai des coudes et eus bientôt fait de lui donner de l'air.

Pour Numa Droz, pour moi, pour chacun, ce moment fut solennel, que je n'oublierai jamais ; à notre retour, le potier et ses parents, qui nous avaient suivis sur la place de fête, pleuraient des larmes de joie ; aussi ils nous choyèrent comme la prunelle de leurs yeux pendant toute la durée du tir.

Jamais l'on ne vit de réception pareille à celle qui nous fût faite à Mâcon et à Lyon où nous avons été invités pour terminer la fête.

Je me rappelle que ces braves Lyonnais enlevaient sur la rue les fifres bâlois pour les emmener dans leurs familles comme des hôtes honorés et précieux.

Dans un magnifique cortège qui a eu lieu, une dame française m'a donné un beau bouquet où il y avait un petit billet qui disait : « Un bienfait n'est jamais perdu ; Une Française catholique républicaine ». Notre hôte de Mâcon nous avait donné pour notre retour un gros panier rempli de bons saucissons, un jambon et plusieurs bouteilles cachetées, avec mille remerciements.

252

²⁴⁴ En fait en 1871.

J'ai reçu un jour de la municipalité de Neuchâtel un pli contenant mon brevet de 1^{er} lieutenant de la pompe du Vauseyon. M^r Fritz Perrillard capitaine, et 2^{ème} lieutenant S. Rognon. Peu après, nous avons eu une assemblée ; accompagnée des officiers d'état-major des pompes de Neuchâtel, de Mr le commandant Henriot, la pompe était arrivée. Notre capitaine Perrillard avait convoqué les hommes de bonne volonté du quartier, dans lesquels des caporaux et sergents furent désignés.

La passion du tir était toujours très grande chez moi. Ce n'était plus sur les Dayaks et les pirates de Bornéo que j'exerçais mon adresse au service des Hollandais. Dans ce temps-là, on avait encore le fusil à capsule ; c'est cependant avec ce fusil que j'ai appris à tirer sérieusement. Je ne manquais pas un exercice de tir. Un jour à une revue d'un général, mon capitaine s'est aperçu que je n'étais pas là ; on m'a immédiatement relevé de garde pour assister au tir ; l'on tirait sur des mannequins et chaque coup j'attrapais la cible.

Comme je l'ai dit précédemment, j'avais gagné l'épinglette du tir de mon bataillon.

253

Quelque temps après m'être marié, j'ai été un des 1^{ers} à réorganiser la société de tir aux armes de guerre de Neuchâtel avec les lieutenants Jacot Seybold et David Perret, etc. Ayant plusieurs fois été membre du comité, j'en suis resté membre jusqu'après mon départ pour les Etats-Unis.

En 1871, étant allé aux Verrières quand l'armée de Bourbaki s'était rendue sur notre territoire, j'eus l'occasion d'acheter quelques fusils & des caisses de cartouches de chassepots ; aussi pendant plusieurs années, avec quelques amis des armes de guerre de Serrières, MM Lange, Lutz, Landry, etc., nous faisions retentir les échos de notre fusillonnade dans les Gorges du Seyon ; j'avais fait faire des cibles par un vieux soldat de Naples qui était notre cibarre. Plusieurs officiers du canton sont venus nous rendre visite. Pendant notre tir on devait mettre de gros gants, car les canons de ces chassepots se chauffaient horriblement dès²⁴⁵ quelques coups tirés.

En 1872 j'achetai à Berne un bon fusil Martini qui m'a servi tout le temps à mes nombreux tirs fédéraux et cantonaux.

254

²⁴⁵ « de » dans le texte.

L'horlogerie allait très bien & je gagnais beaucoup d'argent ; entre-temps, je ménageais mes sous pour aller aux tirs ; il faisait si beau de participer à ces tirs que mon enthousiasme n'avait pas de borne.

Je tirais ordinairement le 1^{er} jour mes bonnes cibles, et de tous les tirs où j'ai été j'ai rapporté de nombreux prix.

C'est à Zürich que j'ai commencé mes tirs fédéraux en 1872. C'est à St-Gall en 1874 que j'ai eu le plus de chance : dans ce tir, j'obtins 6 prix aux bonnes cibles Patrie, je centrai un carton dans la cible Education qui me valut une jolie bourse se soie garnie d'or ; il y avait 400 francs en or.



COUPE GAGNÉE PAR LAMBELET À ST-GALL EN 1874. CONSERVÉE À OMAHA (NEBRASKA) CHEZ SON ARRIÈRE-PETITE-FILLE ANN KELLEHER-ERISMAN.

J'avais fait honneur à mon canton et à ma femme. Dans l'ivresse de mon bonheur, je télégraphie à ma femme et au capitaine de la pompe du Vauseyon de bien vouloir donner 50 bouteilles de vin blanc de Neuchâtel à tous les pompiers pour célébrer ma victoire. Aussi jeudi, jour officiel, MM les conseillers d'Etat étaient venus à St-Gall ; nous nous trouvâmes à la table des Neuchâtelois où le champagne coulait à flots dans ma coupe, ainsi que dans celles de plusieurs autres tireurs.

Le soir il y a eu une illumination générale des montagnes, entre autres une immense croix fédérale dont la clarté était alimentée par 15 tonnes de pétrole répandu. De cette fête j'ai gardé un souvenir inoubliable.

J'avais réussi à force d'économies à mettre de l'argent de côté et mon père me conseilla de le placer sur une maison. Il avait justement appris à son cercle qu'une demoiselle de Merveilleux désirait vendre une maison à la rue des Moulins pour le prix de frs 28 000.- Incontinent nous nous y rendîmes. La maison était vieille, mais à très peu de frais, on pouvait facilement en augmenter les logements et le rapport.

Le mandataire de la noble demoiselle était le ~~notaire~~ Jules Wavre ; son premier clerc maître Savoie voyant en moi un amateur sérieux, me rabattit frs 1000.- sur le prix. Je payai frs 10.000.- comptant et le solde par annuités de frs 1000.- Le jour de la promesse de vente, Eugénie était présente et nous dînâmes chez mon père. Le premier de mes rêves était réalisé, j'étais devenu propriétaire. Cependant il y avait le paiement des lods ou droits dus à l'Etat ; je n'avais plus aucun fonds à disposition pour les payer et il me répugnait de recourir à un emprunt ou de réaliser à fortes pertes des obligations que je devrais plutôt conserver. Je ne savais vraiment quel parti prendre pour m'acquitter envers le fisc et le jour du paiement n'était plus éloigné, mon anxiété augmentait d'heure en heure.

256

Ma femme comprenant mes dépités de changer des obligations dont l'échéance n'était pas encore là, vient vers moi spontanément, me serre la main et me donne frs 500.- C'était ses économies qu'elle avait faites depuis le jour où elle avait commencé à gagner sa vie. Je l'ai embrassée et n'oublierai jamais ce geste d'une femme aimante et dévouée.

En 1878 survint une très forte crise horlogère. Mon fournisseur Brandenburg ne pouvant faire face à une situation gênée, mit un jour la clef sous le paillason et s'en alla en Amérique. À mon grand regret, je dus congédier quelques ouvriers et me mettre à la vente de la petite fourniture d'horlogerie.

Ma bonne étoile me conduisit un jour à Annecy chez un horloger auquel je fis l'article. Tout en parlant, cet horloger me fit voir des tampons de cylindres pivotés qu'il avait imaginés et qu'il croyait pouvoir vendre facilement aux maisons de gros pour l'exportation. J'examinai soigneusement ces tampons au microscope et vis tout de suite quel parti les rhabilleurs pourraient en tirer. Celui qui en aurait eu le monopole pendant quelque temps aurait été sûr de réaliser de beaux bénéfices ; mais il fallait saisir la balle au bond et se hâter.

257

Sans dire à mon rhabilleur que j'étais horloger moi-même, je le priai d'exécuter quelques-uns de ces tampons en ma présence. Il le fit. Il avait un tour américain

qui tournait avec un renvoi et une roue de bois avec une simple pédale ; il se servait d'une petite fraise en acier que j'examinai longuement. Ma résolution d'exploiter cet article fut aussitôt prise et j'achetai séance tenante une grosse de ces tampons pour le prix de frs 5.-

J'avais déjà inventé mes alésoirs²⁴⁶ diamantés que je vendais dans mes tournées et j'étais heureux de pouvoir y joindre les tampons de cylindres pivotés.

Ma femme craignit d'abord de faire des frais inutiles, mais je lui rendis confiance en lui répétant que pour récolter, il faut d'abord semer.

Je fis fabriquer des fraises, acheter des tours américains & de l'acier de la grosseur des tampons de 13 à 20 lignes, et en peu de temps je réussis à les faire à la perfection. J'enseignai le secret à deux de mes ouvriers qui en firent bientôt de deux à cinq grosses par jour.

258

J'avais fait faire des prospectus de mes inventions et je les avais envoyés à tous les marchands de fournitures d'horlogerie d'Europe.

L'innovation fut goûtée des rhabilleurs lesquels, lorsqu'un pivot était cassé à un cylindre, n'avaient plus qu'à l'enlever et à le remplacer par mon objet tout pivoté.

Les demandes d'échantillons de prix & les commandes affluèrent bientôt de tous les côtés. MM Achille Portal & Moinet de Paris me commandèrent, l'un 300 grosses de tampons et 20 grosses d'alésoirs diamantés, l'autre 200 grosses de tampons, aux prix rémunérateurs de 5 frs la grosse de tampons & 20 frs la grosse d'alésoirs.

Ces deux clients étaient les plus grands marchands de fournitures de l'Europe et envoyaient des voyageurs dans le monde entier.

Le prix de la grosse de tampons tomba à frs 2.50, mais je n'en avais pas moins encore à ce prix-là des bénéfices miroitants.

259

Il est juste de dire aussi que j'avais apporté dans cette fabrication des perfectionnements qui simplifiaient bien la besogne.

Une autre bonne fortune devait m'échoir bientôt encore. Je me trouvais un jour à Paris à la rue St-Martin au-dessous de l'église St-Merry, chez un horloger neuchâtelois.

²⁴⁶ « alisoirs » dans le texte, ici et plus bas.

Tout en parlant, il me montre dans un vase un bouquet aux fleurs lumineuses et un cadran de pendule en verre où il faisait des essais afin d'y fixer la poudre lumineuse. Il cherchait par des essais à le rendre lumineux dans l'obscurité et que s'il y parvenait, sa fortune était faite ; il faisait venir de Londres son procédé lumineux.

Il me proposa subitement de me céder sa découverte à l'état incomplet pour le prix de frs 300.- Je ne comprenais pas pourquoi il n'exploitait pas lui-même son invention ; c'était un débrouillard, ancien franc-tireur de 1870 et communard de 1871.

Je ne dis ni oui, ni non et m'en allai. Quatre ou cinq mois plus tard, alors que je ne songeais plus du tout à mon Parisien, le voilà qui entre un jour chez moi au Vauseyon ; il m'apportait une boîte en fer blanc pleine de lumineux et quelques petits cadrans où les heures étaient peintes en chiffres romains.

260

Il avait mélangé sa poudre avec de l'eau, de l'essence de térébenthine et de la colle blanche, mais sans arriver à une consistance suffisante.

J'étais loin d'être amateur, mais comme il avait réduit ses prétentions à frs 100.- et qu'il s'offrait à me faire faire ses essais pendant quelques jours, je finis par lui verser ses 100 francs et à lui offrir pas mal de bouteilles de vin pétillant du pays. Il s'en retourna content à Paris.

Je me mis sans retard à mes essais. Je mélangeai d'abord ma poudre lumineuse avec de l'eau distillée, de l'essence de térébenthine et de l'huile de copal ; j'obtins une adhérence sur le verre plus réussie que celle du Parisien.

Je prends à la pharmacie de l'huile de copal plus fine et plus blanche & j'obtins enfin une adhérence solide. Mais pour rester blanche, la composition devait sécher au soleil et non dans un four.

261

Une fois l'invention parachevée, je me mis aux accessoires. Je m'arrangeai avec une fabrique d'Alsace pour avoir des glaces de verre dur. J'achetai des plaques de métal dont les émailleurs se servent pour fabriquer leurs cadrans d'émail. Mon ami Nestor Benoit de Corcelles voulut bien poser les pieds de mes cadrans et me donner toutes les indications possibles, sécher la peinture sur son four, etc.

Je trouvai deux sœurs peintres en cadrans et les décidai non sans peine à se charger de faire les chiffres turcs ou gothiques sous les glaces et à rebours ; elles

finirent par les réussir, mais pour les encourager, je les payai frs 5.- par jour et peu après elles faisaient des mois de frs 200.- & plus.

Les cadrans étaient blancs.

Enfin j'avais réussi entièrement à les confectionner et ce n'est pas sans de nombreux essais, car je n'étais pas émailleur.

Mes cadrans aspiraient la lumière la nuit, ils brillaient d'une lumière éclatante et on pouvait lire les heures si les aiguilles étaient suffisamment fortes.

262

J'inondai le pays de prospectus & de cartes-réclames. Puis j'allai offrir mes cadrans au Locle, à la Chaux-de-Fonds, etc., où j'ai eu plusieurs grosses commandes à frs 70.- la grosse.

J'enseignai à mon beau-frère Louis Lebet-Stegmann à percer les glaces ; il y a parfaitement réussi à l'aide d'un petit diamant emmanché à une broche que je lui avais préparée.

Du reste la mode en passa rapidement, mais j'eus le temps de vendre à bon prix mon secret à plusieurs fabricants & émailleurs, entre autres à M^r Conoz, émailleur à la rue du Château, qui m'en donna francs 300.-

Je finis par congédier une partie de mes ouvriers et à me mettre complètement aux voyages pour la montre & la fourniture en Suisse et dans le midi de la France.

Il devait m'arriver bientôt d'en être las et de tourner mes vues vers l'Amérique.

VI^e Partie

263

M^r Sandoz, vétérinaire à Neuchâtel, avait un fils en Amérique qui écrivait merveille du Nebraska où il habitait.

Plusieurs personnes de Neuchâtel, les frères Sandoz du Plan, les frères Michel, Mr Nippel, Ernest Klopfer, Olgiati, Olsommer photographe et bien d'autres se laissèrent séduire et tentèrent les chances hasardeuses d'une expatriation, dont je fus du nombre.

Nous prîmes passage en mars 1884 sur la Normandie, de la C[ompagn]ie Transatlantique.

Arrivé à New York, je me rendis tout d'abord chez un banquier suisse pour transformer mes écus en \$ Dollars. Le banquier s'étant informé de l'Etat dans

lequel j'allais placer ma tente, il me dépeignit le Nebraska sous des couleurs plutôt sombres, me le représentant comme un pays humide, coupé de criques, de rivières, de lacs & de fleuves.

Je persistai dans mes projets d'établissement et en définitive je n'eus pas lieu de m'en repentir, car quelques années après, les statistiques démontraient, chiffres à l'appui, que c'était le Nebraska qui produisait le plus de maïs, la céréale la plus productive & la plus rémunératrice.

264

Puis vint un voyage pénible de New York au Nebraska, en chemin de fer, en voiture à travers des plaines sans fin, en bateau à travers des lacs orageux ; ma femme en était malade et rendue. Enfin, après des vicissitudes sans nombre, nous arrivons au Nebraska, frontière du Missouri.

Je fus bien déçu car en arrivant dans ce pays où il n'y avait que quelques colons dans une grande plaine d'au moins dix lieues à la ronde, le fleuve « le Missouri » d'un côté et les réserves indiennes d'un autre. Je me dis que ne voulant pas m'exposer dans ces solitudes, je résolus d'aller dans la ville d'Omaha m'y établir comme horloger.

Mais ma femme montra en cette occasion une fermeté d'âme inébranlable. Elle déclara qu'elle resterait là sur ces terres vierges pour les cultiver avec ses enfants.

Jamais je n'aurais voulu la contraindre et l'eussé-je tenté que je n'aurais pu y réussir, car les lois américaines n'obligent pas la femme à suivre partout son mari ; ce dernier a même besoin de son consentement écrit pour acheter ou vendre de la terre. Je me résolus donc à rester.

265

Mon premier soin fut de me rendre à Niobrara à la Landoffice ou hôtel de ville, et là j'ai réclamé un claim de 160 acres, environ 237 poses neuchâteloises.

Je dus décliner mes nom, prénom, origine, mon état civil, le nombre de mes enfants et déposer une finance d'inscription de 16 dollars.

En échange, on me remit une simple feuille qui m'instituait propriétaire provisoire de mon claim pour 5 années, à la condition que j'y bâtisse une maison, petite ou non, & que je labourasse une dizaine d'acres, & que je ne m'absente pas.

Au bout de 5 ans, selon l'usage, je devais me représenter au Landoffice pour prêter serment à la République américaine, recevoir un certificat de propriété définitive qui m'autorisait à vendre mon terrain.

Mon claim était d'excellente terre où l'herbe poussait drue et savoureuse.

Avec M^r Ernest Klopfer, mon voisin, je me rendis chez un Bohémien du voisinage et y achetai les 10 plus belles vaches de son troupeau avec 20 poules ; le tout me coûta une pièce de 125 dollars, soit frs 625.- ; ce fut le point de départ de mon propre troupeau qui en quelques années atteignit de 80 à 100 têtes.

J'achetai encore deux chevaux, une grande voiture américaine et en passant par Bazil-Mille²⁴⁷, j'en profitai pour m'approvisionner de charbon, de houille et d'articles de ménage pour servir d'appoint et de complément aux matelas, linge, vêtements, batterie de cuisine que j'avais amenés d'Europe.

Je fis labourer cinq acres où je semai du blé et du maïs. Ma 1^{ère} récolte fut passable et mes compagnons de voyage moins fortunés vinrent moissonner à raison de un dollar par jour.

Ces compatriotes qui avaient aussi pris des claims eurent un début très pénible ; ils durent se louer comme domestiques et ce n'est qu'à la longue, après un travail acharné, qu'ils arrivèrent à une certaine aisance.

Plusieurs d'entre eux, Olsommer et Olgiati, me revendirent leur claim et quittèrent le pays.

Ces claims que j'avais achetés ne valaient pas cher.

Peu à peu, les terres restantes ont toutes été occupées par des émigrants allemands.

Une compagnie de chemin de fer a poussé un embranchement de nos côtés, ce qui a facilité les achats de machines agricoles, l'écoulement de nos produits et amené une notable économie de temps, qui pour la race anglo-saxonne vaut beaucoup d'argent.

En 1889, je devins citoyen américain et pus²⁴⁸ disposer de mon claim. J'allai d'abord en Europe vendre ma maison de la rue des Moulins et dont la possession m'était onéreuse, puisque pendant 5 ans, elle ne m'avait pas rapporté un liard. Je profitai de mon séjour à Neuchâtel pour régler d'urgentes questions de famille.

Mes affaires terminées, je repris le chemin de ma maison de Verdigré au Nebraska. Pendant mon absence, ma femme, mes deux garçons Auguste et

²⁴⁷ Bazile Mills, village à 14 km au sud-est de Verdigre.

²⁴⁸ « puis » dans le texte.

Eugène, ma fille Sophie et les domestiques avaient dirigé la maison et tout marchait à souhait.

Un jour, en 1889, deux Neuchâtelois, les frères Léonard et Ami Gauchat de Lignièrès, débarquaient à Verdigré et voyant flotter sur mon toit le drapeau rouge blanc vert²⁴⁹, venaient me demander l'hospitalité.

Ils restèrent trois jours chez moi, s'informant du prix des terres et du bétail, des ressources du pays et des méthodes de culture.

C'étaient des agriculteurs expérimentés et de grand mérite.

Léonard²⁵⁰ plut à ma fille Sophie et leur mariage fut tout de suite décidé et célébré²⁵¹.

Les deux frères achetèrent des terres à Brock à 180 milles de Verdigré et allèrent s'y établir.

Aujourd'hui Sophie est la mère de cinq vigoureux garçons²⁵² auxquels j'ai appris à tirer et à trapper ; ces lurons, dont l'aîné a 21 ans, iront loin et feront honneur à leur grand-père. Au reste, je n'exploite plus ma ferme de Verdigré ; je l'ai louée avec mon terrain ; ma femme est allée à Brock exploiter un claim de 160 acres avec mon fils Eugène.

269

Quant à mon aîné Auguste, il est toujours à Verdigré, marié, et à la tête d'une grande exploitation rurale où se trouvent de grands troupeaux, des chevaux & des porcs en quantité.

Les plaines du Nebraska étaient autrefois le domaine particulier du bison & du buffalo qui y paissaient en pleine liberté. Le sol en est riche & il produit beaucoup.

Ce sont de vastes prairies.

Dans l'ouest du Nebraska, la vie n'est pas encore organisée ; on y vit un peu chacun pour soi et absorbé par une tâche énorme. Les hommes s'en consolent à la pensée que l'Amérique est bonne pour y faire des affaires et que l'existence y a plus de largeur que partout ailleurs.

On entend et on lit sur la situation des fermiers américains les rapports les plus contradictoires. Les uns disent qu'ils ramassent des pelletées d'or, d'autres,

270

²⁴⁹ Couleurs du canton de Neuchâtel.

²⁵⁰ Charles Léonard Gauchat (1855-1940).

²⁵¹ Le 10 mai 1890.

²⁵² Charles, Paul, Leonard, August, Henry.

qu'ils meurent de faim. Il semble que rien n'est plus facile à un émigrant pauvre que de se constituer une propriété, mais que les crises agricoles se font sentir en Amérique comme dans le Vieux-Monde.

Un journal local annonça un jour qu'un train de plaisir se formait à Omaha-City et pour 20 dollars transporterait, aller et retour, un voyageur à San-Francisco et à Los Angeles.

Je proposai immédiatement à ma femme de profiter des prix réduits obtenus grâce à la concurrence des deux grandes compagnies rivales, le New-York Central Railway et l'Union Pacific Rail-road.

Mais elle me répondit que ce voyage ne lui disait rien qui vaille et que si je voulais y aller seul, elle m'y autorisait de grand cœur.

Je ne me le fis pas dire deux fois. J'étais heureux de voir enfin cette Californie qui depuis la découverte des placers d'or en 1840, était devenue plus que légendaire.

271

Eugénie me prépara une bonne corbeille de victuailles pour le voyage ; c'était 180 milles jusqu'à Omaha et 3375 milles, soit 4 jours de train, d'Omaha à San-Francisco.

J'ai accompli la traversée des Montagnes Rocheuses avec étonnement mêlé d'admiration.

Les vallées qui sont à la base de ces montagnes ne sont que d'étroites déchirures dans les rochers, des canyons²⁵³ comme on dit là-bas, au fond desquels les eaux roulent en mugissant.

Le train s'y engage ; à chaque instant, il semble qu'il va être arrêté dans un cul-de-sac ou écrasé par les monts infranchissables ; mais l'obstacle est tourné par une courbe gracieuse et l'on va toujours.

Dans ces hautes vallées, on découvre à tout instant des ouvriers de toutes couleurs, mineurs occupés à laver l'or et à extraire le métal ou le charbon. Les Indiens Sioux ou Poncas n'y sont pas rares.

On les voit passer, le fusil sur l'épaule, à la chasse de quelques fauves qui ont leur repaire dans ces montagnes.

272

²⁵³ « canons » dans le texte.

La vente du Whisky et des liqueurs fortes leur est totalement interdite et le gouvernement sur ce chapitre ne badine pas et inflige aux contrevenants une amende de 500 dollars.

Dans chaque station, on peut admirer dans des vitrines ou des bocaux de verre des produits du sol ou des mines de la région, des minerais, des pierres de toutes couleurs, des blocs d'acajou ou de cèdre, des serpents à sonnettes dont les plus vieux ont au moins quarante ans et dont la queue chaque année d'enrichit d'une écaille sonore de plus.

La ligne du Transpacifique traverse l'Utah, le pays des grands lacs salés et le paradis des Mormons.

A Sacramento, capitale de l'Etat de Californie, j'ai vu l'océan Pacifique de loin et je l'ai salué avec des transports d'ivresse.

Par une échancrure des montagnes, on aperçoit le port de San-Francisco et ses navires appartenant avec toutes les nations.

San-Francisco est bâtie sur plusieurs collines ; les maisons sont des gratte-ciels ; l'une d'entre elles m'a surtout frappé par son énorme cadran, sur lequel on lisait en énormes caractères : Café Français, 15^{ème} étage.

273

J'ai parcouru le bas de la ville dans tous les sens, surtout les quais maritimes, le port & les navires. Non loin de là, se trouve la rue Montgomery avec le consulat suisse dirigé par M^r Antoine Borel, dont la probité et la générosité sont proverbiales.

Je me trouvais à San-Francisco en 1894, l'année avant le tremblement de terre et à l'époque où la guerre de Cuba venait de se terminer par la défaite des Espagnols²⁵⁴.

J'ai visité le camp où plusieurs régiments venaient d'arriver de la perle des Antilles.

Je m'informai s'il se trouvait des Suisses dans le corps expéditionnaire ; on m'a cité un sergent fribourgeois, que j'invitai à la cantine pour trinquer ensemble.

Il avait la médaille militaire pour services rendus et la médaille de bon tireur ; il me déclara qu'il se plaisait beaucoup au service américain ; sa solde s'élevait à 26 dollars par mois ; les simples soldats en avaient 18 \$ et les matelots 21 \$.

274

²⁵⁴ Cette guerre a eu lieu en 1898 et le tremblement de terre de San-Francisco en 1906. L'année 1894 que Lambelet donne n'est pas compatible avec ces événements ; de plus, en 1905, l'année avant le tremblement de terre, il était en Europe et ne pouvait pas se trouver en même temps en Californie.

Ce qui me frappa surtout, ce fut la vivacité et l'entrain de ces soldats qu'on aime à voir et qui vous font une impression extraordinaire.

On m'avait dit que le Parc ou Jardin des Plantes de San-Francisco est le plus beau de toute l'Amérique ; aussi ne manqué-je pas d'aller le voir.

C'est à 8 ou 10 km de la ville ; un tramway vous y conduit pour 5 sous. C'est incomparable. Le parc a 9 milles de circonférence et renferme la flore de tous les pays du monde ; dans des serres de 25 mètres de hauteur sur une étendue considérable, il y a des arbres fruitiers de toutes sortes, les épices des pays tropicaux, la muscade, le girofle, la banane etc. ; puis ce sont toutes les essences imaginables, depuis le cèdre géant²⁵⁵ jusqu'à l'acajou.

Dans d'immenses cages de fer sont renfermés les fauves de tous les pays du monde et dans de vastes étangs, des hippopotames et d'énormes caïmans.

275

Dans d'autres cages, le boa de Bornéo, le serpent à sonnettes d'Amérique.

Dans des cages en bois de fer, je reconnus ma vieille connaissance de Bornéo, l'orang-outang.

Il y avait des allées pour les voitures de maîtres, riches équipages où se prélassaient de richissimes Américains, Chinois ou nègres avec laquais devant, laquais derrière.

Les bars ne vendaient que du vin et par demi-litre coûtant un nickel de 25 centimes ; aussi les habitués de ces estaminets ont-ils des trognes comme des tomates trop mûres.

Lors de ma visite à San-Francisco, le Quartier chinois se trouvait au centre de la ville et là grouillait une population de 40 000 âmes ; depuis le tremblement de terre, ce quartier a été déplacé.

Le 4 juillet, le jour anniversaire de l'indépendance de l'Amérique, je visitais la ville chinoise.

Toutes les maisons étaient en bois.

Ces Célestes, avec une agilité de singes, travaillaient à la confection des chapeaux, chaussures, cigares et cigarettes.

276

²⁵⁵ Thuja plicata.

C'était le même peuple industriel et (perfid) contrefacteur, sobre et tenace aux affaires, astucieux et perfide que j'avais connu à Java. Ils avaient des bars où l'on vendait de la bière et du Whisky.

A un étalage de boucher, j'aperçus suspendu un cochon entier qui pesait de 150 à 200 livres ; il était vidé, cuit.

J'en demandai une tranche que je payai 50^{cts} et j'allai la consommer dans un bar chinois avec un petit pain au riz sucré et de l'excellente bière. C'était simplement délicieux.

Partout dans les hôtels, les magasins et les bureaux, on a le télégraphe, le téléphone sous la main à contribution. C'est autour de Wall Street près du Stock exchange ou bourse des valeurs que l'animation et les affaires atteignent leur maximum d'intensité.

Quelque temps avant de revenir en Europe, un de mes bons amis me demandait comment il se faisait que affligé de surdité comme je l'étais, je pouvais sans accident me tirer d'affaire au milieu de ce bruit, de ces cohues américaines, et cela d'autant plus que j'ignorais l'anglais.

277

Je lui réponds en substance :

Quand je vais en Europe, je m'installe dans un wagon très confortablement et muni d'un bon panier de victuailles.

Quand le chef de train passe, je lui remets mon billet et un certificat en langue anglaise constatant que je suis citoyen américain, dur d'ou  ie et ne parlant pas l'anglais.

Il appelle alors des employés, des nègres parfois, et leur enjoint d'avoir soin de moi. Je puis alors dormir sur mes deux oreilles.

Quand je me trouve à Paris sur les boulevards ou à Broadway Street    New-York, dans le grand flot des affaires, et que je veux traverser une rue, je choisis un homme valide et fort qui traverse aussi, j'emboîte le pas exactement sur le sien et j'arrive sain et sauf.

278

Sur le paquebot où je ne suis jamais malade, où j'ai le pied marin, je suis comme chez moi, plus sûr que dans mon propre lit. Au reste ce serait une honte pour un homme de mon âge qui a tant vu et tant voyagé d'être gauche et emprunté dans mes voyages, alors qu'aux Etats-Unis les enfants de cinq ans font tout seuls des centaines de kilomètres.

A mon dernier passage de New-York au Havre, j'ai voyagé avec une famille américaine dont le petit garçon, nommé Willie, et qui avait tout au plus dix ans, était absolument livré à lui-même & qui aurait fait parfaitement bien le voyage tout seul²⁵⁶.

L'éducation des enfants en Amérique est absolument différente de celle d'Europe.

279

Les Américains habituent de très bonne heure leurs enfants à se débrouiller eux-mêmes, à ne compter que sur eux-mêmes et à n'avoir besoin de personne.

En voyage, on voit des petites filles de 7 à 8 ans faire leurs malles toutes seules et en être responsables. À table, elles commandent leurs repas elles-mêmes et savent choisir dans le menu ce qui leur convient. Chez nous, les enfants n'osent rien accepter sans l'acquiescement de leur mère.

Il n'est pas possible de pousser plus loin le respect de la liberté individuelle.

Le résultat d'une telle discipline est extraordinaire et forme un peuple à part, et pratique à outrance.

L'Américain excelle en effet pour saisir toutes les occasions de spéculer, d'appliquer son esprit et son activité à une combinaison lucrative, à gagner sa vie jour par jour en accomplissant une tâche déterminée, toujours la même.

280

Faire des affaires, voilà ce qui répond le mieux à ses aspirations.

Aussi, dès qu'il le peut, se lance-t-il à essayer sa chance (To try his luck).

Pour réaliser son but, il travaille constamment et tente la fortune.

Toute la vie d'un Américain est consacrée aux affaires ; « Business », tel est le mot que les livres Yankees ou du colon prononcent le plus souvent, telle est la préoccupation qui se lit sur tous les visages. Quand on se rencontre, on se pose cette question : How is business ? Comment vont les affaires ? C'est presque l'unique sujet de conversation.

Avec rien, l'Américain crée quelque chose. L'abondance des terres vacantes et la facilité de s'établir offerte aux immigrants, permettent à des individus sans capitaux de créer des installations modestes d'abord, mais qui deviennent énormes avec du travail et des circonstances favorables.

281

²⁵⁶ La rencontre avec Willie et la description de la mentalité et de l'éducation américaine qui suit est tirée de DE ROUSIERS P., *La vie américaine / Education et société* (Paris, 1892). Les remarques sur le sens des affaires américain, jusqu'aux mots 'chaînes d'or', vient du même auteur, *La vie américaine / Ranches, fermes et usines* (Paris, 1892).



AMI AUGUSTE LAMBELET EN 1912. DOCUMENT FOURNI PAR LA FAMILLE.

Pour les Américains de naissance, rien n'est trop hardi et pour les retenir, il faut les attacher avec des chaînes d'or.

Tout absorbante qu'ait été ma vie là-bas, je n'ai pu m'y faire complètement et de temps en temps une envie irrésistible me prenait de revoir l'Europe, la Suisse, mes amis, ma famille ; alors je repartais pour quelques mois.

C'est ainsi que j'ai assisté à la fête des Vignerons à Vevey en 1...²⁵⁷

Deux ans de suite, j'ai été à Orléans chez des amis. Chaque fois, je faisais le commerce des peaux de bêtes que j'avais prises au piège.

Conclusion

282

Mon livre touche à sa fin et le lecteur qui m'a suivi patiemment dans toutes les pérégrinations de ma longue vie a bien mérité ma reconnaissance.

Ma carrière à moi a été longue, mouvementée, et les épines n'y ont pas manqué. En faisant le compte de mes jours, j'en trouve beaucoup plus, hélas, de mauvais que de bons ; puis la mort a fauché impitoyablement dans mon entourage, éclaircissant d'année en année les rangs de mes bons et anciens amis.

²⁵⁷ Certainement en 1905 ; on a le document de son retour aux USA depuis Cherbourg le 14 octobre de cette année. La fête précédente de 1889 est aussi possible car Auguste se trouvait alors en Suisse, mais c'était plutôt pour régler des affaires familiales et vendre sa maison.

N'importe, tel j'ai vécu, tel je revivrais encore. La vie est une lutte dont le prix appartient au plus vaillant.

Tout jeune, je me suis lancé dans la mêlée, décidé à vaincre et à me créer une position, un avenir ; j'ai choisi comme devise « en avant, toujours », et je dois reconnaître qu'elle m'a bien servi.

L'homme est fait pour combattre, lutter et vaincre. Sur cette terre, il n'y a aucune place pour les tièdes, les faibles, les indécis et les paresseux.

Si à la lecture de ce livre, quelques jeunes gens se sentent saisis soudain par l'enthousiasme de voir le monde, de se lancer à la conquête d'une honnête fortune et de se distinguer dans les affaires, ma peine et mes efforts n'auront pas été vains.

Mais à tous ceux qui voudront m'imiter et se lancer dans la voie que j'ai suivie, je leur dirai simplement : « Allez constamment de l'avant, ne regardez jamais derrière vous, armez-vous de courage et pensez sans cesse au but que vous voulez atteindre ».

Je suis un vieillard et mon âge m'autorise à parler de la sorte.

Le moment est venu pour moi de déposer la plume, ce livre est un morceau de ma vie.

Puisse-t-il faire un peu de bien à tous ceux qui le liront.

Peseux, le 28 Juin 1912.

A. Lambelet

Chronologie de la vie d'Auguste Lambelet (d'après son récit)



AUGUSTE LAMBELET EN 1918. PHOTO COLLÉE AU DÉBUT DU MANUSCRIT.

Les dates entre crochets ne proviennent pas de son récit, mais de sources externes.

28 juin 1836 : Naissance d'Ami Auguste Lambelet à Couvet.

1836 : Déménagement de la famille aux Verrières.

1848 : Commence à travailler (cordonnier, gardien de troupeaux).

1848-50 : Apprentissage d'horloger à la Côte-aux-Fées (échappements à cylindre).

1850-51 : Apprentissage au Locle (échappements à ancre).
1851-55 : Horloger indépendant.
[24 décembre 1853] (1854 dans le récit) : Première communion aux Verrières.
~1854 : Déménagement à Neuchâtel.
[1854] : Fête fédérale de gymnastique à Fribourg.
1855 : Quitte la maison pour le Havre.
[20 novembre 1855] : S'engage dans la légion étrangère à Dijon.
21 juin 1856 : Départ de Dijon pour l'Algérie.
Juillet 1856 : S'embarque à Toulon pour l'Algérie.
[18 août 1856] : Reçoit un passeport.
[22 août 1856] : Tremblement de terre à Philippeville (Algérie).
Hiver 1856-57 : À « St-Charles ».
Mai à juillet 1857 : Campagne de Kabylie.
1857 : Départ de Sétif et retour en Suisse.
1857-59 : Horloger itinérant, conducteur de machines, couvreur.
20 août 1859 : Engagement pour six ans au service de la Hollande.
4 septembre 1859 : Embarquement pour Java.
19 décembre 1859 : Arrivée à Batavia (Jakarta).
20 décembre 1859 : Départ pour Semarang.
[17 août 1860] : Mutinerie dans la caserne de Semarang.
1861-62 : À Bornéo.
[17 novembre 1862, Jakarta] : Au chevet de Vallotton.
24 avril 1863 : Incorporé au 7^{ème} bataillon à Surabaya.
1863 : « Épouse » Samina à Surabaya (Java). Retour à Bornéo pour lutter contre les « pirates ».
10 octobre 1865 : Passeport pour les Pays-Bas.
1^{er} décembre 1865 : Départ de Java pour la Suisse.
[5 juillet 1866] : Arrivée à Nieuwediep (= Le Helder, Pays-Bas).

[18 juin 1868] : Mariage civil avec Zélie Eugénie Lebet.
[20 mars 1869] : Naissance de sa fille Sophie Augustine.
1870 : Entrée au Cercle national.
[1871] (1872 dans le récit) : Tir national à Mâcon.
1872 : Commence les tirs fédéraux.
[18 juillet 1873] : Naissance de son fils Ami Victor Auguste.
1874 : Actif comme militant en politique. Prix de tir à St-Gall.
[19 juin 1875] : Naissance de son fils Alphonse Eugène.
1878 : Crise horlogère. Premières « inventions » en horlogerie.
Mars 1884 : Embarquement pour les Etats-Unis.
1889 : Naturalisé américain. Voyage en Suisse, vente de sa maison à Neuchâtel.
? (1894 dans le récit) : Voyage à San Francisco. Visite de Chinatown le 4 juillet.
[1905 ?] : Assiste à la fête des vignerons à Vevey.
1912 : Voyage en Suisse et mise sur le papier de son autobiographie.

Commentaires et analyse

Après avoir fait le récit de sa vie, Auguste Lambelet est retourné aux Etats-Unis ; il a embarqué au Havre le 28 septembre 1912. Le démon du voyage ne l'a pas quitté pour autant : au début de la première guerre mondiale, il était en Europe pour un séjour qui s'est achevé avec son embarquement le 1^{er} avril 1915 à destination de l'Amérique ; il avait 79 ans.



TOMBE D'AMI AUGUSTE ET ZÉLIE LAMBELET À BROCK (NEBRASKA)

Nous ne savons pas s'il a entrepris d'autres voyages après cette date²⁵⁸. Son décès est survenu à Brock (Nebraska) le 4 mai 1919. Il repose aux côtés de son épouse, décédée en 1922 ; leur tombe est toujours visible dans le cimetière du village.

Notons qu'un cousin germain d'Auguste, Alfred Lambelet (1843 – environ 1900), a aussi émigré aux États-Unis quelque temps avant Auguste puisqu'il est recensé au Vermont en 1880. Plus tard installé en Pennsylvanie, il a eu deux filles qui se sont mariées et un fils, Fred, dont le destin nous est inconnu.

Rédaction du texte

La biographie d'Auguste Lambelet n'a pas été rédigée de sa propre main. La préface est explicite : il s'est rendu auprès d'un imprimeur ou d'une maison

²⁵⁸ Avant cette date, les archives mentionnent un voyage de retour d'Europe en 1897.

d'édition, dont le nom n'est pas connu, pour raconter sa vie qui a été couchée sur le papier par son ou ses interlocuteurs.

« Mon récit sera simple, véridique & sans détail inutile. Dans toute ma carrière, j'ai toujours eu comme principe d'aller droit au but », déclare Auguste Lambelet dans l'introduction de son livre.

Les éditeurs ne l'entendaient apparemment pas de cette oreille. Leur objectif était de publier l'ouvrage et d'en faire profiter le plus grand nombre. Ayant à la pensée le futur public, ils ont cru bon d'enjoliver le récit et de le rendre plus instructif. Dans la première partie, un rédacteur met l'accent sur les émotions d'Auguste et cherche à en susciter chez le lecteur ; on trouve régulièrement des mots comme 'enthousiaste', 'électrisé', etc., qui n'apparaissent peu ou pas plus loin dans le texte. Des digressions bucoliques sont là pour nous charmer (« L'air était imprégné d'agréables senteurs, les insectes se remirent à bourdonner, les oiseaux à gazouiller », etc.). Ces mots ne sont probablement pas sortis de la bouche de Lambelet.

On quitte aussi régulièrement la stricte biographie pour évoquer le contexte historique, le paysage, les us et coutumes des populations rencontrées. On ne va pas dire que Lambelet n'a jamais parlé de ces choses, mais probablement pas assez au goût des éditeurs qui ont d'ailleurs allègrement franchi les limites du plagiat pour « compléter » ses observations, résumant des passages d'ouvrages imprimés ou les reprenant mot pour mot, en passant par la paraphrase. L'exemple le plus extrême est le récit de la campagne de Kabylie qui s'étend sur 25 pages ; 8% du texte seulement concerne des événements vécus par Lambelet ; le reste est en bonne partie une reprise quasiment mot pour mot du livre d'Émile Carrey, *Récits de Kabylie : campagne de 1857*. La description des tempêtes du Cap de Bonne-Espérance, des charmes de Java, de l'amok indonésien, de l'éducation des enfants américains (y compris la rencontre avec le petit Willie), tout provient d'ouvrages déjà publiés. Même le portrait de la jolie Javanaise Samina est brossé avec des mots décrivant à l'origine une jeune danseuse gitane ! Des recherches plus poussées permettront sans doute de retrouver d'autres sources à l'origine de passages s'écartant de la biographie d'Auguste Lambelet au sens le plus étroit, passages qu'on reconnaît d'ailleurs souvent à leur qualité littéraire au-dessus de la moyenne.

A l'inverse, il semble que certains épisodes de la vie de Lambelet aient été retirés de la version finale. Les voici :

Lors de la pendaison à Semarang : « Puis ce fut le tour des deux frères et des autres ». On a l'impression qu'il a déjà été fait mention de ces deux frères avant ; ce n'est pas le cas.

« Comme je l'ai dit plus haut, nos coolies abandonnaient très souvent les blessés qu'ils transportaient », dit Auguste ; mais rien n'est dit plus haut à ce sujet.

Peu après son retour de Java : « Mon accident avait coûté cher à ma famille », mais aucune mention de cet accident n'est faite auparavant dans le récit.

Après la reliure du livre, un feuillet (pages 31 et 32 d'une numérotation intermédiaire) a été découpé et retiré ; il parlait apparemment des efforts faits par Lambelet pour amadouer son beau-père peu disposé à lui céder sa fille.

Les éditeurs ont probablement effectué des recherches pour contextualiser le récit d'Auguste Lambelet, vérifier les lieux et les événements. Ce travail est peut-être à l'origine d'interprétations erronées qu'on trouve dans la biographie. Par exemple, quant au lieu où Lambelet et ses compagnons ont passé un hiver en Algérie, le récit parle d'une colonie suisse près de Sétif appelée St-Charles. Il y avait bien des colonies suisses près de Sétif, mais elles n'étaient pas aussi loin de la ville que le dit le récit ; de plus, si la ville de St-Charles existait, elle n'était pas du tout dans cette région. On peut imaginer qu'Auguste a séjourné dans un village dont il ne se rappelait plus du nom, dont le maire était un Suisse, et que les éditeurs ont cherché à situer le récit, mais se sont mélangé les pinceaux. Le rapprochement fautif entre les pirates dont parlait Lambelet, en fait des insurgés contre le colonialisme hollandais, et les pirates de Bornéo qui avaient fait parler d'eux jusqu'en Europe, est sans doute aussi le fait des éditeurs.

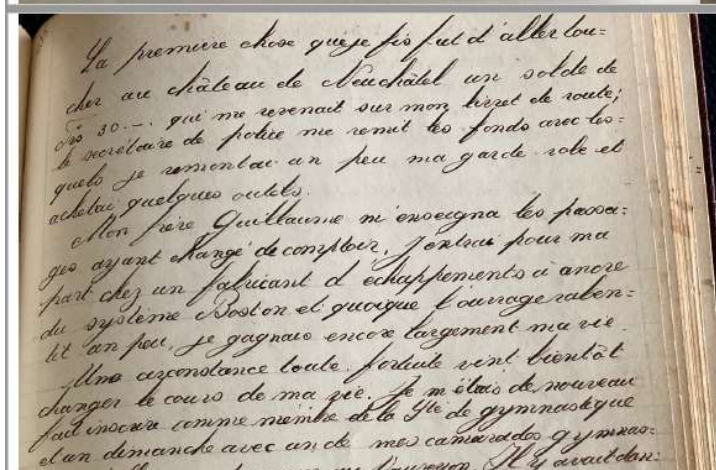
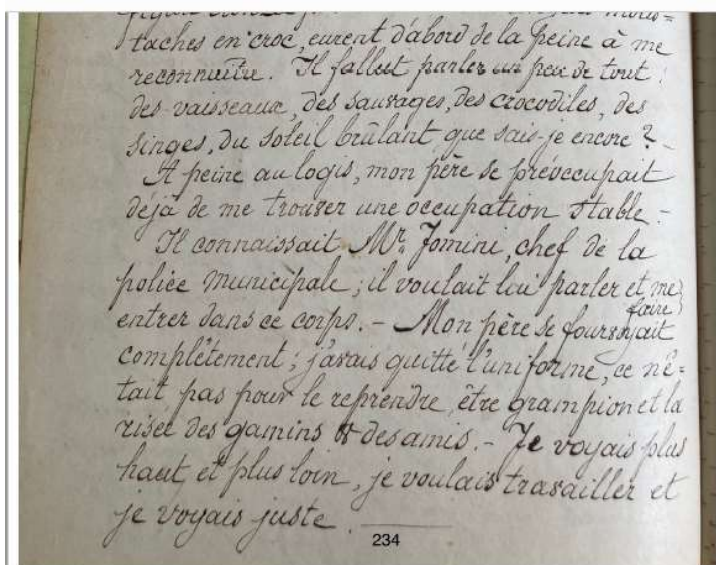
Présentation du manuscrit

Le texte a été divisé en six parties ; seule la première est divisée en chapitres, sept en l'occurrence. Cela montre que le travail d'édition n'a pas été achevé.

Les pages du manuscrit sont numérotées de 1 à 288, mais il en compte 292 : ce qui aurait dû être les pages 3 et 4, contenant l'introduction de la partie 1 et des photographies d'Auguste Lambelet, ne sont pas numérotées. Un feuillet vierge d'écriture, si ce n'est une ligne redondante, situé entre les pages 170 et 171, n'est pas numéroté non plus. Une numérotation d'origine, à l'encre de Chine, court jusqu'à la fin du chapitre 4 et va de 1 à 15. Les 78 dernières pages du

document portent les numéros 1 à 80 (pages 211 à 288 de la numérotation finale), inscrits avant la reliure du manuscrit, car les chiffres sont parfois rognés par le massicotage. Le feuillet de cette série portant les pages 31 et 32 a été retranché du volume après reliure, mais avant la numérotation finale qui n'en tient donc pas compte, passant de 240 (=30) à 241 (=33).

Le texte a été écrit par au moins six personnes différentes qu'on distingue par l'écriture : la première des pages 1 à 81 ; la deuxième de 82 à 210 ; la troisième, en fait dactylographiée, de 211 à 231 ; la quatrième de 232 à 233, et de 235 à 240 ; la cinquième pour les trois premières lignes de la page 233 ; et la sixième en page 234 et de 241 à 288. Les changements d'écriture interviennent toujours lors d'un changement de page (pas forcément de feuillet : le recto peut être d'une écriture et le verso d'une autre) ; mais cela peut être au milieu d'une phrase, et même d'un mot.



CHANGEMENT D'ÉCRITURE ENTRE LES PAGES 234 ET 235.

Une septième main, mal assurée, a écrit une seule phrase sur la deuxième de couverture : « Priere de ne pas salir ce livre s'il Vous Plait » ; était-ce Auguste Lambelet lui-même ?

Original ou copie ?

Le manuscrit qui nous est parvenu n'est pas l'œuvre originale, mais une copie. Nous pouvons le déduire des erreurs commises par les auteurs du document. En effet, le rédacteur du texte original traçait manifestement des m, des n et des h

dont les jambes étaient dirigées vers le haut plutôt que vers le bas. Cela ne pose pas forcément de problème à un œil exercé ; par contre, les mots ambigus, rares, exotiques ou présumés tels, ainsi que certains noms propres, ont régulièrement été mal transcrits. Parmi les erreurs récurrentes, le n devient u, mais aussi v, ir ou r (bouace pour bonace, Redau pour Redan, dévouement pour dénouement, forcé pour foncé, Livriers pour Liniers, etc.) ; le m se confond avec ur, ru, rn, in (Gaura pour Gama, Arnbonnais pour Ambonnais, Samma pour Samina, etc.). D'autres lettres ont aussi mal été lues, moins souvent heureusement : le h est devenu lr, li, lu ou d (Salrel pour Sahel, rajalis pour rajahs, sclirapnel pour schrapnel, bouddluste pour bouddhiste, indérents pour inhérents) ; le t a parfois été pris pour un b (Gasbu pour Gastu, Chellaba pour Chellata). K et R ont aussi été confondus dans les mots Rampon, mis à la place de Kampon (pour Kampong), et Ratwick au lieu de Katwick. Si on ajoute qu'il est arrivé qu'un P devienne S et qu'un c se transforme en un e, et qu'on peut trouver plusieurs fautes dans le même mot, on obtient seaudalisé pour scandalisé, Arnoeutai pour Amoentai, Saruple mousses pour Pamplemousses, et le vainqueur toutes catégories : Maureloir Verb pour Mamelon Vert. Même le mot 'ambigu' a été ambigu et rendu par Arubigu, nom propre fantaisiste et incongru dans la phrase.

Il semble que la copie se soit faite, en partie du moins, sous la dictée, ce qui peut expliquer qu'un Breithaupt, soigneusement épelé dans un premier temps, nous revienne phonétiquement quelques pages plus loin sous la forme Breитай ; que l'on parle de bougistes au lieu de bouddhistes, etc. Cela peut aussi expliquer que l'orthographe varie fortement entre les six rédacteurs : le premier et le dernier la maîtrisent bien, ce qui n'est pas le cas des quatre autres. S'ils avaient recopié un texte qu'ils avaient sous les yeux, les différences ne seraient sans doute pas aussi notables.

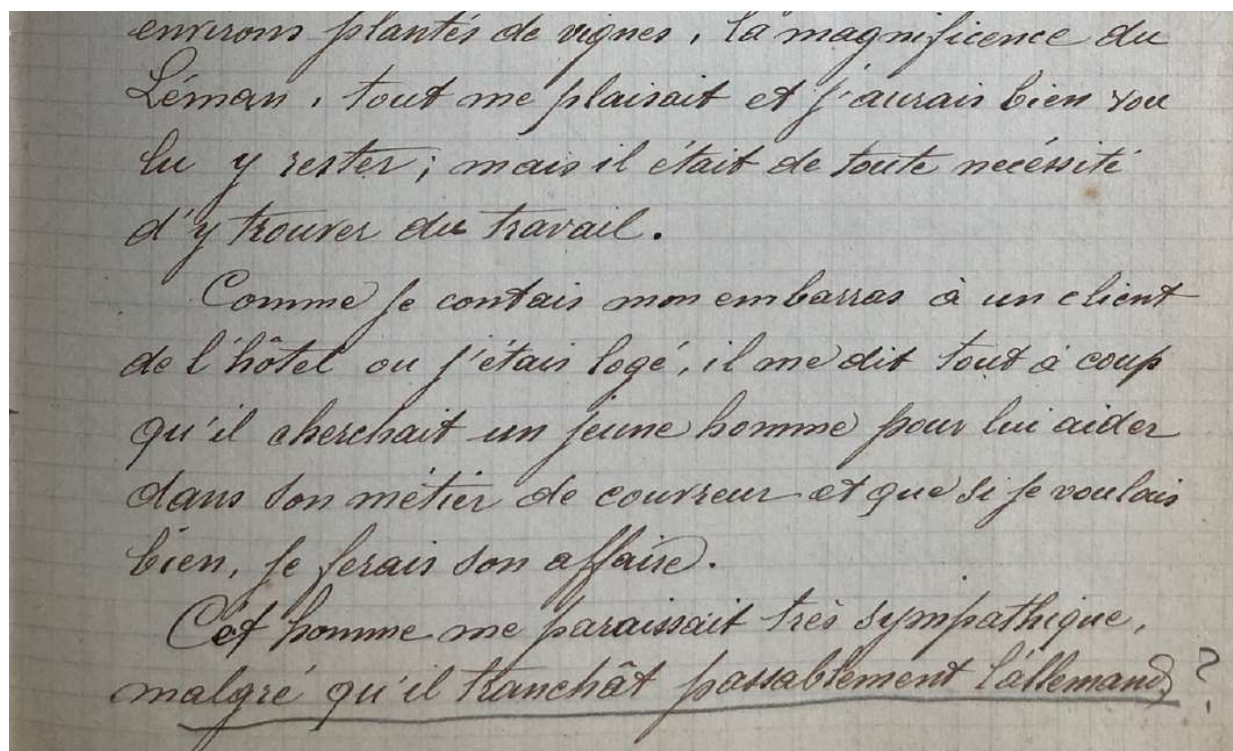
Les fautes observées, voire les mots sans signification incorporés au texte (on a vu plus haut sclirapnel, seaudalisé, mais il y en a d'autres), ainsi que la ponctuation souvent chaotique, donnent à penser que soit certains copistes maîtrisaient mal le français, soit qu'ils ont fait leur travail en vitesse et sans réfléchir à ce qu'ils écrivaient.

Quand la biographie d'Auguste Lambelet a-t-elle été recopiée, et par qui ? Il n'y a pas d'information à ce sujet. Les potentielles lacunes en français pourraient nous faire penser que cela s'est fait aux Etats-Unis, par des descendants d'Auguste. Cependant, l'impression qui se dégage est celle d'un travail fait, en partie du moins, à la va-vite (pas au détriment de l'écriture qui est toujours bien

lisible). Notons aussi que le clavier de la machine à écrire utilisée pour les pages 211 à 231 était adapté à la langue française et à ses signes diacritiques ; cependant, le C cédille n'a pas été utilisé, ou manquait. On peut donc aussi penser qu'une copie du manuscrit a été faite par les éditeurs pour Auguste Lambelet qui repartait pour l'Amérique et ne pouvait pas attendre une éventuelle impression.

Traduction

Une petite-fille d'Auguste, Madeline Erisman-Lambelet, a fait traduire le livre en anglais par une amie, Victoria Berlet. On trouve des traces de ce travail dans des annotations faites au crayon qui corrigent des fautes d'orthographe, transcrivent des mots à la lecture difficile, proposent une traduction en anglais ou trahissent la difficulté de la traductrice à saisir le sens de certains mots ou expressions idiomatiques (voir aussi l'image p. 81). Il est possible que ce soit elle qui a numéroté le livre de 1 à 288.



LA TRADUCTRICE N'A PAS COMPRIS L'EXPRESSION DE LA DERNIÈRE LIGNE DE LA PAGE 153.

Authenticité du récit

La vie d'Auguste Lambelet fut tellement aventureuse, épique et pleine de rebondissements qu'une question se pose : le récit est-il véridique ou Auguste a-t-il enjolivé son histoire ?

Éléments internes

Les éditeurs du manuscrit nous assurent de l'authenticité du récit et décrivent Lambelet comme quelqu'un de modeste, parfois à l'excès (préface p. 285 du manuscrit). Cela ne transparait pas trop dans le texte final dans lequel Auguste n'hésite pas à se mettre en avant. Cependant, il semble effectivement ne pas affabuler et ne pas s'attribuer des faits qu'il n'aurait pas vécus. On peut le voir par exemple dans la relation de la conquête de la Kabylie : les faits d'armes les plus marquants sont racontés à la 3^{ème} personne ; Auguste ne s'y implique pas directement. En fait, si on se réfère aux parties écrites à la première personne, les seules actions « glorieuses » qu'il s'attribue ont consisté à mettre le feu à quelques villages abandonnés par leurs habitants. Jamais on ne le voit en première ligne ; apparemment, il n'a pas tiré un seul coup de feu de tout son séjour en Algérie, et il ne cherche pas à nous faire croire le contraire.

Les phrases en langue étrangère qu'on trouve dans son récit, en arabe pour la période algérienne et en malais pour la période indonésienne, correspondent à ce qu'on peut s'attendre d'un homme qui a résidé dans ces deux pays pendant des durées différentes. En effet, les expressions en arabe sont rudimentaires et leur vocabulaire a d'ailleurs été intégré à la langue française par l'intermédiaire de l'argot militaire (macache bono, chaparder, maboul, besef). Cela s'explique par le fait que Lambelet n'a séjourné qu'un peu plus d'un an en Algérie et n'a pas appris l'arabe, à part quelques expressions courantes. Par contre, les phrases en malais, teinté de javanais, sont plus élaborées, rendues phonétiquement et donc manifestement pas tirées d'un dictionnaire malais-français ; cela renforce le témoignage de Lambelet qui dit avoir appris le malais pendant son séjour de six ans en Indonésie, principalement à Java.

Les archives militaires des Pays-Bas

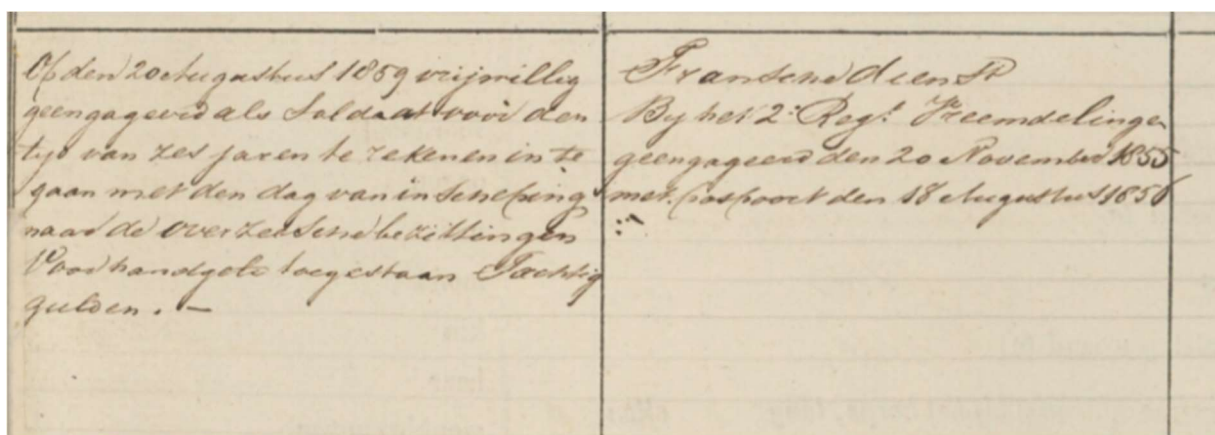
Les archives nationales néerlandaises ont conservé la trace du service militaire d'Auguste Lambelet. Son nom et les données le concernant confirment son récit, tout en mettant en lumière certaines imprécisions ou erreurs de sa part. On trouve cela dans la liste des hommes embarqués à bord du navire **Jan de Witt** (en gras, les informations également fournies par Lambelet) ; la troupe a quitté

le dépôt des troupes coloniales de Harderwijk le **4 septembre 1859** pour **Rotterdam** et a quitté les Pays-Bas le 15 septembre depuis Hellevoetsluis, port militaire situé à proximité (Lambelet ne mentionne pas avoir été stationné ailleurs qu'à Rotterdam ; cependant, une incohérence de son récit confirme paradoxalement son authenticité : en effet, il dit avoir passé les îles de la Frise et être entré en mer du Nord lors de son départ pour Java, ce qui ne peut avoir eu lieu qu'en partant d'un port situé sur les rives de ce qu'on appelait le Zuiderzee, comme Harderwijk. Lambelet nous donne la date du 4 septembre, mais se trompe en disant qu'il s'agissait du départ de Rotterdam).

Le document ajoute²⁵⁹ : « **Le 20 août 1859**, librement engagé à servir comme soldat pour une période de **six ans**, et à commencer le jour de l'embarquement vers les possessions d'outre-mer. Pour prime, autorisé 80 florins ». Auguste parle d'une somme de 700.-

Dans une autre colonne, il est dit : « **Le 10 octobre 1865** le passeport pour les Pays-Bas est accordé avec certificat de bonne conduite ». Auguste mentionne cette même date, mais la relie à tort à son départ de Bornéo pour Java.

Autre information dans la même archive : « **Le 1er décembre 1865** il est parti avec le **navire Anna**, est arrivé à Nieuwediep le 5 juillet 1866 et a été amené dans la forteresse au dépôt des troupes coloniales ».



EXTRAIT DE L'ENGAGEMENT D'AUGUSTE LAMBELET AU SERVICE DE LA HOLLANDE. LA COLONNE DE GAUCHE MENTIONNE SON INCORPORATION, CELLE DE DROITE ÉVOQUE SON ACTIVITÉ ANTÉRIEURE DE LÉGIONNAIRE FRANÇAIS. ARCHIVES NATIONALES DES PAYS-BAS, STAMBOEKEN EN PENSIOENREGISTERS VAN MILITAIREN KNIL IN OOST- EN WEST-INDIË, 1815-1949²⁶⁰.

²⁵⁹ Traduit du néerlandais.

²⁶⁰ <https://www.nationaalarchief.nl/onderzoeken/archief/2.10.50/invnr/%401~1.2~87-331~87-317A~138>

Le document néerlandais mentionne aussi le service militaire effectué auparavant par Lambelet : « *Service français. Engagé au 2^e régiment étranger le 20 novembre 1855 avec passeport du 18 août 1856* ».

Lambelet possédait des « reliques des Indes hollandaises » qu'il mentionne dans son récit (p. 50), en fait des papiers d'où il a manifestement tiré les dates précises qui émaillent son texte ; cependant, il a plus d'une fois attribué ces dates au mauvais évènement, probablement faute de comprendre correctement le néerlandais.

Le journal d'Humberset²⁶¹

A l'époque où Auguste Lambelet était en Indonésie, un autre Suisse s'y trouvait : Jean Aimé Théodore Humberset (1839-1919). Il a accompli son service aux Indes hollandaises de 1858 à 1864. Il a rédigé un journal qui a été publié par son arrière-petite-fille en 2008. On trouve des recoupements entre les biographies des deux hommes :

- Les deux mentionnent le major Rougemont (en fait de Rochemont).
- Humberset se fait tirer le portrait par « Monsieur Racine de la Chaux-de-Fonds » à Amuntai le 14 septembre 1864. Dans cette même localité, Lambelet dit avoir apporté son aide au photographe V. Racine de Neuchâtel ; ce devait être en 1863-64.
- Les deux soldats ne se sont apparemment guère croisés. Cependant, Auguste raconte avec force détails le jour où il a failli être tué par un insurgé : « Au moment où je voulais le frapper à mon tour, je trébuche sur une aspérité du terrain ; l'autre en profite et déjà levait son sabre pour me frapper quand je réussis à lui saisir le poignet avec force. Je pus un peu me relever et soudain un coup de fusil résonna à son oreille ; c'était un soldat de mon spitz qui avait déchargé son arme en pleine poitrine du pirate ». Humberset raconte en date du 19 janvier 1862 : « Un brandal (bandit) était tombé dans le cali (cours d'eau), poursuivi par un Européen, Neuchâtelois. Ce dernier lui-même était tombé dans le ruisseau assez profond. Le brandal veut profiter de cette circonstance pour lui fendre la tête, ce qui serait arrivé si je n'étais pas intervenu une seconde plus tard. Il reçut ma balle en pleine poitrine, ce qui le fit plonger dans l'eau. Et mon camarade me dut la vie, ainsi qu'il l'a dit bien souvent ».

²⁶¹ CHEVALLEY Denise : *Un Suisse à Java et Bornéo. Au service de la Hollande*. Éditions Slatkine, Genève 1998.

Un hasard extraordinaire a fait que les deux protagonistes de cet évènement l'ont raconté chacun de leur côté. Il est vrai qu'ils ne se nomment pas l'un l'autre. Un autre problème est qu'Auguste place l'épisode lors de son second séjour à Bornéo, c'est-à-dire à partir de 1863. Cependant, le récit d'Auguste, rédigé 50 ans plus tard, ne peut pas revendiquer une exactitude absolue, surtout au niveau de la chronologie. D'ailleurs, il place l'aventure qui a failli lui coûter la vie dans le cadre d'une campagne de 28 jours ayant conduit à la mort au combat de « Lehmann » ; or Demang Lehman n'a pas été tué de cette façon, mais capturé puis pendu par les Hollandais²⁶².

Personnages rencontrés par A. Lambelet

Lambelet parle souvent de ses compagnons ou de ses rencontres, mais est avare de noms propres. Il y en a pourtant quelques-uns qui peuvent parfois être recoupés avec des sources externes et confirmer son récit.

Il a été question plus haut du major de Rougemont et du photographe Racine à Amuntai, également cités par Humberstet. On peut ajouter Vallotton, l'ami mourant au chevet duquel il s'est tenu : les archives néerlandaises mentionnent un seul Vallotton engagé pour les Indes hollandaises, mort de maladie en 1862, précisément à l'époque où Lambelet y était. Par contre, on n'a pas trouvé de trace du boucher-infirmier Breithaupt dans ces archives.

Conclusion

Le récit autobiographique d'Auguste Lambelet, si on le lit avec prudence, compte tenu des ajouts apocryphes et des failles de mémoire du narrateur, est une mine d'informations sur la vie au XIX^e siècle et notamment sur le service mercenaire tel qu'il était encore entrepris par des Suisses en mal d'aventures, malgré l'interdiction des autorités helvétiques. Les descriptions de campagnes militaires, de mutineries, et même les paroles des chansons entonnées par les soldats ne se retrouvent pas forcément dans d'autres témoignages de la même époque et permettent d'affiner la connaissance historique. Mais cette histoire est

²⁶² Similitude dans les deux récits : Humberstet parle d'une troupe de 32 Européens, 40 Javanais plus des coolies. Lambelet parle de 30 hommes.

avant tout palpitante et nous entraîne dans des lieux et des époques à la fois proches et lointains.

Merci aux descendants d'Auguste Lambelet d'avoir préservé la mémoire de leur ancêtre !

Marc Lambelet, novembre 2022.